

LORD ALGERNON.

Ouvrages du Marquis de Foudras.

EN VENTE.

Suzanne d'Estouville . . . . 4 vol. in-8

Lilia la tyrolienne . . . . 4 vol. in-8

La comtesse Alvinzi. . . . . 2 vol. in-8

Lord Algernon . . . . 4 vol. in-8

Madame de Miremont. . . . . 2 vol. in-8

Tristan de Beauregard . . . . 4 vol. in-8

Les gentilshommes chasseurs . . . 2 vol. in-8

Les Chevaliers du Lansquenet.. . . . 10 vol. in-8

(En collaboration avec X. de Montépin).

SOUS PRESSE.

Jacques de Brancion.

Le dernier des roués.

Un caprice de grande dame.

Un drame en famille.

Les viveurs d'autrefois.

(En collaboration avec X. de Montépin).

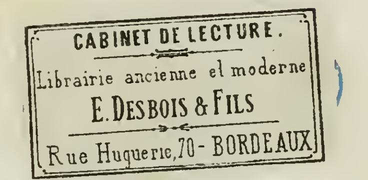
Dame de cœur et Dame de pique.

Impr. de E. Dépée, à Sceaux (Seine).

LORD
ALGERNON

PAR

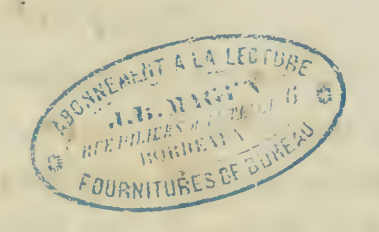
LE MARQUIS DE FOUDRAS.



3

PARIS
ALEXANDRE CADOT ÉDITEUR,
32, RUE DE LA HARPE.

1849



I

Je suis bien obligé de convenir que rien n'est beau comme un vieux palais vénitien, quand ses antiques murailles sont parées et rajeunies par les grâces d'une fête moderne.

Le bal improvisé auquel je viens d'assister chez le comte de San-Felice, et d'où je suis sorti il y a une demi-heure, est une des plus magnifiques et des plus pittoresques choses que j'aie jamais vues.

Eh bien! ce qui me charmerait mille fois plus encore que ne l'ont fait ces femmes, ces fleurs, ces statues, ces tableaux et ces splendides dorures, illuminés par des myriades de bougies, ce serait de revoir les mêmes lieux, seulement éclairés par les rayons naissants de la pâle aurore qui se lève en ce moment.

J'éprouverais une volupté infinie à parcourir ces vastes salons, ces longues galeries, et à réveiller par mon pas lent et triste les échos de ces voûtes sous lesquelles tant de bruits joyeux viennent de s'endormir pour toujours peut-être!

Qu'apprend-on des murailles fardées d'une demeure où s'agite le plaisir? Elles mentent comme le front de la femme couronnée de fleurs.

La vérité des lieux est dans leur solitude, comme la sincérité du cœur humain est dans sa tristesse.

La comtesse et sa sœur ont été presque rayonnantes toute cette nuit : moi-même je me suis surpris quelquefois m'abandonnant à des pensées joyeuses : ceux qui ne nous auraient vus que pendant ces heures d'oublieuse folie pourraient-ils sérieusement croire qu'ils nous connaissent.

Ces deux femmes aux regards si radieux, pleurent en ce moment, j'en suis sûr, et cachent leurs visages pâlis et humiliés par tous les mensonges de leurs sourires, dans leurs oreillers inondés de larmes amères !

Et moi j'écris ce que j'ai vu à la mélancolique clarté d'une lampe qui s'éteint et d'un soleil qui se dégage lentement des sombres nuages amoncelés à l'horizon.

Pourtant cette fête était belle, très belle, et je regretterais beaucoup de ne pas l'avoir vue.

En vérité, on ne pourrait pas en dire autant

de tous les plaisirs, je l'ai éprouvé plus d'une fois dans ma vie.

Je suis arrivé de bonne heure, hier soir, au palais de San-Felice : je l'avais promis à la comtesse lors de la visite que je lui fis dans la matinée.

C'est Antonia qui m'a reçu : la comtesse n'était pas encore sortie de ses appartements.

A cette occasion j'ai remarqué une fois de plus que les jeunes filles sont toujours prêtes avant les jeunes femmes : elle connaissent si peu la vie encore, qu'elles ont hâte d'en jouir et de l'étudier.

Antonia était ravissante de grâce, de beauté, de simplicité surtout. Vêtue d'une ample robe de mousseline blanche, et coiffée de deux rameaux de cyprès posés négligemment sur ses magnifiques cheveux noirs, elle paraissait plutôt se disposer à suivre le convoi funèbre

d'une de ses compagnes, qu'à assister à une fête.

—Vous le voyez, m'a-t-elle dit, je suis presqu'en deuil. Mon beau frère sera furieux, mais cela m'est bien égal. S'il se trouve ici, par hasard, quelques âmes courageuses, elles me comprendront et m'approuveront, et je n'en demande pas davantage.

— Et s'il n'y en avait qu'une pour vous comprendre? ai-je ajouté.

— J'aimerais peut-être encore mieux cela, m'a-t-elle répondu en souriant mélancoliquement.

Cette réponse m'a ému profondément, car, à tort ou à raison, je me suis imaginé qu'elle s'adressait à moi.

En ce moment, le comte San-Felice est arrivé. Il est venu à moi le sourire sur les lèvres, m'a serré la main, puis il s'est retourné vers

sa belle-sœur, et son front s'est subitement assombri.

— Antonia, lui a-t-il dit, vous avez là une toilette dans laquelle je ne reconnais pas votre élégance habituelle.

— Mon ami, j'ai consulté mon miroir, et il m'a assuré que j'étais très bien ainsi. Vous savez que c'est le plus véridique de tous nos conseillers.

— Je crains qu'il n'ait été un peu flatteur pour vous aujourd'hui.

— Cela lui arrive si rarement, que je suis toute prête à lui pardonner. Voyons, Mylord, a-t-elle ajouté en se tournant vers moi, suis-je vraiment mise à mon désavantage? Ne me dites pas de fadeurs : je les déteste.

Peu importe ce que j'ai répondu : je ne le sais plus, d'ailleurs; mais ce dont je me souviens, c'est que les paroles que j'ai prononcées m'ont valu un sourire d'Antonia et qu'elles ont

paru jeter le trouble dans l'esprit du comte.

Depuis que je connais la pusillanimité de cet homme, il m'est impossible de trouver un mot gracieux à lui dire, et je suis obligé de me faire violence pour éviter de le blesser dans ce qui lui reste d'orgueil.

Nous étions dans une longue galerie, dont le plafond, peint à fresque par Paul Veronèse, représente l'installation d'un doge appartenant à la famille du comte San-Felice.

Cette galerie n'a pas d'autres ornements que des portraits en pied, séparés les uns des autres par des glaces et des candélabres, portant chacun vingt-cinq bougies. L'aspect de cette espèce de musée est tout ce qu'on peut imaginer de plus imposant et de plus mélancolique.

Parmi ces portraits il n'y en a pas un seul qui représente une femme. Ce ne sont que guerriers bardés de fer, magistrats drapés dans les plis somptueux du velours, commandants de ga-

lères au regard farouche sous le feutre empanaché.

Rien ne saurait donner une juste idée de l'austérité et de l'énergie de tous ces visages. Je les contemplais, puis je regardais le comte qui marchait à mon côté, et je me disais qu'il y avait plus de vie dans ces morts que dans l'homme qui me bourdonnait leur histoire à l'oreille.

Je reviendrai sur ce sujet d'une douloureuse grandeur : aujourd'hui, c'est d'une fête que je dois parler, il ne faut pas que j'ajoute encore à la tristesse habituelle de mes pensées.

La comtesse est venue nous joindre dans la galerie. Comme sa sœur, elle était entièrement vêtue de blanc, mais elle avait des touffes de jasmin dans les cheveux, et un magnifique collier de perles dont les rangs formaient un bandeau sur son front ; c'était tout ce que la tyrannie conjugale avait pu obtenir d'elle.

Comme il fallait bien un prétexte à ce bal, dont la véritable raison était si honteuse, le comte me dit qu'il le donnait pour la princesse Vantini qui, fuyant les chaleurs de l'été de Naples, venait passer quelques mois à Venise, où elle avait loué le palais Vendramini, l'un des plus beaux de la ville parmi ceux qui sont à vendre en ce moment.

J'ai demandé quel âge au juste avait la princesse : je savais depuis le matin qu'elle n'était plus jeune.

— Soixante-et-dix-huit ans, m'a répondu le comte; mais on ne lui en donnerait guère que soixante et quinze.

— Et vous croyez qu'un bal l'amusera.

— A coup sûr plus que moi, a dit vivement Antonia.

Puis, comme elle craignait d'avoir fâché son beau-frère, elle se hâta d'ajouter :

— La princesse a deux nièces qui sont en-

core assez jeunes pour aimer la danse, et que j'aurai beaucoup de plaisir à voir.

Comme les salons étaient encore déserts, le comte est sorti pour aller donner un ordre : profitant de son absence, j'ai demandé à la comtesse si elle avait appris quelque chose depuis le matin.

— Rien.... absolument rien, Mylord. Un silence de mort accompagne toujours les malheurs de ce genre dans notre pays. C'est une manière délicate de prévenir les familles, et c'est avec des attentions semblables que notre gouvernement s'est acquis la renommée d'être le plus paternel de toute l'Europe.

J'ai regardé fixement la comtesse pour étudier l'expression de sa physionomie pendant qu'elle prononçait ses paroles, mais je n'ai pu y découvrir aucune trace d'amertume : ce que j'avais pris pour une épigramme n'était qu'une

pensée de résignation, inspirée par un sentiment de justice.

Ne serait-ce pas une preuve que le caractère national, même quand il s'altère chez les femmes, conserve toujours quelque chose qui participe de leur grâce et de leur bonté? Elles ne peuvent jamais dégénérer aussi vite que nous, ni s'avilir aussi complètement : leur faiblesse résiste plus longtemps que notre force.

A dix heures, la princesse Vantini est arrivée. Nous avons aperçu, du haut d'un balcon, les trois gondoles qui l'amenaient, elle et sa suite.

Le comte et la comtesse se sont précipités pour la recevoir, et je suis resté de nouveau seul avec Antonia.

— Vous n'accompagnez pas madame votre sœur ? lui ai-je demandé aussitôt.

— Non ; je n'y suis pas obligée.

— Est-ce que vous ne connaissez pas la princesse ?

— Au contraire.

— Eh bien ! alors...

— Vous êtes bien questionneur, ce soir, Mylord.

— Ne vous en plaignez pas, signora. Ma curiosité est un hommage qui a son prix, car il n'y a que bien peu de personnes qui aient le privilège de l'exciter.

— Je répondrai à cela qu'il ne doit pas y en avoir beaucoup plus qui m'inspirent le désir de leur dire ce que je pense.

— Mettez-moi dans ce petit nombre.

— Vous seriez seul, et, en vérité, je n'ai aucune raison pour faire une exception en votre faveur.

— Je vous demande une chose si insignifiante, ou plutôt je ne vous demande rien ; je me suis borné à vous montrer un peu d'éton-

nement de ce que vous ne descendiez pas avec madame votre sœur au devant de la princesse Vantini.

— Désirez-vous connaître la raison de cette conduite?

— Franchement, oui.

— J'aurais mieux aimé vous la laisser deviner.

— Et si je ne la devinais pas?

— Si vous ne la deviniez pas, vous ne mériteriez point de l'apprendre de ma bouche, et vous auriez de la peine à la comprendre... qui sait même si vous ne répondriez pas à ma confiance par un blâme.

— Ma sincérité irait bien jusque-là s'il le fallait absolument; mais je ne vous crois pas capable de faire une chose qui ne soit pas parfaitement juste et sensée.

— Ne vous y fiez pas, Mylord; et si vous pas-

sez quelques semaines ou quelques mois à Venise, vous finirez par découvrir....

Elle n'en put dire davantage : le comte San-Felice entrait dans la galerie, donnant le bras à la princesse Vantini; sa femme venait ensuite; trois ou quatre personnes suivaient la grande dame napolitaine. De loin, tout ce monde, la comtesse exceptée, bien entendu, me parut d'une laideur réelle et d'une élégance douteuse.

Antonia s'est avancée à la rencontre de la princesse; j'en ai fait autant peu après, et San-Felice m'a présenté à la reine de la fête.

II

Après ma présentation à la princesse Vantini et à ses deux nièces, comme je ne trouvais rien à leur dire pour le moment, je me suis retiré dans un des angles de la galerie, près de la porte d'entrée, pour mieux voir les personnes qui arrivaient.

J'ai passé là près d'une demi-heure, regardant tour-à-tour et avec une égale curiosité les invités qui défilaient devant moi à quelques pas

de distance, et les portraits des doges et des guerriers appendus à la muraille : je voyais donc en même temps les vieilles annales de la république de Venise, et l'histoire contemporaine de ce lambeau de la monarchie autrichienne qu'on appelle le royaume Lombardo-Vénitien.

Tous les morts, sous le velours ou sous le fer, avaient des visages graves et recueillis; tous les vivants offraient au contraire à mes regards des physionomies joyeuses jusqu'à l'insouciance.

Cependant les premiers avaient contribué à la gloire de leur patrie, et les seconds s'arrangeaient de son abaissement.

Ceux-ci se souvenaient de leurs longs travaux, regrettant peut-être de les avoir laissés inachevés : ceux-là souhaitaient sans doute que leur inaction fut plus complète encore.

Quelques hommes avec lesquels je suis en

relation depuis que j'ai mes entrées au palais San-Felice, ont eu la bonté de venir causer avec moi, et ont semblé prendre quelque plaisir à ma conversation. Ils m'ont paru, comme la première fois que je les ai rencontrés, polis, spirituels, et, chose bizarre, attachés à leur pays.

A la vérité, il est facile de voir que l'amour qu'ils lui portent est de la même nature que celui qu'on ressent, par habitude, pour une femme à laquelle on n'a pas d'autre reproche à faire que de l'avoir abandonnée.

Il est vrai que ce reproche a une grande importance pour les cœurs sans élévation qui peuvent tout pardonner, excepté les torts dont ils sont coupables.

A onze heures la foule remplissait tout le premier étage du palais, où sont situés les appartements de réception ; alors le bal a commencé, au son d'une musique ravissante, par

une *redowa*, danse viennoise, fort à la mode en ce moment dans tout le nord de l'Italie.

J'ai demandé à l'un de mes voisins, si Venise n'avait pas de danse nationale, comme Naples a sa tarentelle, et le Piémont sa monferrine.

Il m'a été répondu qu'il en existait plusieurs fort jolies, mais que Son Excellence monsieur le gouverneur avait une préférence marquée pour la *redowa*, qu'il danse au surplus d'une façon fort remarquable, ce dont j'ai pu juger à l'instant même par mes propres yeux, attendu que la *redowa* a passé et repassé à plusieurs reprises devant moi.

— Ainsi, vous n'avez pas même la liberté de vos plaisirs? ai-je dit à mon interlocuteur.

— Qu'importe? Pourvu que nous ayons celle de nous amuser d'une manière quelconque.

Je cite cette réponse, parce que, malgré son

insignifiance, elle peint avec une exacte vérité le caractère de la noblesse italienne.

Je suis sûr que ce long servilisme aura une fin; j'entrevois même le moment où l'antique fierté de cette vieille aristocratie se réveillera terrible peut-être, mais ce sera pour retomber immédiatement sous le joug de la bourgeoisie, cette grande exploiteuse de révolutions, et, en vérité, ce ne serait pas la peine.

Mieux vaut mille fois l'Autriche, représentée par ses grenadiers hongrois ou ses chasseurs tyroliens, que le gouvernement du pays, dans la personne de ses épiciers, organisés en garde nationale.

Si la noblesse vénitienne a ce pressentiment de son avenir, je ne saurais blâmer son indifférence pour le présent.

Quant à moi, je ne connais que deux classes : le peuple et l'aristocratie, c'est-à-dire les loups et les lions ; quant à ces renards qu'on appelle

des bourgeois, je les déteste! ils n'ont ni la force ni la grâce; trop lâches pour tuer, ils volent; trop gauches pour séduire, ils trompent. Il n'y a qu'à voir la France! qu'en ont-ils fait? une boutique où l'on vend la liberté à faux poids.

J'étais plongé dans ces réflexions, et je suivais de l'œil les méandres de la *redowa* qui serpentait dans la galerie, quand j'ai aperçu Antonia paraissant chercher quelqu'un du regard.

Une voix secrète murmura aussitôt dans le fond de mon cœur, que c'était moi qu'elle cherchait.

Effectivement, m'ayant entrevu dans un coin, elle s'est approchée de moi avec une franchise de mouvement qui est à mes yeux une preuve de la droiture et de la pureté de son âme.

— Ma sœur n'est pas contente de vous, m'a-t-elle dit.

— En quoi ai-je eu le malheur de lui déplaire ?

— Ne vous exagérez pas vos torts pour vous dispenser de les réparer : ce petit calcul serait indigne de vous. Eh bien ! ma sœur prétend que vous auriez dû être un peu aimable pour la princesse Vantini à laquelle son mari vous a présenté.

— J'en ai eu l'intention, mais je n'ai rien trouvé à lui dire.

— C'est justement ce que j'ai répondu pour vous. Voyons, Mylord, faites un petit effort sur vous-même.

— En vérité, je ne sais...

— Oh ! écoutez, cela n'est pas déjà si difficile. Il est toujours aisé de parler à une femme qui possède un perroquet, aime les chiens, et dont le sigisbé a un rhumatisme articulaire tous les automnes.

—Mais je ne connaissais pas tous ces détails.

— Je l'ai deviné et je suis justement venue pour vous les donner.

— Alors asseyez-vous pendant quelques instants.

Elle s'est assise à mon côté, et elle est tombée presque aussitôt dans une rêverie profonde que j'ai religieusement respectée.

Elle en est sortie brusquement au bout de quelques minutes, pour me dire avec une grande vivacité :

— J'espère que vous étiez bien sûr que je ne danserais pas ce soir.

— Si sûr que je n'y ai même pas songé : avoir à repousser cette idée m'eût déjà paru une offense pour vous.

Elle m'a remercié par un regard doux et rayonnant.

— J'aime qu'on me connaisse comme cela, m'a-t-elle dit ; puis elle a ajouté à voix basse : Nous sommes un peu plus calmes, ma sœur et

moi... Quelqu'un qui sait ce qui se passe nous a murmuré des paroles d'espérance à l'oreille.

— Ah! tant mieux!

— J'étais sûr de votre sympathie.

— Vous me croyez donc bon?

— Je crois qu'il ne tiendrait qu'à vous de l'être.

— On dirait que vous me connaissez.

— Qu'y aurait-il d'étonnant à cela?

— Mais je ne me connais pas moi-même!

— Belle raison, en vérité! a-t-elle répondu avec un sourire dans lequel une grande bonté s'alliait à une fine raillerie. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, a-t-elle repris aussitôt; il faut que vous alliez faire votre cour à la princesse.

— Je ne demande pas mieux; mais d'abord, ainsi que vous me l'avez promis, faites-moi la grâce de me mettre au fait de ce qui la concerne; vous m'éviterez ainsi bien des gaucheries.

— En fait de gens, elle aime tout le monde, mais elle affectionne d'une façon toute particulière ce grand homme noir que mon beau-frère a dû vous présenter sous le titre et le nom de chevalier de Basso.

— Est-il le parent de la princesse?

— Lui ! allons donc ! c'est un ancien chasseur du duc d'Aranda, ambassadeur d'Espagne à Naples.

— Mais comment est-il devenu ce qu'il est?

— D'abord il n'est pas grand chose ; mais le peu qu'il est, il le doit à la protection de la princesse, qui lui a fait donner un titre, un petit morceau de ruban, et qui l'a attaché à sa personne.

— Et ses fonctions?

J'ai pensé que l'âge de la princesse permettait d'adresser cette question même à une jeune personne.

— Oh ! ses fonctions sont nombreuses. Elles

consistent à aller savoir le matin comment la princesse a dormi, à mener promener ses lévriers, à porter son châle quand elle sort, à l'accompagner dans le monde le soir, et à lui faire une surprise quelconque le jour de sa fête.

— Tout cela est fort respectable; maintenant, quelles sont les préférences de la princesse, quant aux choses.

— Vous avez le choix : figurez-vous les goûts d'une jeune fille de quinze ans. Elle aime le spectacle, le bal, les déjeûners sur l'herbe, les soupers sur l'eau, les promenades à ânes, et si vous voulez lui donner une sérénade au clair de la lune, vous la ravirez.

— Mais c'est une vieille folle !

— C'est une vieille Napolitaine, ce qui est plus poli et revient absolument au même.

— Et ses nièces? Parlez-m'en aussi.

— L'aînée est une adorable personne,

douce, modeste, dévouée; la cadette est une petite créature maussade à l'excès, coquette sans dignité, prétentieuse sans originalité, ayant une fausse beauté, une fausse grâce et presque une fausse jeunesse. Vous voilà parfaitement au fait, mylord; je vous quitte et vais dire à ma sœur que vous allez faire ce qu'elle m'avait chargée de vous demander.

Il n'y avait plus moyen de reculer. J'ai abandonné à regret mon poste d'observation, et je me suis dirigé vers un petit salon en véritable laque de Chine, où l'on avait placé la princesse comme un fétiche dans une pagode, afin que chacun pût à tour de rôle aller l'adorer.

J'ai déjà exprimé mon éloignement pour la vieillesse frivole; chez les femmes surtout elle me paraît un ridicule honteux et attristant; qu'on l'excuse comme on voudra, c'est tou-

jours une guirlande de roses posée sur une perruque.

La princesse m'a accueilli avec un sourire, puis elle m'a indiqué du bout de son éventail un fauteuil occupé par le chevalier de Basso, qui s'est hâté de me céder sa place avec la soumission d'un roquet bien élevé.

J'ai trouvé la princesse fort grande dame et excellente personne au fond. Sa frivolité n'a rien d'affecté ; c'est un vice de nature, grande excuse à mes yeux. Elle a passé une partie de sa vie à voyager, et si elle ne sait pas beaucoup de choses, elle connaît énormément de gens, ce qui fait qu'on peut très bien causer avec elle sans ennui et sans fatigue.

Pendant un quart d'heure que j'ai passé auprès de son fauteuil, elle a trouvé ou fait naître au moins dix fois l'occasion d'employer le chevalier, dont les yeux étaient toujours fixés sur elle. Tantôt c'était pour ouvrir une fenêtre ou

fermer une porte ; un moment après il fallait baisser une lampe, ramasser un mouchoir, aller chercher un sorbet, ou regarder si le temps, un peu orageux, ne mettrait pas obstacle à une partie de campagne projetée pour le lendemain.

Ce pauvre diable de chevalier me fait une pitié profonde. A sa place, je serais resté chasseur, et j'aurais mieux aimé être le tyran d'une duègne que l'esclave d'une princesse.

Il est vrai qu'il est chevalier, qu'il a un ruban et qu'on lui permet de manger à table ; les Italiens ont la faiblesse de tenir à ces choses-là.

Il a fallu, cela va sans dire, promener la princesse dans le bal. Les vieilles femmes sont féroces pour ce perpétuel besoin de locomotion qui les tourmente, et cette rage de tout voir qui les possède. Il faut les leur pardonner: elles sont si près de l'immobilité et de l'obscurité de la tombe !

Pendant notre promenade à travers les sa-

lons, j'ai rencontré Antonia qui m'a remercié par un sourire. J'allais quitter la princesse; je suis resté encore un moment avec elle. Décidément cette jeune fille prend un certain empire sur moi.

Heureusement que dans ma position cela n'a pas d'inconvénient ; je ne suis plus libre.

Il me semble que ce que je viens d'écrire là trahit un profond égoïsme... Est-ce que je serais égoïste?

A deux heures du matin, le bal qui était fort animé, a cessé tout d'un coup, et l'on est allé souper dans une galerie que je n'avais pas encore vue, parce qu'on ne l'ouvre que dans les *grandes occasions*... c'est ce qu'Antonia m'a dit avec un douloureux sourire, en songeant à son malheureux frère renfermé sous les voûtes brûlantes des *plombs*.

Cette galerie, quant à la grandeur et à l'ordonnance, est exactement semblable à celle

dont j'ai déjà parlé, seulement le plafond, peint par le Titien, montre une fête vénitienne au seizième siècle, et tous les portraits qui ornent les murailles représentent des femmes jeunes et belles.

Là, du moins, le contraste n'avait rien d'affligeant ni pour le regard, ni pour la pensée. Si la fierté et le patriotisme ont dégénéré à Venise, la grâce et la beauté y gardent toujours la même séduction.

Décidément, les femmes sont très conservatrices quand il s'agit de leurs charmes ; si elles appliquaient la même disposition à leurs sentiments, l'existence serait trop douce.

Je n'ai vu de ma vie rien d'aussi ravissant que ce souper, et il faudrait être un grand poète pour en donner une description exacte : je ne l'entreprendrai pas : le tableau était trop beau et le cadre est trop riche.

Fatigué par la chaleur, le bruit et la lumière,

impatient d'être seul pour penser à mon aise, je me suis réfugié sur un immense balcon de marbre rose placé à l'extrémité de la galerie et du palais.

On avait rangé sur la plate-forme de ce balcon aussi vaste qu'une terrasse, de grandes caisses d'orangers dont les branches étaient toutes constellées de fleurs et de boutons.

Je me suis assis sur une de ces caisses, et, accoudé contre la balustrade du balcon, j'ai laissé errer ma pensée dans l'infini et mes regards dans l'espace.

La nuit était superbe, et le spectacle que j'avais sous les yeux vraiment magique. Au-dessous de moi, le canal était couvert de gondoles illuminées par des lanternes en papier de toutes couleurs. C'étaient les nombreux équipages des invités du comte San-Felice. Les flots dans lesquels se reflétaient ces milliers de phares étincelants, ressemblaient à une mosaï-

que de pierres précieuses. Parfois une des gondoles changeait de place, et alors l'onde agitée par son passage devenait vraiment éblouissante. Le ciel était voilé de nnages, mais de loin en loin une étoile se montrait, et de temps en temps un rayon de lune venait se poser pour un instant sur la corniche d'un palais, ou glissait rapidement sur le dôme d'une église. La ville était plongée dans un profond silence : les seules bruits qui arrivassent jusqu'à moi étaient ceux du festin que je venais de quitter, et je ne leur prêtais pas une grande attention.

Il n'y avait guère plus d'un quart-d'heure que j'étais là, et j'aurais voulu y passer le reste de la nuit, lorsque le frôlement léger d'un vêtement de femme arriva à mon oreille. Je me retournai et j'aperçus une forme svelte et blanche, qui s'accouda près de moi sur la balustrade du balcon. Dans ce mouvement sa main toucha mon front : l'apparition poussa

un cri ; c'était la belle Antonia qui venait aussi chercher de la fraîcheur et du calme : elle me reconnut sur-le-champ.

III

— Vous ici, Mylord ! me dit la jeune fille d'une voix un peu tremblante. Je croyais, en vérité, qu'il n'y eût que moi dans cette foule dont le cœur fût assez triste pour éprouver le besoin de solitude. Je regrette de m'être trompée, ajouta-t-elle après un moment de silence, et avec une inflexion qui semblait indiquer une tentative de sourire.

— N'avez-vous donc pas remarqué, signora,

répondis-je, qu'il y a en moi un fond de tristesse qui me rend habituellement ce que vous n'êtes aujourd'hui que par suite d'une circonstance malheureuse?

— J'ai cru le remarquer, en effet, repartit-elle avec une adorable simplicité ; mais si vous voulez que je vous dise toute ma pensée à ce sujet, j'ajouterai que je n'ai pas attaché une grande importance à cette observation.

— Je le crois sans peine : je dois vous être si indifférent...

— Oh ! ce n'est pas cela, interrompit-elle avec la vivacité d'une personne qui veut se disculper d'un tort ; mais c'est que la mélancolie chez les hommes m'a toujours fait l'effet d'être plutôt une contenance, une manière d'être...

— Dites tout de suite un calcul, interrompis-je à mon tour d'un ton piqué.

— Un calcul, si vous voulez : cette expres-

sion ayant plus de force que les autres, je l'adopterai sans discussion.

— Je ne croyais pas, signora, vous avoir donné le droit de me juger aussi défavorablement.

— Ce n'est pas vous que je juge, mylord; mais vos semblables.

— Et vous ne faites pas d'exception en ma faveur?

— Pourquoi en ferais-je? je vous connais à peine, et je ne sais pas si je vous verrai assez longtemps pour qu'il soit nécessaire que je cherche à vous connaître davantage.

— De l'indifférence vous passez au dédain... Eh bien! je veux regarder cela comme un progrès.

— Vous avez trop d'esprit pour moi, mylord.

— De l'ironie à présent?

Elle ne me répondit pas, mais dans la demi-

obscurité qui nous environnait, je surpris un geste d'impatience.

— Puisque vous veniez ici pour y trouver de la solitude, lui dis-je alors, je vais me retirer.

— Vous me ferez plaisir, si vous devez continuer à me tenir un langage qui s'accorde si peu avec l'état de mon âme : je n'aurais pas cru cela de vous, après la sympathie que vous nous avez témoigné ce matin pour le malheur qui nous frappe.

Ces paroles si simples, si dignes, si affectueuses me firent rentrer en moi-même, en me montrant l'égoïsme et la sottise dont j'avais fait preuve depuis quelques minutes.

Cette pauvre enfant avait le cœur brisé, et moi, au lieu de l'entretenir de l'objet de sa juste douleur, je ne songeais qu'à savoir si j'avais fait quelqu'impression sur elle.

A coup sûr, si elle eût été moins péniblement

préoccupée, mon misérable marivaudage lui eut fait pitié.

— Pardonnez-moi, signora, lui dis-je d'une voix suppliante. J'ai été bien ridicule, et cependant je vous jure que pendant le peu d'instants où je suis resté seul ici, c'est surtout à votre malheureux frère que j'ai pensé.

— Je vous crois, mylord ; et je vous remercie du fond de l'âme... Enfin, dans quelques heures, cette odieuse fête sera terminée, et je pourrai du moins pleurer tranquillement.

— Avez-vous pris une détermination quelconque ? Il me semble que ce serait la première chose à faire, et en attendant mieux, je suis sûr que vous en éprouveriez du soulagement.

— Quelle détermination peut-on prendre quand on ne saurait en exécuter aucune ? Une pauvre fille comme moi est condamnée à l'impuissance, ajouta-t-elle en étouffant un sanglot qui me remua profondément.

— Etant seule, je conviens que la moindre entreprise serait tout-à-fait impossible ; mais en vous concertant avec Madame votre sœur, je suis convaincu...

— Ma sœur est avant tout la femme de son mari, et ce qui se passe ce soir doit vous suffire pour vous faire apprécier ce que mon beau-frère est disposé à lui permettre en fait de démarches. Ah ! vous ne savez pas, mylord, jusqu'où un noble Vénitien peut pousser la tenacité de la faiblesse et l'énergie de la peur !

— Voyons, ne vous exagérez-vous pas un peu...

— Non, mylord ; l'exagération sur ce chapitre n'est au pouvoir de personne, et tout ce que je vous dirais dans ce genre serait encore au-dessous de la vérité.

— Ainsi vous abandonnerez votre pauvre frère à son malheureux sort ?

— Mais il le faudra bien, mon Dieu ! s'écria-

t-elle en se tordant les mains de désespoir.

— N'avez-vous donc pas d'amis ?

— Des amis ! dans cette ville où certaines infortunes vous font renier même de vos proches ? Non, non, mylord ; nous n'en avons pas.

— Si vous pensiez que le dévoûment sans bornes d'un étranger, d'un inconnu puisse ne pas être stérile...,

Le ton avec lequel je prononçai ces mots annonçait clairement que c'était de mon dévoûment à moi qu'il s'agissait.

— Quoi ! vous consentiriez? s'écria-t-elle en me saisissant le bras vivement... Vous consentiriez à vous compromettre pour nous servir?

— Mais sans aucun doute, signora ; et il me semble que rien n'est plus naturel.

— Ecoutez, reprit-elle avec force, je commence par vous dire que j'accepte, sans même chercher à me rendre compte de ce que vous pouvez faire pour nous servir, et j'ajouterai que

mon cœur gardera une éternelle reconnaissance de votre zèle, fut-il même stérile!.. Maintenant, mylord, que pouvez-vous ? que voulez-vous ?

— Sauver votre frère, n'importe à quel prix, n'importe comment, telle est mon inspiration.

— Je l'ai bien comprise ainsi.

— Deux moyens se présentent : tenter des démarches pour obtenir sa grâce, ou le faire évader de sa prison.

— C'est-à-dire toucher le cœur d'un ministre ou faire tomber les murailles d'un cachot... Tous deux sont également dignes d'une âme généreuse, car ils sont également difficiles jusqu'à l'impossibilité.

— Je ne me le dissimule pas, signora ; mais enfin auquel pensez-vous qu'on doive donner la préférence.

— Un cœur desséché par les ruses et les mensonges de la politique doit être encore moins accessible que la prison la mieux gardée,

et puis je me dis que si mon frère parvient à se soustraire à ses bourreaux, il sera bien plus libre que s'il leur doit sa grâce. Vous savez maintenant ma préférence, ajouta-t-elle avec la plus noble fermeté.

— Elle s'accorde avec la mienne; car je m'entends mieux à agir qu'à demander.

— Ne vous exposez pas cependant, reprit-elle d'une voix plus faible et en posant de nouveau affectueusement sa belle main sur mon bras.

— Ceci ne regarde que moi.

Sa main qu'elle avait soulevée pour la retirer, retomba, et je me sentis frissonner d'émotion de la tête aux pieds.

— Vous ne connaissez pas la ruse et la méchanceté des hommes qui nous gouvernent, me dit-elle.

— Mon caractère d'étranger protégé par un gouvernement redoutable, les rendra toutes

deux impuissantes ; ainsi je n'aurai aucun mérite en me dévouant à vous, car je ne courrai pas le moindre danger : nous avons un ambassadeur à Vienne...

— Et il y a des assassins à Venise, interrompit-elle.

— Au surplus, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, repris-je. Nous nous déterminons pour l'évasion, n'est-ce pas?

— Oui ; sauf à recourir aux sollicitations si nous échouons dans cette première tentative, ce qui est, hélas, bien probable! Vous ne savez pas ce que c'est que les Plombs, mylord.

— Non ; mais je sais qu'on a pu s'en évader plus d'une fois, et cela me suffit.

— Vous parlez du temps de l'inquisition ; les choses se passent bien autrement aujourd'hui : vous comprenez, mylord, que ce n'est pas pour vous décourager que je vous dis tout cela.

— Parfaitement, signora. Maintenant per-

mettez-moi de vous adresser une question.

— Je fais plus, je vous promets d'y répondre.

— Vous connaissez le chevalier Libri?

— Beaucoup ; c'est mon meilleur ami.

— Puis-je m'ouvrir à lui de mes projets?

— Sans aucun doute, quant à la confiance qu'il mérite ; mais il ne pourra vous être d'aucune utilité, car si son esprit est courageux, son caractère est timide.

— Je ne compte lui demander que des renseignements, comme, par exemple, s'il existe un plan des *Plombs*, et si cette prison dépend de l'autorité militaire ou de l'autorité civile.

— De la première, soyez-en sûr ; quant à un plan, soyez certain aussi que cela n'a jamais existé que dans les archives du gouvernement.

— C'est tout ce qu'il faut.... avec de l'or....

— On ne réussit pas toujours dans ce pays, parce que celui qui pourrait se laisser corrom-

pre, craindrait de ne pas recueillir le fruit de sa trahison.

— C'est cependant le moyen que je compte employer, et je dois dire cependant que ma première tentative dans ce genre, à Venise, m'a fait tomber sur un homme qui m'a paru désintéressé.

Et j'ai conté à Antonia les scrupules de Nigro qui voulait me rendre une partie de la somme que je lui avais donnée, dans le cas où il ne réussirait pas.

— Ce peuple est inexplicable, dit Antonia avec dépit. Au milieu de toutes ses bassesses il a conservé encore quelques nobles instincts, ah! s'il pouvait se relever un jour!

Cette pensée de patriotisme, dans une pareille circonstance, me causa une vive admiration. Cette jeune fille est vraiment sublime.

— Ecoutez, mylord, reprit-elle, j'ai accepté vos offres de service sans hésiter, et je ne serai

pas embarrassée de tous les sacrifices que vous ferez pour nous être utiles parce que je crois à la pureté de votre dévoûment. Je dirai tout à ma sœur ; à elle seule, entendez-vous bien ? quand vous aurez besoin de conférer avec nous, il faudra nous proposer une promenade en gondole, car les murs de ce palais ont des oreilles... et maintenant donnez-moi votre bras et retournons dans la salle du souper : une plus longue conversation pourrait sembler suspecte à mon beau-frère.

— Ne pensez-vous pas, signora, lui dis-je avec une certaine hésitation, que nous ferions mieux de rentrer séparément ?

— Je n'en vois pas la nécessité, reprit-elle fièrement en passant avec résolution son bras sous le mien.

Nous rentrâmes dans la galerie où le souper finissait, et nos premiers regards rencontrèrent celui du comte San-Felice, dont la physionomie

semblait exprimer une vive inquiétude et un mécontentement visible.

Antonia me dirigea vers lui.

— Ubaldino, lui dit-elle en l'abordant, vous n'avez en vérité pas la figure d'un homme qui donne un bal.

— Et vous, ma chère Antonia, répondit le comte en nous examinant curieusement, vous me paraissez bien joyeuse et bien calme, pour une personne qui était si triste et si agitée il n'y a que quelques instants. Mylord, je vous fais mon compliment de cette métamorphose, car elle ne peut être que votre ouvrage.

J'allais répondre : Antonia me prévint.

— Vous êtes d'une rare pénétration, fit-elle, mais prenez-garde, mon cher ami, voilà la princesse Vantini qui sort de table, si vous n'allez pas bien vite lui offrir votre bras, vous serez supplanté par un rival.

Le comte nous regarda encore avec défiance,

puis il se décida cependant à suivre le conseil de sa belle-sœur.

— Laissons passer tout le monde, reprit Antonia, je n'ai pas fini de vous parler.

Il y eut un moment de confusion bruyante, comme cela arrive toujours en pareil cas, et Antonia, après avoir jeté un coup-d'œil rapide sur les personnes qui étaient le plus près de nous, me dit à voix basse :

— Mon beau-frère, se doute déjà de quelque chose. Il va j'en suis sûre, venir rôder autour de vous aussitôt que vous vous serez séparé de moi ; ne faites rien pour l'éviter, et tâchez de lui donner le change sur notre tête-à-tête.

Et ayant prononcé ces mots, elle quitta mon bras et se perdit dans la foule qui se dirigeait vers la galerie où le bal venait de recommencer.

J'ai suivi machinalement le torrent, me demandant comment je pourrais détourner les

soupçons du comte sans lui en donner d'une autre nature.

Dans la position où je suis et avec les projets qui m'ont amené à Venise ; je ne voudrais pas qu'il put me reprocher de compromettre sa belle-sœur, ou croire à des assiduités sérieuses de ma part.

C'est cependant ce qui va infailliblement m'arriver, pensai-je, et je ne me trompais pas.

J'étais à peine arrivé dans la galerie où l'on dansait, que le comte vint à moi.

Son maintien était grave ; il quittait sa femme à laquelle je remarquai qu'il avait adressé quelques paroles à voix basse.

— Mylord, me dit-il, après m'avoir attiré dans la profonde embrâsure d'une fenêtre où nous étions seuls, je vais vous faire une question bien indiscrète, bien inconvenante même, mais vous l'excuserez, j'espère, en faveur du motif qui me l'inspire.

— J'y suis très disposé, ai-je répondu le plus gracieusement qu'il me fut possible.

— Comment trouvez-vous ma belle-sœur ?

— Charmante.

— Ce n'est pas une banalité ? reprit-il d'un ton toujours interrogateur.

— Ce ne peut en être une, Monsieur le comte : regardez-la, elle est ravissante !

— Mais que pensez-vous de son esprit ?

— Que je n'en sais pas de plus fin, de plus juste et de plus piquant.

— Et de son caractère ?

— Ce que j'en connais me donne bien envie de découvrir le reste.

— Elle ne pourrait qu'y gagner beaucoup.

— J'en suis convaincu.

Le comte fut un moment embarrassé, comme on l'est toujours quand on a compté sur l'em-

barras d'autrui pour surprendre un secret, et qu'on trouve son adversaire sur ses gardes.

— Eh bien ! mylord, reprit-il enfin, je vois que je ne me suis pas trompé.

— Oserais-je vous demander en quoi, Monsieur le comte ? il me semble que j'en ai bien le droit puisqu'il s'agit de mes impressions personnelles.

— Je viens de parler à la comtesse de votre tête-à-tête avec Antonia, et j'ai ajouté que je vous croyais un sentiment très vif pour elle...

— Très vif et très respectueux, Monsieur le comte ; vous auriez dû ajouter cela et j'aime à croire que vous l'avez fait.

— C'eût été inutile, mylord, car la comtesse l'avait compris de cette manière ; je l'ai vu à la satisfaction qu'elle a éprouvée au premier mot que je lui ai dit.

Je me suis incliné sans proférer une parole, et il a paru de nouveau très embarrassé.

J'avais envie de rompre l'entretien en ayant l'air de le considérer comme terminé, mais les recommandations d'Antonia me sont revenues à l'esprit, et je suis resté pour prouver au comte que je n'avais rien à redouter de sa perspicacité dans une explication avec lui.

Il a gardé le silence pendant quelques secondes, puis il m'a dit vivement, comme un homme qui vient de prendre une brusque détermination :

— Mylord, j'éprouve le besoin de vous donner quelques éclaircissements sur ma conduite depuis quelques heures ; ils vous prouveront du moins le prix que j'attache à votre estime, s'ils ne parviennent pas à vous convaincre.

J'avoue que je fus embarrassé à mon tour ; je voyais des inconvénients à dire à cet homme que les éclaircissements qu'il m'offrait étaient effectivement indispensables, s'il tenait à mon

estime, et je ne voulais cependant pas lui laisser croire le contraire ; j'ai donc répondu en hésitant un peu :

— Monsieur le comte, je suis entièrement à vos ordres, et je vous remercie de vouloir bien attacher assez d'importance à mon opinion pour...

— Vous n'ignorez pas, je pense, la position fâcheuse dans laquelle se trouve depuis vingt-quatre heures un membre de la famille de ma femme, a-t-il interrompu.

— Son frère, n'est-ce pas ? j'ai entendu en effet parler de cette malheureuse affaire, hier matin, pendant une visite que j'ai faite à une personne de la ville.

— Et vous devez sans doute trouver fort extraordinaire que je donne un bal le jour même de ce fâcheux évènement, et que j'aye l'air d'obliger la comtesse à y assister.

— Monsieur le comte, il ne m'appartient

ni de blâmer ni d'approuver une chose faite; si vous m'aviez fait l'honneur de me consulter d'avance, j'aurais peut-être pris la liberté de vous dire...

— Mylord, quand je me suis décidé à donner cette fête, je ne savais rien encore, a-t-il interrompu de nouveau avec une précipitation qui annonçait un grand trouble d'esprit; et, mes invitations étant faites, vous comprenez... enfin... Voilà l'éclaircissement que je voulais vous donner.

C'était un insigne mensonge; mais il fallait avoir l'air de le prendre pour une vérité ou jeter un démenti à la face de ce malheureux qui me faisait, après tout, encore plus pitié qu'horreur.

— Monsieur le comte, ceci atténuerait effectivement.... (je ne savais comment tourner ma phrase pour être à la fois sincère et poli); cependant, vous me permettrez de vous dire qu'il

est toujours fâcheux que vous vous soyez cru dans la nécessité...

— Oh! je suis parfaitement d'accord avec vous à cet égard, mylord, et vous trouverez bon que je m'en félicite.

Ce mot a failli tout perdre, et aurait effectivement tout perdu, sans doute, si un tiers ne fût venu nous interrompre : ce tiers était la belle Antonia.

Elle avait vu, ou plutôt prévu mon embarras, et elle arrivait à mon aide.

— Je vous laisse, nous a dit le comte avec une intention marquée et toute gracieuse : *Vous voyez que je sais vivre.*

Ces derniers mots, dans lesquels un des traits saillants du caractère italien se montrait sans le moindre voile, me causèrent un profond dégoût, et je fus au moment d'éclater.

La présence de cette adorable jeune fille,

qui me regardait d'un air suppliant, m'a donné la force de me contenir.

Quand je dis la force, est-ce bien là l'expression dont je devrais me servir? car, il ne faut pas que je me le dissimule, j'ai compromis ma dignité d'une manière grave.

J'ai souffert qu'un homme qui a commis une action honteuse osât me dire qu'il était d'accord avec moi sur la manière de l'envisager, quand le misérable ne la regrette pas, c'est évident... J'ai fait plus encore : je lui ai donné le droit de penser que l'attrait que je ressens pour sa belle-sœur est la cause de ma faiblesse!

Il est donc vrai que nos sentiments les plus purs altèrent toujours plus ou moins notre caractère?

Il n'y a qu'un moyen de n'avoir rien à se reprocher, c'est de ne rien aimer dans ce monde.

Certes, le dévoùment est une sainte et grande chose; eh bien! il peut arriver qu'il nous avilisse...... Cela ne viendrait-il pas de ce qu'il n'est presque jamais désintéressé?

J'ai promis à Antonia de la servir, je le ferai sans aucun doute, et quoi qu'il arrive; mais le ferais-je si, au lieu d'être une ravissante jeune fille, elle n'était qu'une pauvre créature dénuée de charmes?

Je réponds hardiment; non.

Ce qui vient de se passer me démontre clairement qu'en croyant céder à un pur enthousiasme pour une noble infortune, je n'ai, en définitive, obéi qu'à une séduction.

J'ai vu tout cela d'un seul coup-d'œil, et cependant, quand le comte San-Felice m'eût laissé en tête-à-tête avec Antonia dans l'embrasure de cette fenêtre où notre explication avait eu lieu, j'ai renouvelé les engagements que j'a-

vais pris quelques instants auparavant sur le balcon.

Le bal n'a fini qu'au jour.

Avant de le quitter, j'ai passé deux heures dans le salon où l'on jouait, et j'ai perdu cinq cents ducats contre des gens qui auraient été fort embarrassés de me les payer, si le hasard eût voulu qu'ils les perdissent au lieu de les gagner.

Quelle passion avilissante encore que celle-là! mais, Dieu merci, je ne l'ai point.

Tout est honteux dans le joueur qui n'est pas indifférent.

Sa joie dans le gain : honte!

Son dépit dans la perte : honte!

S'il est pauvre et qu'il joue contre des riches: honte!

S'il est riche et qu'il joue contre des gens moins favorisés que lui par la fortune : honte plus grande encore! c'est le vol, et le vol là-

che, parce qu'on le commet sans danger !

Diderot a dit, dans une de ses lettres : *Si vous voulez étudier tous les degrés de la bassesse humaine, asseyez-vous pendant quelques heures à une table de Pharaon, vous en apprendrez plus que dans un bagne, parce qu'il n'y a pas de joueur hypocrite.*

J'ai été à même de reconnaître que Diderot a dit une profonde vérité; car, pendant ces deux heures passées au jeu, j'ai appris bien des choses...

C'est le chevalier de Basso, ce cavalier servant de la princesse Vantini, qui a gagné les cinq cents ducats que j'ai perdus.

— Ce drôle est heureux, m'a dit à demi-voix un de mes voisins. Il gagne presque toujours, et quand par hasard la chance tourne, c'est sa vieille folle de princesse qui paie pour lui.

J'ai eu occasion de demander à l'un des ha-

bitués du palais San-Felice le nom de mon interlocuteur, il m'a répondu :

— Je ne le sais pas au juste : on l'invite dans les maisons où l'on joue, mais, les parties une fois terminées, personne ne lui parle.

Il me semble que la condamnation du jeu est dans ces paroles prononcées avec indifférence.

Il est évident qu'un homme qui n'est pas fait pour aller dans la bonne compagnie peut s'y glisser à la faveur d'un vice.

C'est ce qui fait que la bonne ressemble beaucoup à... l'autre.

III

Tout marche au gré de mes désirs, et surpasse même de beaucoup mes espérances. J'ai trouvé, à la vérité, les difficultés que je m'attendais à rencontrer; mais, à en juger par la facilité avec laquelle j'en ai levé quelques-unes depuis vingt-quatre heures, j'ai tout lieu de croire qu'avant quatre jours j'aurai délivré le prince Severino, bien qu'il soit probablement

renfermé dans la partie la plus inabordable des *Plombs*.

Je sais que, des préparatifs à l'exécution, la distance est bien grande; mais je sais aussi que ma volonté est inébranlable, et qu'elle ne reculera devant aucun sacrifice pour se satisfaire pleinement.

Je viens de faire proposer à la comtesse et à sa sœur une promenade en gondole pour ce soir à dix heures; comme il n'en est encore que sept, je vais reprendre, où je l'ai interrompu, le récit de ce qui m'est arrivé et de tout ce que j'ai fait depuis hier, à compter du moment où j'ai quitté, au soleil levant, le palais San-Felice.

Comme j'allais sortir de chez moi, après avoir passé une grande partie de la matinée à écrire, mon valet de chambre est venu me demander si je voulais recevoir l'espion Nigro, qui, disait Yorick, désirait vivement avoir un

entretien confidentiel avec moi, relativement à ce qui s'était passé entre nous deux jours auparavant.

J'ai ordonné qu'on le laissât entrer, et je fus même fort satisfait de sa venue.

J'ai eu pour cela deux raisons.

La première, c'est que j'avais encore quelques questions à adresser à ce drôle, qui, on s'en souvient, ne m'avait pas répondu franchement lors de notre malheureuse expédition de Balboni; la seconde, c'est qu'étant très convaincu qu'il ne vient ici que pour m'espionner à mon tour, je ne suis pas fâché de m'amuser un peu à ses dépens, en lui donnant le change.

— Mylord, m'a-t-il dit en entrant, après m'avoir salué jusqu'à terre, suivant son habitude, nous avons fait ensemble une mauvaise campagne; mais, si cela vous est agréable,

nous pourrons recommencer tout de suite ou dans quelques jours.

Je n'ai rien répondu.

— Je serai peut-être plus heureux dans une nouvelle entreprise.

J'ai continué à garder le silence.

— C'est la première fois que je me trompe aussi complètement, a-t-il repris sans manifester la moindre impatience.

— Alors il faut convenir que vous avez eu la main bien malheureuse pour vos débuts, lui ai-je enfin répondu.

— Je n'en disconviens pas, Excellence.

— Vous comprenez, ai-je ajouté aussitôt, que je dois être peu empressé de réclamer de nouveau vos services, quand je songe que la méprise que vous avez faite plonge dans la douleur des personnes pour lesquelles j'ai de l'amitié; ainsi...

—Oh! leur douleur... Excellence, leur dou-

leur... ça ne les a pas empêché de donner une grande fête cette nuit : vous le savez bien, puisque vous y étiez.

Que pouvais-je répondre à cette observation? rien, par malheur; aussi je me bornai à dire à Nigro que si j'avais encore besoin de ses services, ce que je ne regardais pas comme impossible, je le ferais prévenir à l'avance par Yorick, ou j'irais moi-même le trouver pour m'entendre avec lui.

— Je serai toujours et partout aux ordres de Votre Excellence. — Pour le moment, et puisqu'elle ne compte pas m'occuper de quelque temps, en supposant même qu'elle m'occupe, il faut que je lui justifie de l'emploi de l'argent qu'elle m'a confié.

— Si vous ne venez que pour cela, vous pouvez vous en aller à tous les diables.

— Excellence, c'est un voyage que je ferai infailliblement tôt ou tard, tard si je puis...

Pour en revenir à ce que je vous disais tout-à-l'heure, j'ai donc dépensé...

Cette persistance de fausse probité chez ce coquin m'a révolté, et je l'ai brusquement interrompu en lui arrachant des mains un papier que je le voyais prêt à me présenter, et en lui disant que je le ferais jeter à la porte, s'il me parlait encore de cet argent; j'ai ajouté qu'il pouvait à son gré le verser dans le tronc de sa Madone de prédilection, ou l'envoyer au fond de l'Adriatique, mais que je ne voulais ni en salir mes mains, ni même lui permettre de le donner à mon valet de chambre ou à quelqu'autre domestique de la maison.

— Si j'étais sûr, reprit-il avec douceur, que Votre Excellence dût encore m'employer plus tard, je ne me ferais aucun scrupule de conserver à titre d'avance...

— Si je me sers encore de vous plus tard, comme vous dites, je vous paierai de nouveau;

mais je ne vous promets rien à ce sujet, je ne sais rien, je ne prévois rien : tout ce que je puis vous dire, c'est que si j'ai besoin de vous, je vous ferai prévenir de manière à ce que vous ayez le temps de vous mettre en mesure de m'être utile.

— Ainsi, je ne dois faire aucune recherche jusqu'à nouvel ordre... pas même, si je découvrais quelque chose, *par hasard* (il appuya sur ce mot), en faire part à Votre Excellence?

— Je vous ai exprimé nettement mes intentions; vous comprenez bien difficilement, pour un homme dont le métier est de deviner.

Je ne sais s'il a voulu me démontrer séance tenante qu'il ne méritait pas le reproche que j'adressais à sa pénétration, mais il a repris presqu'aussitôt :

— Eh bien! puisque Votre Excellence *a d'autres vues pour le moment*, je me retire en

lui adressant mes humbles remerciements pour la bonté avec laquelle elle m'a traité.

Ceci signifiait en d'autres termes : *Votre Excellence renonce à ses anciens projets parce qu'elle en a de nouveaux, et puisqu'elle ne me les confie pas, ils doivent m'être suspects.*

Et comme je ne doute pas, ainsi que je l'ai déjà dit, que le drôle ne soit envoyé chez moi pour m'espionner, je n'ai pas voulu lui laisser les soupçons qu'il semblait avoir, et au lieu de le congédier sur-le-champ, j'ai pris la résolution de le retenir et de faire tous mes efforts pour le dérouter.

— Vous m'avez mal compris, Nigro, ai-je dit; je n'ai en aucune façon renoncé à mes projets; mais avant de les reprendre activement j'ai besoin de quelques renseignements que je ne puis recevoir que de France : suivant ce qu'ils m'apprendront je vous ferai appeler, ou tout sera fini entre nous.

— Ainsi Votre Excellence n'est pas précisément mécontente de mes services ?

— Vous trouverez, j'espère, tout simple que je ne vous dise pas que j'en suis satisfait, puisque toutes vos démarches n'ont abouti qu'à une fatale erreur que je déplorerai toute ma vie.

— Mais, cependant, si l'occasion se présentait encore....

— Vous abusez de ma patience, Nigro, car je me suis expliqué sur ce point aussi clairement qu'il me convenait de le faire. Mais à propos, ai-je ajouté, pourrez-vous me dire ce que sont devenues les malheureuses femmes que nous avons aperçues l'autre soir dans la petite maison de Balboni ?

— J'ai entendu dire qu'elles avaient été conduites à Milan, mais je ne l'affirmerai pas.

— Seraient-elles de cette ville ?

— Oh ! pour ce qui est de cela, Excellence, je n'en sais absolument rien.

— L'une d'elles est-elle la femme du malheureux prince Severino ?

— Puisque vous connaissez la famille, Excellence, vous pouvez l'interroger à cet égard : elle vous répondra mieux que je ne pourrais le faire. Ce pauvre prince Severino ! a-t-il ajouté après quelques secondes de silence. Comme il a été maladroit ! je le plains de toute mon âme.

— Il aurait beaucoup mieux valu ne pas le dénoncer avant-hier, que de le plaindre hypocritement aujourd'hui.

— Et mon devoir, Excellence, le comptez-vous donc pour rien dans cette triste affaire ?

— Bah ! si on vous avait promis une bonne récompense.... une de ces récompenses qui mettent le plus grand coquin du monde en position de vivre désormais en paresseux et en honnête homme, vous auriez parfaitement né-

gligé votre devoir pour assurer votre fortune.

J'ai dit cela distraitement, afin que Nigro ne put supposer que j'y attachais de l'importance, ce qui l'aurait infailliblement mis sur ses gardes.

— Excellence, s'est-il écrié vivement, je ne connais pas de récompense qui eût pu me déterminer à faire par intérêt ce que je n'ai pas cru devoir me permettre par pitié pour un de mes semblables.

La discussion ainsi engagée, j'ai pensé qu'il n'y avait aucun inconvénient à la soutenir, et que je pourrais même en tirer quelque enseignement utile, j'ai donc repris, moitié sérieusement, moitié en plaisantant.

— Voyons, Nigro, ne faites pas le bon apôtre avec moi : je ne suis pas crédule, je vous en avertis.

— Je vous ai dit la vérité, Excellence, sans m'inquiéter si vous me croiriez ou non.

— Comment, Nigro, si la compagne, ou la mère, ou la sœur du prince Severino fut venue se jeter à vos pieds, et qu'elle vous eût dit : *Sauvez-le en ne le dénonçant pas ! sauvez-le et la moitié de ma fortune est à vous !* Vous auriez refusé.

— Oui, Excellence ! a-t-il répondu avec une énergie qui n'avait rien de joué.

— Je suppose bien entendu le cas où vous n'auriez couru aucun risque en acceptant, ai-je repris.

— C'est bien comme cela que je l'entends, Excellence; et comme je vous le disais la première fois que je me suis présenté devant vous : *si le métier que je fais n'est pas honnête*, je veux du moins le faire en honnête homme. Il faut bien que celui que tout le monde méprise ait la consolation de s'estimer soi-même.

Ces dernières paroles m'ont profondément remué, je ne le dissimulerai pas, et je crois

que cette impression sera comprise par toutes les personnes qui ont du cœur.

J'ai regardé Nigro : il avait des larmes dans les yeux, et son visage ému exprimait une sorte de dignité douloureuse que je n'ai remarqué sur aucune face humaine jusqu'à ce jour.

J'ai alors congédié ce pauvre diable avec des paroles de bonté, et je l'ai même invité à revenir me voir dans quelques jours, ce dont il a paru fort reconnaissant et presque heureux.

Comme il est à plaindre, s'il est sincère ! et comme nous sommes quelquefois injustes dans nos appréciations, quand nous n'avons pas la force de séparer l'homme des nécessités qu'il subit !

Voilà un malheureux subalterne que l'obligation de faire vivre une femme et des enfants a poussé dans une profession peu honorable. On se détourne de lui, sinon avec horreur, du moins avec un dégoût que personne ne se donne

la peine de dissimuler ; et son chef suprême, celui dont les ordres, transmis de bouche en bouche, le font agir, dont il est le *pourvoyeur*, en un mot, celui-là est comblé d'honneur ! Les femmes les plus jeunes, les plus belles prodiguent des sourires à sa galanterie septuagénaire, et les hommes les plus élevés en dignités se courbent bassement devant sa puissance expirante, et exaltent jusqu'aux nues son génie défaillant !

Un ambassadeur espionne un peuple, c'est un personnage, une Excellence, dont le droit des gens protège toutes les trahisons; un agent de police espionne un individu, c'est un mouchard et un coquin.

Le magistrat qui rend un jugement inique, passionné, inspiré souvent par l'ambition, est regardé comme la loi vivante qui protège la société; et le bourreau, dans la main duquel il a mis le glaive; le bourreau qui subit aussi

une condamnation, et qui n'a point condamné; le bourreau, qui ne peut opter comme le juge, n'a pas de place dans la société ; et comme l'a dit l'immortel de Maistre, *il n'a pas une femme et des enfants, mais une femelle et des petits.*

Cependant le juge était libre d'absoudre, tandis que le bourreau est obligé de frapper.

L'esprit se perd dans ces abîmes, et s'inquiète en interrogeant l'avenir.

Que de choses sont à refaire dans notre prétendue civilisation moderne !

Malheureusement il y a quelque chose de plus odieux que la classe qui voudrait maintenir tout ce qui est, c'est celle qui cherche à le détruire.

La première est composée d'égoïstes et de fripons, la seconde d'assassins et de voleurs.

L'une voudrait ressusciter à son profit tous les privilèges de l'ancien régime, l'autre ne dis-

simule pas sa résolution de règner sur l'Europe entière du haut des échafauds de 93.

A qui s'intéresser, pour qui prendre parti dans cette grande lutte qui semble devòir se réveiller plus terrible après un demi-siècle de trève?

Choisir entre le mépris que vous inspirent ceux-ci et l'horreur que vous causent ceux-là n'est pas chose facile : laissons passer la justice de Dieu.

Après le départ de Nigro, je me suis hàté de courir chez le bon chevalier Mateo Libri, et je me suis ouvert à lui de ma résolution de sauver, n'importe à quel prix, le malheureux prince Severino, et cela dans le plus bref délai possible : j'ai ajouté que je venais le prier de m'aider de ses conseils.

Son premier mouvement a été de me serrer la main avec effusion, pour me remercier

de mon enthousiasme pour ce qu'il appelle la bonne cause ; puis il a repris aussitôt avec une sorte de découragement :

— Mais, mon noble ami, vous ne réussirez jamais ! Les difficultés sont trop grandes, les obstacles trop multipliés : vous vous compromettrez inutilement.

— Je dispose de ressources immenses, ai-je répondu, et je suis décidé à ne reculer devant aucun sacrifice pour arriver à l'accomplissement de mon œuvre.

— L'or et la volonté font des miracles sans doute, mais il reste toujours l'embarras de savoir, dans une affaire de ce genre, où l'on peut s'adresser avec sécurité : celui qui acceptera vos offres ne vous trahira pas, c'est à peu près certain ; mais éprouvez un refus, il y aura alors cent à parier contre un que, celui qui n'aura pas voulu vendre sa trahison, voudra se faire

payer sa fidélité : on est si rarement incorruptible uniquement pour le plaisir de l'être.

— Je me suis dit tout cela.

—Encore un mot : connaissez-vous l'homme pour lequel vous allez vous dévouer si généreusement ?

— Pas le moins du monde !

— Alors, vous n'êtes pas sûr de trouver en lui le concours énergique dont vous avez besoin pour le sauver.

— En aucune façon... Mais, chevalier, vous me donnez à penser : auriez-vous quelques doutes à cet égard?

— Des doutes, non, mais des craintes.

— Fondées sur quoi ?

— Severino n'est pas un vrai patriote : c'est un mécontent qui tâche de se figurer qu'il est ambitieux.

— Mais pourquoi est-il mécontent ?

— Parce qu'il s'est mis par sa propre faute

dans une situation fâcheuse qui fait que la société le repousse, et il ne serait pas fâché de remuer l'Italie pour jouer un rôle; sur ce point je ne me fais pas d'illusions : les révolutions sont le refuge de toutes les existences compromises, de toutes les réputations à jamais perdues, de tout ce qui a besoin, en un mot, d'un bouleversement pour retrouver une place : c'est triste à dire, mais c'est vrai.

— J'espère que vous vous trompez dans cette circonstance... d'ailleurs, j'ai promis.

— Oh! je ne veux pas vous décourager, cher Lord! j'ai pensé seulement qu'il était de mon devoir de vous montrer les choses exactement comme elles sont. En quoi consiste votre plan?

— A favoriser une évasion : il me semble que c'est la seule entreprise à tenter?

— Assurément; mais il faudra la mener grand train, parce qu'on laissera le moins long-

temps possible le prince Severino enfermé à Venise, où il a de nombreux parents et encore quelques amis... et cependant vous savez de quoi ces parents et ces amis sont capables.

— La prison des Plombs est soumise, m'a-t-on dit, à l'autorité militaire? ai-je demandé au chevalier.

— Comme tout le reste dans notre malheureux pays.

— Qui en est le commandant, c'est-à-dire le geôlier, car on ne peut donner un autre nom à l'officier qui n'a pas eu honte d'accepter de pareilles fonctions?

— Un vieux major Ragusain, d'une vigilance qu'on n'a jamais prise en défaut, et d'une incorruptibilité qui ne s'est pas démentie un seul jour depuis près de vingt ans qu'il exerce cet emploi : du reste, je dois dire qu'il passe pour être humain et loyal.

— Ainsi vous n'admettez pas qu'il y ait

quelque chance de le corrompre ou de le tromper ?

— Je regarde l'un comme tout-à-fait impossible, et l'autre comme très difficile.

— J'ai toujours pensé qu'il me serait plus aisé d'approcher des subalternes, et c'est par là que je compte débuter.

— Il est certain que vous trouverez là moins d'obstacles, mais aussi les résultats seront moindres.

— Existe-t-il un plan de la prison qui puisse donner une idée de sa distribution intérieure ?

— Oui, à l'Arsenal, je crois ; mais il est défendu sous les peines les plus sévères, de le communiquer à qui que ce soit.

— Peut-on du moins visiter l'Arsenal ?

— Avec une permission du gouverneur, permission qui vous sera accordée sans la moindre difficulté, en votre qualité d'étranger de dis-

inction...... Mais quel profit en retirerez-vous?

— Peu importe, je cours la demander : j'ai vu justement le gouverneur cette nuit au bal, on nous a présentés l'un à l'autre et il a été très aimable pour moi.

— Mon Dieu! tous ces Allemands sont excellents; le plus féroce d'entre eux n'a jamais causé volontairement la mort d'un homme sans pleurer sur son sort : c'est là ce qui fait d'eux de si admirables instruments de tyrannie. Mais à propos, ajouta vivement le chevalier, il me vient une idée qui pourra vous être bonne à quelque chose... oui... c'est bien cela.

— De quoi s'agit-il?

— De ce plan que vous désirez connaître, et dont vous voudriez sans doute avoir une copie.

— Eh bien?

— Eh bien! je viens de me rappeler qu'il

est dans les archives de l'Arsenal, et que le préposé à ces archives est un pauvre diable qui a un traitement peu considérable et sept enfants à nourrir.

— Ceci me semble parfait, ai-je répondu.

— Tâchez de voir en tête-à-tête cet homme qui s'appelle Boglioni, et n'hésitez pas à lui donner de l'or pour le déterminer à vous confier son plan pendant vingt-quatre heures. S'il vous dénonce, vous en serez quitte pour dire que vous faites un ouvrage sur Venise, et que vous désirez en décrire toutes les merveilles d'une manière exacte.

Après quelques autres renseignements j'ai quitté le chevalier Libri pour aller chez le major-général H., gouverneur de la province de Venise.

J'ai été reçu de la manière la plus aimable, mais j'ai vu le moment où je ne réussirais pas, pour avoir obtenu plus que je ne demandais.

Le général H. voulait absolument me faire lui-même les honneurs de l'Arsenal, ou tout au moins me donner un de ses aides-de-camp pour m'accompagner. J'ai refusé avec toute la grâce possible, et je me suis contenté d'un laissez-passer et d'un permis *pour tout voir* sans exception.

J'ai pris congé du gouverneur et je me suis fait conduire à l'Arsenal, où j'ai pénétré par la même porte que j'avais vu franchir la veille par le malheureux Severino.

Si j'eusse éprouvé quelque découragement, ce souvenir m'eût rendu toute mon énergie morale ; mais, en dépit de ce que le chevalier Mateo m'a dit du caractère du prince, je n'en suis pas moins décidé à tout entreprendre pour le sauver.

. . . .

Je possède ce plan, et je pourrai le garder

jusqu'à demain : je passerai la nuit à le copier.

Je dois avouer que je n'ai pas eu beaucoup de peine à l'obtenir, la première offre que j'ai faite ayant été acceptée sans difficulté. Il est vrai qu'elle était considérable. Quand un homme est dans une situation assez misérable pour être obligé de vendre son honneur, il ne faut pas l'humilier en le tarifant trop bas.

Mes succès de ce jour ne se sont pas bornés à cette première victoire : par un concours de circonstances que j'expliquerai tout-à-l'heure à la comtesse et à sa sœur, je suis parvenu à gagner l'un des gardiens de la prison. Il m'a juré qu'il était à moi corps et âme jusqu'au moment où mon entreprise serait achevée ou manquée.

Je n'ai jamais vu un homme avoir plus l'air d'un coquin que celui-là ; aussi suis-je moins rassuré par ses promesses que par un gage im-

portant de sa fidélité qu'il a déposé entre mes mains.

Il prétend que nous aurons beaucoup de difficultés à vaincre pour atteindre notre but, mais que cependant nous y arriverons.

Il est convenu que si je réussis je lui assurerai un revenu de cinq cents livres sterling, dont il ira jouir paisiblement à Corfou sous la protection des lois anglaises.

Yorick vient de me dire que ma gondole est sous mes fenêtres : je pars pour le palais San-Felice, où l'on doit être bien impatient de me voir.

Dans quelques jours il faudra pourtant que je me remette à la recherche de madame de Candor.

V

La soirée d'hier ne m'a laissé que d'agréables souvenirs : reste à savoir maintenant si, dans la position où je suis, elle ne devrait pas me laisser plutôt quelques remords.

N'approfondissons pas trop ce doute : j'ai besoin, pour quatre ou cinq jours encore, de toute la liberté de mon esprit et du repos complet de ma conscience.

Cette jeune fille est à coup sûr la créature la

plus privilégiée que j'aie jamais rencontrée. Si elle est coquette et habile, aucune femme ne peut lui être comparée ; si elle est naïve et simple, le prodige est encore plus grand; mais, que ce soit l'un ou l'autre, elle exerce un empire immense sur ma volonté... que serait-ce donc si j'en étais amoureux?

Mon Dieu, il est possible qu'alors son influence fût moins grande : je me défierais.

Je suis arrivé au palais San-Felice à dix heures précises. Les deux sœurs m'attendaient, bien impatientes de connaître les nouvelles que j'avais à leur donner. Quant au comte, il avait eu la bonne pensée d'aller passer la soirée au théâtre, après avoir fait promettre à sa femme et à sa belle-sœur de venir le rejoindre à minuit sur la place Saint-Marc.

Nous avions donc devant nous deux heures de complète liberté, et pour n'en pas perdre

une seule minute, nous descendîmes immédiatement dans ma gondole.

J'avais donné d'avance le mot d'ordre à mes rameurs, qui passent pour les meilleurs de Venise. En moins d'un quart-d'heure nous fûmes hors de l'enceinte de la ville, et dès-lors parfaitement sûrs de n'être ni remarqués ni suivis.

L'intérieur de notre gondole n'était pas éclairé. Une seule lanterne rouge placée à la proue nous garantissait des chocs et suffisait à nos rameurs pour reconnaître leur route.

Quelques nuages légers et transparents voilaient les étoiles sans les dérober entièrement à nos regards ; la mer, plutôt caressée qu'agitée par une petite brise du sud-est qui nous apportait les rumeurs lointaines et interrompues de la ville, imprimait une douce oscillation à la course rapide de notre gondole.

Tout invitait à la rêverie ou à ces muettes

communications de la pensée, souvent plus éloquentes et plus entraînantes que la parole.

Cependant je n'attendis pas qu'on m'interrogeât, et je racontai ce que j'avais fait, obtenu, ce qui m'était promis, ce que j'espérais; je ne passai sous silence que le prix dont je devais payer l'appui qu'on s'était engagé à me prêter pour mener à bonne fin mon entreprise.

On ne m'adressa aucune question à cet égard, ce qui me toucha au moins autant que tous les témoignages de gratitude qui me furent prodigués avec la plus chaleureuse effusion de cœur.

La manière de recevoir un service donne bien plus exactement la mesure de la délicatesse d'une âme que la manière de le rendre.

L'orgueil tient une si grande place dans le dévoûment et une si petite dans la reconnaissance.

— Mylord, me dit la comtesse en pressant

ma main dans les deux siennes, si vous réussissez j'en serai presqu'aussi heureuse pour vous que pour moi.

— C'est justement ce que j'allais lui dire, ma sœur, reprit Antonia d'un ton d'aimable reproche : vous m'avez volé ma pensée, méchante que vous êtes.

— Ne me remerciez pas encore, ai-je répondu : je n'aurais qu'à échouer...

Ces paroles étaient à peine prononcées que j'en eus honte, car il me sembla qu'elles amoindrissaient le sentiment si noble qu'on venait de m'exprimer.

—Si vous échouez, repartit avec douceur la comtesse, nous n'en croirons pas moins que vous avez tenté pour nous ce que personne au monde n'aurait voulu faire.

Antonia garda le silence : je crus qu'elle était mécontente de moi.

— Écoutez, mylord, ajouta la comtesse, si

vous parvenez à sauver mon malheureux frère, ce sera le plus grand bonheur qui puisse m'arriver, mais il me laisserait un éternel regret si votre vie ou seulement votre liberté...

— Ne parlons pas de cela, madame la comtesse, interrompis-je : d'abord elles ne courent aucun risque, et alors même qu'il en serait autrement, ne suis-je pas seul au monde, et, par conséquent...

Je m'arrêtai. Le souvenir de madame de Candor venait de se réveiller dans mon cœur comme un remords; car, enfin, je disposais d'une existence que j'avais juré de lui consacrer, et je renonçais momentanément à une entreprise que je considérais comme un devoir sacré, pour me jeter dans une aventure romanesque avec une ardeur dont je n'aurais peut-être pas osé scruter les motifs.

— Seul au monde, murmura Antonia : le mot est bien rude pour nous, mylord.

Ces quelques paroles me causèrent une ivresse qui aurait dû m'éclairer sur le mobile de mon dévouement, mais qui n'eut d'autre résultat que de bannir de ma pensée le souvenir tardif qui venait de l'occuper passagèrement.

Jeanne fut oubliée ! oubliée d'une façon aussi complète que si je ne l'avais jamais connue ! Un rêve ne s'efface pas plus vite de la mémoire, que cette ombre, si chère cependant, ne disparut de mon imagination où elle tenait naguère une si grande place.

Je reviens à Antonia et à l'espèce de reproche qu'elle m'avait adressé.

Etait-il l'expression d'une bienveillance affectueuse, que je devais nécessairement lui inspirer après tout ce que je faisais pour elle, ou l'expansion, la révélation d'un sentiment plus tendre et plus mystérieux ?

Je m'adressai cette question, et pourtant que

m'importait, puisque je ne suis pas amoureux d'elle?

Pour chercher à m'éclairer, je développai ma pensée dans l'espoir qu'on la combattrait, et je dis que celui qui, comme moi, n'avait pas de famille, était en droit de se croire seul au monde et de disposer de sa vie comme il l'entendait.

— Et l'amitié, mylord ! reprit vivement la comtesse.

— J'ai le malheur de ne pas avoir une bien grande confiance en elle, répondis-je.

— C'est la seule affection vraie, cependant, repartit-elle.

— Ah ! ma sœur ! fit doucement Antonia, vous êtes bien exclusive ce soir... c'est la première fois que je vous entends parler ainsi.

En ce moment, deux ou trois gondoles illuminées croisèrent la nôtre, et à la lueur de leurs nombreuses lanternes, je crus surprendre le beau regard de la jeune Vénitienne, qui me de-

mandait de protester contre le scepticisme de sa sœur.

J'eus la loyauté de n'en rien faire : c'eût été mentir, et mentir dans un but peu honorable.

Nous gardâmes tous les trois le silence pendant quelques minutes. Peut-être cherchions-nous à nous deviner.

— Vous êtes donc décidé à agir la nuit prochaine ? me demanda la comtesse.

— C'est, du moins, ce qui a été convenu avec l'homme qui a promis de me servir.

— Mais si cet homme vous trahit ?

— Je vous ai dit, madame la comtesse, qu'il m'avait confié sa petite fortune pour me donner un gage de sa fidélité.

— Mais, Mylord, ce gage est illusoire, reprit Antonia. Il vous sera enlevé si tout est découvert, et on le rendra à celui qui l'a remis entre vos mains... enfin, Dieu veillera peut-être sur

vous, ajouta-t-elle comme si elle se reprochait de chercher à ébranler ma résolution.

— Où conduirez-vous mon frère, si vous le délivrez ? me demanda la comtesse.

— A Corfou, selon toute apparence. Au surplus, je ne serai parfaitement fixé à cet égard que lorsque j'aurai vu le capitaine d'un trois-mâts anglais qui doit venir me parler demain matin.

— Vous serez obligé de vous éloigner aussi, dit Antonia. N'est-ce pas, ma sœur, qu'il fera bien de quitter Venise et de n'y revenir que lorsqu'il aura la certitude qu'il le peut faire avec sécurité.

— Cela ne peut être l'objet d'un doute, répondit la comtesse.

— C'en est un pour moi, mesdames. D'abord, il est fort possible que je ne sois pas compromis, et alors même que je le serais, il ne m'est pas démontré que je dusse prendre hon-

teusement la fuite. Je ne suis pas, Dieu merci, sujet de sa Majesté l'empereur. Ce qui peut m'arriver de plus fâcheux, c'est d'être mis en prison pendant quelques jours : le temps d'écrire à Vienne à notre ambassadeur. Mais de grâce, ne parlons pas de cela, Mesdames, et ne pensons qu'au succès et à la joie immense qu'il nous causera à tous. Je suis sûr que je réussirai.

La comtesse et sa sœur firent encore quelques tentatives pour ramener la conversation sur ce sujet, mais je l'en détournai avec tant de persistance que je finis par l'emporter, et alors nous causâmes de mille choses indifférentes avec un agrément infini.

— Savez-vous avec qui nous allons retrouver tout-à-l'heure mon beau-frère sur la place Saint-Marc? me demanda la belle Antonia.

— Voyons, petite fille, ne soyez pas méchante, interrompit gaiement la comtesse.

— Cette recommandation est un trait de lumière pour moi, répondis-je, le comte sera avec la princesse Vantini.

— Précisément ! s'écria Antonia, toute joyeuse de ma pénétration. Et ce qu'il y a de charmant, ajouta-t-elle, c'est qu'il a déjà passé une partie de la journée avec elle.

— Voyons, Antonia, ne divulguez pas ainsi les faiblesses de ce pauvre Ubaldino, dit la comtesse en riant.

— Oh ! ce n'est pas à cela que je songe, mais je veux que Mylord ait une idée de la manière dont une vieille Italienne passe sa vie, quand elle est aussi extravagante que la princesse Vantini. N'est-ce pas, Mylord, que cela vous amusera ?

— Raconté par vous, signora...

— Vous savez, interrompit-elle, que la princesse est partie du bal une des dernières : eh bien ! à dix heures, elle était déjà sur pied, al-

lant de chambre en chambre pour tirer chacun du sommeil et l'obliger à se hâter, et avant onze heures, toute la bande joyeuse, à laquelle s'étaient joints deux ou trois cadets autrichiens et quelques-unes de nos danseuses de cette nuit, toute la bande, dis-je, s'est entassée dans trois gondoles pour aller faire un déjeuner champêtre dans un petit bois de sapin qui est situé à quelque distance de Fusine. Que pensez-vous de ce merveilleux entrain, Mylord?

— Il me fait supposer, signora, que la princesse est une excellente personne qui tient à amuser ses deux nièces, et je trouve cela fort touchant.

— Vous êtes dans la plus grande erreur, Mylord, reprit vivement Antonia. Les deux nièces de la princesse ne dissimulent pas l'ennui que leur causent ces parties de plaisir : elles les subissent, mais elles ne les provoquent jamais.

— Alors c'est beaucoup moins respectable, j'en conviendrai sans difficulté, car la vieillesse frivole m'a toujours semblé un des plus tristes spectacles de ce monde.

— Vous n'êtes pas au bout. A cinq heures, la princesse et sa suite étaient de retour. Ces dames sont rentrées chez elles pour s'habiller, et peu d'instants après elles rejoignaient leurs compagnons et leurs compagnes du matin pour faire un diner chez un restaurateur français nouvellement établi à Venise. Après le dîner, elles ont dû aller à l'Opéra ; après l'Opéra, elles viendront prendre des glaces sur la place Saint-Marc, où nous les retrouverons tout-à-l'heure, et là, si ma sœur les engage à venir souper chez elle, ce dont son mari lui évitera probablement la peine, nous en jouirons au palais San-Felice jusqu'à cinq heures du matin.

— Mais demain elles seront toutes les trois dans leur lit.

— Demain, elles recommenceront avec de très légères variantes. Tenez, je vous parie dix ducats, au profit de mes pauvres, qu'on vous proposera quelqu'expédition pour demain.

— J'accepterais, en vérité, si je n'avais pas d'impérieux devoirs à remplir : vous savez lesquels, Mesdames?

— Vous accepteriez, Mylord! vous si grave! après ce que vous nous avez dit tout-à-l'heure de la vieillesse frivole...

— J'avoue que je serais curieux de voir ce que peut faire dans une partie de campagne une femme de l'âge de la princesse.

— Ce qu'elle peut y faire, Mylord? mais ce que j'y faisais moi-même quand j'avais deux ou trois années de moins : jeter son châle sur tous les papillons, avoir envie de toutes les fleurs, faire de belles phrases sur la belle nature, goûter de tout et ne manger de rien, pour avoir l'air sylphide, et tyranniser ce pauvre

chevalier de Basso, faute d'avoir un de ses chiens sous la main.

— Antonia, vous êtes d'une méchanceté atroce ce soir, dit doucement la comtesse. Que vous a fait cette excellente princesse pour la traiter aussi sévèrement?

— Elle a servi de prétexte à Ubaldino pour donner ce bal, pendant lequel nous avons tant souffert toutes deux, ma sœur. Je suis même convaincue qu'elle le lui a demandé... Eh bien! je lui en veux d'être la cause de cette lâche action... pardon, ma sœur... c'est de votre mari que je parle... j'ai tort.

Et l'aimable enfant, enlaçant ses deux bras autour de la taille de la comtesse, inclina la tête et cacha son visage dans son sein.

— Hélas! Antonia, vous n'avez que trop raison, et si je dois pardonner à quelqu'un, ce n'est à coup sûr pas à vous......... Enfin, cette cruelle épreuve est passée! espérons que nous

ne serons jamais dans le cas de la subir une seconde fois!

Peu d'instants après, nous mettions pied à terre près de la place Saint-Marc, et nous nous dirigions vers le café Impérial, le seul qui soit fréquenté en ce moment par la bonne compagnie vénitienne.

La foule y était déjà nombreuse, et par conséquent fort bruyante. De minute en minute, des *coteries* tout entières, qui venaient de quitter leurs gondoles, arrivaient et cherchaient à se caser, c'est-à-dire à avoir une table et des tabourets, ce qui n'était ni prompt ni facile. Nous fûmes, toutefois, très favorisés à cet égard, car nous aperçûmes bientôt le comte San-Felice qui nous attendait pour nous conduire à des places que la princesse Vantini nous avait fait garder auprès d'elle.

Nous la trouvâmes entourée d'une vingtaine de personnes qui la flagornaient à qui mieux

mieux, à commencer par le chevalier de Basso, qui se tenait debout devant elle, un énorme éventail à la main, et à finir par un sous-lieutenant de chasseurs tyroliens dont le chapeau faisait un coussin de pieds à la noble septuagénaire.

Nous fûmes accueillis avec le plus aimable empressement, et, pendant que nous prenions nos places, le comte se pencha à l'oreille de sa femme et lui dit quelques mots à voix basse.

Antonia, qui n'avait pas encore quitté mon bras, s'inclina aussi vers moi.

— J'en étais sûre, murmura-t-elle.

— Sûre de quoi?

— Qu'il avait invité tout ce monde à souper: c'est ce qu'il annonce maintenant à ma pauvre sœur... Voyez comme elle a l'air désolé. Epousez donc un noble vénitien pour être condamnée à subir des humiliations semblables.

Et, me quittant brusquement, elle alla s'as-

seoir auprès de la plus âgée des nièces de la princesse Vantini.

Celle-ci alors m'appela, et, me montrant un siége vide à ses pieds, elle me fit signe de venir l'occuper.

— Je vous ai gardé cette place, mylord, me dit-elle avec une politesse gracieuse et facile, qui me fit regretter qu'un si grand savoir-vivre fût accompagné de tant de ridicules : Vous ne m'en voulez point, n'est-ce pas?

Je m'inclinai respectueusement en balbutiant quelques paroles de gratitude, et je pris la place qui m'était offerte.

— Mylord, reprit la princesse, j'ai eu un regret aujourd'hui, regret qu'il dépend de vous de m'éviter pour demain.

Nouveau salut respectueux de ma part, accompagné de paroles encore moins intelligibles que celles que je venais de prononcer.

— Vous me demandez ce que j'ai regretté,

mylord? Mon Dieu, dussiez-vous en devenir fat, je ne m'en cacherai pas : Vous avez manqué à une charmante partie de campagne que nous avons faite ce matin.

— J'ignorais tout-à-fait, princesse.... mais, à la première occasion... je m'empresserai certainement... je serai très heureux...

En vérité, je ne savais que répondre, et ce qui augmentait encore mon embarras, c'est que je sentais les regards de la belle Antonia fixés sur moi, et qu'il me semblait l'entendre me dire en souriant d'un air moqueur : *Eh bien! je vous l'avais prédit : vous êtes enrôlé maintenant.*

— Puisque vous voulez bien partager mes regrets, ce dont j'étais sûre d'avance, reprit la princesse, j'ai pensé à vous offrir un dédommagement, en arrangeant pour demain une des plus délicieuses excursions qu'il soit possible d'imaginer. Nous comptons aller à une

foire de village, à deux lieues au-delà de Fusine, où nous étions ce matin, et il faut absolument que vous soyez des nôtres. Nous devons être en gondole à neuf heures et demie. Le rendez-vous général est près du palais Vendramini, que j'habite, comme vous savez.

— Princesse, ce serait avec le plus grand plaisir que je me réunirais à vous, mais des affaires importantes...

— Des affaires importantes! à Venise! un voyageur! Mylord, je ne puis prendre une raison semblable que pour une défaite, et je ne l'accepte pas. Chevalier, ajouta-t-elle en s'adressant au pauvre Basso qui redoublait de coups d'éventail depuis que j'étais là pour prendre ma part des bienfaits de ce nouvel Eole, Chevalier, n'est-ce pas qu'un Anglais ne saurait avoir d'affaires à Venise?

— A moins que ce ne soient des affaires d'amour, princesse, répondit le chevalier en se

courbant jusqu'à terre, et en accompagnant sa révérence d'un sourire de marchand d'orviétan.

— Ah! des affaires d'amour! vous avez raison, chevalier. Mais alors, tout pourrait s'arranger parfaitement,—comtesse, fit-elle en élevant la voix ; et vous, ma chère Antonia, ne voudriez-vous pas vous réunir à nous demain pour faire une partie délicieuse? je tâche d'entraîner lord Algernon qui prétend qu'il a des affaires; mais je suis certaine que si vous étiez des nôtres, il ne résisterait plus : Venez à mon aide, je vous en prie; Antonia, secondez-moi aussi.

La comtesse s'excusa par quelques paroles douces et polies; quant à Antonia, elle détourna la tête en feignant de n'avoir pas entendu, mais j'avais vu le rouge lui monter au visage.

— Je vous assure, princesse, repris-je aussitôt, qu'il m'est impossible de quitter Venise,

même pendant une heure, d'ici à quelques jours. J'attends des lettres d'Angleterre...... et puis, si vous voulez que je vous dise le fond de ma pensée, je suis le plus ennuyeux de tous les hommes au milieu d'une partie de plaisir, et.....

— Nous vous rendrons amusant.

— Ma tristesse naturelle...

— Ne tiendra pas contre notre gaîté ; et enfin j'ai quelque chose de très important à vous dire : or, quand on passe toute une journée ensemble, il y a toujours moyen de se dérober pendant quelques minutes aux regards des indiscrets...

— Princesse, interrompis-je à mon tour, si vous avez quelques ordres à me donner, j'irai les recevoir chez vous, le jour et à l'heure que vous voudrez bien m'indiquer.

— Oh ! ce n'est pas la même chose, dit-elle d'un ton de dépit aimable... enfin, nous parle-

rons encore de cela au palais San-Felice où vous allez, sans doute, venir souper avec nous.

Le comte s'était rapproché de nous depuis quelques instants, et ayant entendu ces derniers mots, il s'empressa de me dire qu'il comptait sur moi et qu'il n'attendait qu'une occasion pour m'exprimer ce désir.

Je m'inclinai sans prononcer une parole, ce qui pouvait passer à mon gré pour un remercîment ou pour un refus, puis je me levai et je me tins debout à quelque distance.

Un quart d'heure après, la princesse ayant donné le signal du départ, tout le monde se mit en marche pour regagner les gondoles qui devaient nous ramener au palais San-Felice. J'offris alors mon bras à la comtesse qui s'était réunie à sa sœur.

— Eh bien ! Mylord, vous avez perdu votre pari, me dit Antonia ! mais, en vérité je ne crois

pas que vous deviez le payer : j'étais sûre de gagner.

— Il s'agit de vos pauvres, Signora, vous n'avez pas le droit de disposer de leur bien : demain matin j'irai m'acquitter.

— Vous allez nous suivre, n'est-ce pas? demanda la comtesse, ce souper est encore un ennui et un chagrin pour nous : vôus êtes obligé de les partager.

Je suis donc allé au palais San-Felice.

On a soupé, causé et joué.

En sortant de table, la princesse a pris mon bras et m'a conduit dans un petit salon où nous sommes resté seuls pendant un quart d'heure à peu près.

— Refusez-vous toujours d'être des nôtres! m'a-t-elle demandé.

— J'ai ce regret, princesse.

— Maintenant, je vous excuse et même je vous approuve.

— Puis-je savoir pourquoi?

— Parce que vous avez une bonne raison à me donner.

— Laquelle, princesse ?

— La comtesse et sa sœur n'ont pas accepté.

— Je ne vois pas quel rapport...

— Vous trouvez Antonia charmante.

— N'est-ce pas l'avis de tout le monde!

— Oh ! pour cela rien n'est plus vrai... Voulez-vous l'épouser, Mylord ?

— Princesse...

— Je ne vous adresse pas cette question légèrement, a-t-elle repris aussitôt.

— Vous comprenez alors que, de mon côté, il ne serait en aucune façon convenable d'y répondre sans avoir mûrement réfléchi.

— Il s'agit de la plus belle, de la plus aimable et de la plus riche jeune fille de l'Italie.

— Raison de plus.

— Comment, raison de plus ! vous n'y pensez pas, Mylord : tant d'avantages réunis...

— Exigent que j'examine si j'en suis digne.

— Le comte San-Felice m'a donné à entendre que sa femme serait très heureuse de ce mariage, et que, pour ce qui le regarde personnellement, il comblerait tous ses vœux.

— Le comte est bien bon ; mais son désir ne suffit pas.

— Il croit être sûr aussi de celui de sa belle-sœur : il n'y a donc d'obstacle que vous.

— Il y en a d'autres encore.

— Lesquels, par exemple ?

— On ne me connaît pas.

— Qu'importe ? on sait qui vous êtes.

— La différence de religion.

— On écrira à Rome.

— J'ai un détestable caractère.

— L'amour le rendra charmant.

— Ou le mariage achèvera de le rendre odieux.

— Vous vous calomniez.

— Et puis il peut se faire que je n'aie plus le droit de disposer de mon cœur.

— S'il vous reste celui de disposer de votre main ?

— Ah ! princesse...

— Pensez à cela, Mylord ; et si je puis vous être bonne à quelque chose, adressez-vous franchement à moi. Maintenant, retournons au salon.

Je me suis mis au jeu, et j'ai perdu selon mon habitude : c'est encore le chevalier de Basso qui a gagné.

Pendant que je jouais, il m'a semblé à plusieurs reprises que les regards d'Antonia interrogeaient les miens avec une certaine inquiétude. Soupçonnerait-elle ce qui s'est passé entre la princesse et moi ? Non ; il est plus pro-

bable qu'elle était préoccupée de la pensée que le sort de son frère doit se décider aujourd'hui.

J'espère que je réussirai.

C'est une très bonne chose que le comte me fasse proposer la main de sa belle-sœur, car cela prouve évidemment qu'il ne soupçonne pas que je suis au moment de me compromettre : il est vrai que ce pourrait être aussi un piège pour me détourner de mes résolutions. Si le prince Severino subissait une condamnation politique, comme il n'est pas marié, ses deux sœurs seraient mises en possession de ses biens qui sont considérables... Monsieur le comte, on se défiera de vous.

VI

Tout est prêt pour agir cette nuit même : il est impossible que je ne réussisse pas.

Le prince Severino est averti : malgré la surveillance qui l'entoure, il a trouvé le moyen de m'écrire quelques lignes pour m'assurer de sa reconnaissance et du concours énergique qu'il me prêterait. Son billet fort simple annonce un homme froidement résolu : c'est comme cela que je les aime. Le chevalier Libri

m'avait donné quelques doutes à cet égard; je suis fort aise qu'il se soit trompé : l'idée d'avoir affaire à un homme pusillanime ou seulement indécis me jetait du trouble dans l'esprit. Dieu soit loué je ne l'ai plus.

J'ai vu le capitaine du trois mâts de commerce anglais, sur lequel je comptais pour conduire le prince à Corfou aussitôt qu'il sera sorti de sa prison. C'est un intrépide butor comme ma patrie en compte par milliers. Quelques passages de la conversation que nous avons eue ensemble me semblent avoir un caractère assez marqué pour être dignes de figurer ici à titre d'étude de mœurs.

J'ai commencé par me nommer à cet homme, et lui ayant dit ensuite que je ne voulais pas faire à un de mes compatriotes l'injure de soupçonner sa loyauté, je lui demandai s'il était disposé à perdre quelques jours et à cou-

rir quelques risques pour gagner beaucoup d'argent.

Il m'a répondu d'une manière affirmative, sans la plus petite hésitation.

Alors je lui ai expliqué de quoi il s'agissait, et pour lui témoigner dès l'abord une grande confiance je lui détaillai minutieusement mon plan.

Il m'a fait plusieurs observations fort justes, dont j'ai profité pour déterminer quelques changements, puis je l'ai interrogé sur le prix qu'il désirait mettre au service que j'attendais de lui.

— Cela dépend, m'a-t-il répondu, car il y a quatre choses à considérer.

— Quelles sont-elles ?

— Mon temps qui est mon seul revenu; ma cargaison dont je suis responsable ; mon navire qui est toute ma fortune, et ma peau à laquelle je tiens : Votre seigneurie doit comprendre que

les profits devront être subordonnés aux pertes.

— C'est juste.

— Mon temps, Mylord, je l'estime à cent livres anglaises par jour de retard; ma cargaison est évaluée sur mes états de chargement, que voici; mon navire m'a coûté six mille livres, et quant à ma peau, j'ai une femme et neuf enfants qui pourront bien mourir de faim si elle vient à être percée dans un mauvais endroit.

J'ai pris aussitôt une grande feuille de papier sur laquelle j'ai écrit ce qui suit :

« Je m'engage sur l'honneur vis-à-vis de M. Dick-Lovel, capitaine du trois mâts anglais l'*Atwood* :

« 1° De lui payer, à dater d'aujourd'hui, la somme de cent livres par jour pendant tout le temps que son bâtiment et son équipage seront à mon service.

« 2° Si sa cargaison est confisquée ou avariée

par le fait de l'entreprise à laquelle il concourt, de lui en rembourser le prix, tel qu'il est porté sur ses états de chargement, dont je viens de prendre connaissance.

« 5° De lui compter immédiatement la somme de six mille livres sterlings en cas de perte de son navire.

« 4° de payer à sa veuve une pension de cinq cents livres par an, sa vie entière, si le hasard voulait qu'il vînt à périr dans l'expédition qu'il entreprend par mes ordres. Cette pension sera reversible par portions égales sur la tête des enfants du capitaine Dick-Lovel, après le décès de leur mère. »

J'ai daté et signé cette espèce de marché, puis je l'ai tendu au capitaine qui l'a lu avec la plus grande attention et comme un homme qui comprend difficilement.

— Eh bien ! êtes-vous satisfait comme cela? lui ai-je demandé : si vous ne l'étiez pas, je suis

prêt à faire tous les changements raisonnables que vous pourrez désirer.

Il a réfléchi un moment, puis il m'a répondu :

— Votre seigneurie fait si bien les choses, que je me questionnais tout bas pour savoir si, dans l'intérêt de ma famille, je ne devrais pas souhaiter perdre dans cette affaire mon chargement, mon navire et ma peau; mais, après tout, il vaut encore mieux m'en remettre à la Providence : ce qu'elle fera sera bien fait. Je serai sous voiles à minuit à l'endroit convenu. Mon intérêt répond à votre seigneurie de mon exactitude.

— Je suis parfaitement tranquille à cet égard. Un dernier mot maintenant : Vous enivrez-vous quelquefois ?

— Quelquefois ? non, Mylord.

— Ce qui signifie que cela vous arrive de loin en loin.

— Encore moins, Mylord.

— Comment encore moins !

— Mylord, je suis toujours ivre : c'est de naissance.

— Je ne vous dissimule pas, mon cher, que cette disposition me cause un peu d'inquiétude : on n'est sùr de rien avec un ivrogne.

— Un ivrogne de hasard, d'accord, a-t-il répliqué d'un ton de profond mépris ; mais un ivrogne de profession, Mylord, c'est bien différent !

— Vous croyez ?

— J'en suis sùr, Mylord. Votre seigneurie se souvient-elle du vieux Penn, cocher, du feu duc son père ?

— Parfaitement.

— A-t-il jamais versé ou accroché Mylord.

—Jamais.

— Le vieux Penn était mon oncle, Mylord, et c'est lui qui m'a appris à boire en me disant : Vois-tu, Dick, n'imite pas ces ignobles

hommes, indignes du nom anglais, qui se font ramasser toutes les nuits par les *policemen*. Grise-toi une bonne fois, et entretiens doucement la chose ; tu finiras par ne plus t'en apercevoir, et tu conduiras ta barque (j'étais mousse quand mon oncle me disait cela) tu conduiras ta barque, comme moi je conduisais la voiture de Mylord.

Cet éloge de l'ivrognerie à perpétuité m'a semblé assez original, et en définitive il serait possible qu'il fut plus raisonnable qu'on ne pourrait le croire au premier abord. Pour en revenir au capitaine Dick-Lovel, ma confiance en lui est beaucoup plus grande depuis que je sais qu'un de ses oncles a été au service de mon père : cet homme doit avoir entendu dire qu'on est généreux dans ma famille.

Voici ce qui a été convenu entre moi et ce gardien de la prison *des Plombs*, que je suis parvenu à gagner, et qui a déposé entre mes

mains tout ce qu'il possède comme gage de sa fidélité.

Tous les soirs entre onze heures et minuit un des gardiens fait la visite des cachots pour s'assurer qu'il n'existe aucune tentative d'évasion, cet homme est accompagné dans sa tournée par le sergent et un soldat du poste de garde *aux Plombs*. Après la ronde, le gardien va faire son rapport au geôlier en chef, et le sergent fait le sien au commandant militaire de la prison, ce Ragusain incorruptible dont m'a parlé le chevalier Libri.

L'homme que j'ai acheté est de service ce soir. Il s'est procuré deux uniformes du régiment d'infanterie qui fournit aujourd'hui le poste de la prison, et pendant sa ronde il enfermera dans un des cachots le sergent et le soldat qui l'accompagneront. Cela fait, et rien n'est plus aisé, il courra à la petite cellule sous les toits, dans laquelle le prince est détenu,

tous deux se mettront en uniforme, et tâcheront alors de sortir de la prison. Là sera la difficulté. D'abord on peut les rencontrer ; puis il faut absolument qu'ils passent devant plusieurs sentinelles, et si celles-ci sont vigilantes, elles donneront l'alarme et tout sera perdu. Notre seule chance favorable est que les soldats en faction seront aux trois quarts endormis, et que reconnaissant vaguement l'uniforme de leur régiment, ils ne s'inquiéteront pas du reste. Une fois hors de la prison, le prince et son libérateur trouveront une gondole peu apparente, qui sera gardée par Yorick et par moi dans un petit canal peu éloigné *des Plombs*. Elle nous servira à conduire les deux fugitifs à bord de l'*Atwood*, sous voiles à peu de distance de la ville.

Je ne me dissimule pas la hardiesse de ce plan, mais comme il était le seul possible, il a bien fallu l'adopter. Je serai sans aucun doute

compromis, soit qu'il réussisse, soit qu'il échoue, mais ce qu'il en peut résulter de plus fâcheux pour moi, c'est l'ordre de quitter Venise dans les quarante-huit heures. J'en éprouverai du chagrin, non que cette ville me plaise, mais la comtesse San-Felice et sa sœur Antonia sont des personnes vraiment attachantes, et si je ne les voyais plus je croirais peut-être que je les aime sérieusement. L'absence à quelques fois de ces singuliers mirages : cela tient à ce qu'on souffre bien plus de ce qu'on perd qu'on ne jouit de ce qu'on possède. En vérité il n'y a que les hommes dont le cœur est désséché par l'égoïsme qui puissent tenir à la vie.

Yorick entre à l'instant et m'annonce que Nigro vient d'arriver, et qu'il insiste avec une certaine vivacité pour être introduit près de moi à l'instant même.

Que peut me vouloir cet homme? j'avoue

que sa visite me cause un certain étonnement, car, enfin, la dernière fois que je l'ai vu je ne lui ai pas fait un accueil bien encourageant.

Je vais cependant le recevoir, j'entends des pas dans l'antichambre : ce doit être lui.

§

Je suis dans une horrible perplexité, et ne sais en vérité à quoi me résoudre.

Il m'est à peu près démontré que je suis soupçonné, dès lors il y a cent à parier contre un qu'on me surveille ; j'en suis même sûr.

Et si cela est vrai, c'en est fait de mon entreprise de cette nuit. Elle échouera ; le prince sera resserré plus étroitement, et le pauvre malheureux qui s'est vendu à moi paiera de sa vie, sans doute sa trahison.

Il serait temps encore de tout arrêter... mais que dire à la comtesse et à sa sœur ? ne croi-

ront-elles pas que le courage m'a manqué au moment d'agir, et ne me regarderont-elles pas comme un fanfaron sans énergie?

Si je persévère, j'aggrave la position de l'homme que je veux sauver, et je compromets l'existence d'un complice qui n'eût peut-être pas manqué à ses devoirs si sa mauvaise étoile ne m'eût pas placé sur son chemin.

Mais, d'un autre côté, si je renonce à agir je me couvrirai de ridicule, car il me sera impossible de donner la preuve des faits qui m'auront déterminé à m'abstenir, dans l'intérêt de celui auquel j'avais promis de me dévouer.

Cette situation serait cruelle pour tout le monde : pour moi elle est atroce.....

Je n'ai pas encore de parti pris, et cela se conçoit, Nigro ne fait que de me quitter.

Je ne me déterminerai que lorsque j'aurai récapitulé tout ce qu'il m'a dit ; pour cela, ce que j'ai de mieux à faire, ce me semble, c'est

de consigner sa visite avec détail dans ces souvenirs, je l'eusse, d'ailleurs, fait dans tous les cas.

Nigro, en m'abordant, avait l'air embarrassé et ému ; j'ai compris tout de suite qu'il ne savait comment s'y prendre pour entamer la conversation avec moi.

— La santé de mylord paraît bonne, m'a-t-il dit après m'avoir salué jusqu'à terre à plusieurs reprises.

— Excellente, Nigro, je vous remercie.

J'ai prononcé ces quelques paroles d'un ton affectueux, ce qui n'est pas dans mes habitudes avec des hommes de cette espèce, mais je tenais à encourager celui-là.

— Je m'étais imaginé que Votre Excellence était malade, a-t-il repris avec une hésitation croissante.

— Et pourquoi vous êtes-vous imaginé cela, Nigro?

— Parce que je n'ai pas aperçu Mylord dans une des nombreuses gondoles qui sont parties ce matin du palais Vandramini pour aller à la fête de San Marco.

— Mais, Nigro, pourquoi avez-vous pensé que je dusse être dans une de ces gondoles?

— Parce qu'elles étaient occupées par toutes les personnes qui ont passé avec Votre Excellence la dernière nuit au palais du comte San-Felice, et en voyant qu'il n'y manquait qu'elle, j'ai cru, je me suis dit...

— Ah! il n'y manquait que moi! ai-je interrompu avec un certain étonnement.

— Pardon, Excellence... il y manquait aussi la signora Antonia Severino... mais cela ne m'a pas étonné : dans la position où se trouve le prince son frère...

— Et peut-on savoir, Nigro, comment il se fait que vous vous soyez rencontré à point nommé sur le passage de ces gondoles, et pour-

quoi vous avez examiné avec tant de soin les personnes qui les remplissaient ?

— Je n'ai pas caché ma profession à Votre Excellence, m'a-t-il répondu avec plus de fermeté dans la voix et moins d'hésitation dans la parole... elle peut dès lors s'expliquer...

— Je comprends : vous étiez en observation... et qui deviez-vous plus particulièrement surveiller ?

Une pâleur subite a couvert son visage déjà altéré par l'émotion, puis, à ma grande surprise, il s'est dirigé vers la porte qu'il a ouverte brusquement, et après avoir jeté un coup d'œil rapide dans l'antichambre, comme pour s'assurer que personne ne nous écoutait, il est revenu à moi, et il m'a dit d'une voix sourde et saccadée :

— Votre Excellence veut savoir qui j'étais chargé de surveiller ce matin, et qui je dois encore surveiller ce soir...

— Oui, Nigro.

— Et Votre Excellence ne me trahira pas ?

— Pour qui me prenez-vous? je n'ai jamais trahi personne.

— Eh bien, Excellence, c'est vous !

— Moi ? ai-je repris avec une gaîté qui contrastait avec son accent lugubre et sa figure renversée. Vous voulez rire, mon pauvre Nigro ! qu'ai-je à démêler, moi, étranger et voyageur, avec la police de votre ville? on se sera moqué de vous, si tant est que vous parliez sérieusement.

— Mylord, a-t-il répondu avec une incroyable énergie, bien qu'il parlât toujours à voix basse, je ne vous demande pas de me faire vos confidences, je vous supplie même de ne rien me dire, mais, au nom du ciel, veillez sur vous, ne vous mêlez de rien, ne croyez à aucune des promesses qu'on vous fera si on s'est engagé à vous aider en quoi que ce soit. C'est à mes ris-

ques et périls, et au mépris de tous les devoirs de mon triste emploi, que je suis venu affronter vos dédains et votre colère pour vous donner ce conseil... Mais, quoique vous m'ayez traité avec rudesse chaque fois que j'ai eu affaire à vous, comme en définitive vous avez été généreux et bon, j'ai voulu vous donner cette marque d'attachement et de reconnaissance. Croyez-moi, croyez-moi, Mylord, ou quittez Venise, ou si vous y restez encore, ne vous y occupez que de vos plaisirs... J'ai mes raisons pour vous parler ainsi, et puisque je me compromets pour vous empêcher de vous compromettre vous-même, faites du moins que ma périlleuse démarche ne vous soit pas inutile !

Et en prononçant ces derniers mots, il saisit ma main, la pressa avec force dans les siennes, et si je ne l'eusse retenu il se serait, je crois, jeté à mes pieds comme pour donner plus de force à ses supplications.

— Je suis très touché de votre sollicitude, mon cher Nigro, lui ai-je dit alors ; mais vos craintes sont chimériques, je vous assure. Je resterai donc à Venise et j'y vivrai comme j'ai vécu jusqu'à ce jour, sans m'inquiéter de ce qu'on pourra dire ou tenter contre moi.

— Parlez-moi comme cela, c'est très bien, Mylord, et je vois que vous comprenez les affaires ; mais quand il sera question d'agir, rappelez-vous mes moindres paroles, et soyez persuadé que le pauvre espion Nigro est toujours honnête quand il peut penser qu'il rend service à des gens aussi honnêtes que lui... Mais dans ce malheureux pays il faut surtout se défier de ceux qu'on oblige d'une certaine manière : vous vous compromettez pour leur être utile, et eux... eux, savez-vous ce qu'ils font, Mylord? ils vont acheter leur grâce en divulguant le service que vous avez voulu leur rendre. Ne vous étonnez donc plus que nous

soyons presque tous incorruptibles, puisque nous ne pouvons être humains sans danger.

Telles ont été les expressions de Nigro : elles se sont gravées si profondément dans ma mémoire à mesure qu'elles arrivaient à mon oreille, que je suis sûr de n'en pas altérer une seule ; mais ce qu'il me serait impossible de peindre, c'est l'accent convaincu, l'animation douloureuse qui les accompagnaient. Si cet homme est sincère, il est bien à plaindre ; s'il n'a voulu que se jouer de moi, dans une intention qu'il m'est impossible de pénétrer, je n'hésite pas à le proclamer le plus grand comédien du monde.

Ma situation était difficile. La défiance avait ses inconvénients, l'abandon pouvait avoir aussi ses périls. Cet homme venait-il à moi de son propre mouvement, ou m'était-il envoyé officieusement par ses supérieurs, vaguement informés, afin de me détourner d'une entre-

prise qui, en me compromettant, les eût embarrassés peut-être. Nigro m'avait bien recommandé de ne pas m'ouvrir à lui, mais d'un autre côté il semblait souhaiter que je m'engageasse à prendre ses avis en considération, et voilà ce que je ne voulais pas faire. Je me déterminai à tourner ces différentes difficultés en montrant une grande gratitude, tout en ayant l'air de ne pas regarder comme bien sérieuses les craintes de Nigro.

— Vous êtes vraiment un excellent homme, lui dis-je, et je vous sais le même gré de vos inquiétudes que si elles étaient fondées. Mais entre nous, mon cher Nigro, je vous crois un peu prompt à vous alarmer. Vous savez pourquoi je suis venu à Venise, et par conséquent pourquoi j'y reste, bien que je n'aie que bien peu d'espoir maintenant d'y trouver la personne que je cherche, et que je chercherai encore en quittant votre ville. Ne prenez donc aucun

souci de moi, et puisque vous êtes chargé de me surveiller, faites-le sans le moindre scrupule ; je vous promets de ne pas vous mettre dans la dure nécessité de rédiger contre moi un rapport qui vous place d'une manière pénible entre vos devoirs et l'attachement que vous voulez bien me témoigner.

— Oh ! pour ce qui est de cela, Mylord, je vous dirai sans le plus petit détour, que si, malgré les avertissements que je vous ai donnés, il vous plaisait encore de vous compromettre, et que moi, votre serviteur dévoué, je puis le dire, je vous trouvasse en faute, je n'hésiterais pas un seul instant sur ce que je devrais faire...

— Vous me dénonceriez ?

—Oui, Mylord, et je me croirais parfaitement dans mon droit : en présence du flagrant délit ma fidélité est implacable ; je vous l'ai montré, ce me semble, l'autre soir à Balboni... car pen-

sez-vous qu'il ne m'en ait pas beaucoup coûté de perdre ce pauvre jeune homme qui ne m'avait jamais fait de mal ?

— Vous n'avez cependant pas hésité.

— Si j'avais hésité j'aurais faibli, Excellence. Vous n'avez pas deviné cela, mais moi je l'ai senti.

— Quoi qu'il en soit, Nigro, ai-je repris aussitôt dans l'espoir d'abréger cette scène qui se prolongeait un peu trop à mon gré, vous êtes venu à moi, aujourd'hui, dans l'intention de m'être utile, et je vous en exprime de nouveau toute ma gratitude. Puis-je à mon tour vous être bon à quelque chose ?

— Mylord, je n'ai besoin que de ne pas perdre ma place : c'est vous dire que votre discrétion m'est indispensable; mais je n'ai aucune inquiétude à cet égard.

— Et vous avez raison, Nigro; mais j'aurais voulu pouvoir faire quelque chose de plus

pour vous. Enfin l'occasion se présentera peut-être un jour..... Tenez, Nigro, il me vient même une idée dès à présent : si vous vouliez quitter votre profession, il me serait facile de de vous donner, dans une de mes terres en Écosse, une place qui vous rapporterait au moins autant que celle que vous avez ici, et où vous seriez plus tranquille et plus...

— Considéré? n'est-ce pas Mylord?

— Non, plus heureux, quand vous commenceriez à vieillir : réfléchissez à cette proposition, elle en vaut la peine.

— C'est déjà fait, Mylord.

— Vous acceptez?

— Non, je refuse; que Votre Excellence daigne me le pardonner, mais je ne veux pas m'expatrier.

— Homme incompréhensible! me suis-je écrié.

— Homme incompréhensible... a-t-il repris

avec une amertume intraduisible. Parce que je suis honnête et loyal dans une profession honteuse, et que je me permets d'aimer mon peuple...

— Excusez-moi, Nigro; je n'ai pas voulu vous offenser.

— Je le crois, Excellence, et je vous remercie de vos bontés. Maintenant je vous quitte : un plus long séjour dans votre palais, *au point où en sont les choses* (il a appuyé sur chacun de ces mots comme pour les souligner), pourrait avoir de graves inconvénients sans utilité pour vous, Mylord.

Et il est parti, me laissant dans une grande perplexité, ainsi que je l'écrivais tout-à-l'heure.

Je viens de relire avec soin tout ce que j'ai noté, et je reste à peu près convaincu que la police de Venise soupçonne quelque chose; il

ne serait même pas absolument impossible qu'elle fut instruite de tout.

Que faire alors ?

C'est toujours la même chose : compromettre plus gravement le prince Severino, si j'échoue, me couvrir de ridicule si je n'entreprends pas.

Et puis ce pauvre diable de gardien que je perds sans retour, peut-être ..

Mais la belle Antonia qui me méprisera...

Ah ! tout cela est odieux ! Si du moins j'avais un ami que je pusse consulter !

Il est vrai qu'il me conseillerait sans doute le parti le plus prudent, c'est-à-dire le moins honorable.

Si j'allais au palais San-Felice ? Antonia doit y être seule, et si elle me reçoit, ce qui n'est pas absolument impossible, je pourrai peut-être trouver dans ses impressions un motif de...

De quelque façon que j'agisse, je ne saurai

pas tout de suite si j'ai tort ou raison, et c'est une situation que je hais.... Ah ! j'aurais bien mieux fait de me borner à continuer mes recherches au sujet de madame de Candor.

VII

Il est onze heures du soir ; le moment approche, et je n'ai pris aucune résolution.

J'arrive du palais San-Felice. Avant de rentrer chez moi, je me suis fait conduire dans les lagunes à une certaine distance, et j'ai aperçu le trois mats l'*Atwood* qui manœuvrait pour gagner l'endroit où il doit m'attendre. Cet ivrogne de capitaine Dick-Lovel est bien heureux ; il n'hésite pas, lui...

— J'ai trouvé Antonia seule, comme je m'y attendais. Les domestiques, à qui j'avais demandé si la comtesse était chez elle, m'ont conduit auprès de sa sœur.

— Eh bien ! ils ont emmené avec eux cette pauvre Isidora, m'a-t-elle dit en m'apercevant. Elle est aussi à la fête de San-Marco.

— Je le savais.

— Vous le saviez ! alors, c'est bien aimable à vous d'être venu ; je puis donc prendre votre visite pour moi ?

— Sans aucun doute, signora.

— Avez-vous quelque chose à me dire ? a-t-elle repris en appuyant sur chaque mot. Oui, puisque vous hésitez à me répondre, ajouta-t-elle aussitôt : dans ce cas allons sur la terrasse, nous y serons plus en sûreté qu'ici. dans ce pays il n'y a de discret que la brise : on n'est pas encore parvenu à l'enrôler dans la police.

J'ai offert mon bras à Antonia, qui, après m'avoir fait traverser les grandes galeries que je connaissais, m'a conduit sur cette même terrasse où nous nous étions rencontrés pendant la nuit du bal.

Nous nous sommes tout naturellement dirigés vers la place où nous avions été assis à cette première entrevue.

— Reconnaissez-vous cet endroit, Mylord? m'a-t-elle demandé avec une grâce charmante.

— Ah ! Signora, quelle injure...

— Au fait, c'est vrai, j'ai tort : vous n'avez pu oublier que c'est ici que la bonne pensée de vous dévouer au sort de mon pauvre frère vous est venue... Eh bien ! où en êtes-vous ? j'ai cru comprendre tout-à-l'heure à votre silence que vous aviez quelque chose de très grave à me dire.

— C'est pour cette nuit... ai-je répondu à voix basse.

— Ah ! mon Dieu ! vous me faites frémir ! s'est-elle écrié avec un accent étouffé, tandis que son ravissant visage se couvrait subitement d'une pâleur mortelle.

— Demain, à cette heure-ci, le prince Severino sera, j'espère bien, près de débarquer à Corfou.

— Si vous réussissez.

— Pourquoi ne réussirions-nous pas ?

— Cela me semble si difficile !

— Je lui ai alors expliqué mon plan dans les plus grands détails, et elle a fini par reconnaître avec moi qu'il n'était nullement inexécutable.

—A moins que vous ne soyez trahis, a-t-elle ajouté.

C'eût été le cas, sans nommer Nigro, de dire en ce moment que j'avais reçu quelques avertissements qui ne laissaient pas que de m'inquiéter, mais la crainte de paraître pusillanime

m'a retenu, et j'ai manqué ainsi une occasion toute naturelle de mettre ma responsabilité à couvert, car je suis convaincu qu'Antonia m'eût tout au moins conseillé d'ajourner l'exécution de mon plan.

Au lieu de cela j'ai répondu niaisement que l'homme qui s'est vendu à moi avait plus d'intérêt à être fidèle qu'à se faire traître.

— Vous ne savez pas jusqu'à quel point la corruption est généreuse dans ce pays.

— Comme la vanité dans les autres, ai-je ajouté vivement.

— Non, Mylord, a-t-elle repris avec douceur et sentiment, comme le dévouement dans quelques nobles âmes.

Évidemment, c'était à moi qu'elle faisait allusion : le moment eût été mal choisi pour lui parler de mes craintes, ainsi j'avais laissé échapper l'occasion.

— Pourquoi n'allez-vous pas aussi à Corfou,

Mylord? m'a demandé Antonia après quelques instants de silence et de réflexion.

— Parce que je ne veux pas m'éloigner de Venise.

— Vous y reviendriez.

— Je ne le pourrais sans doute plus, puisque je me serais compromis par mon départ; au lieu qu'en y restant, j'ai la chance qu'on ne saura jamais la part que j'ai prise à cette affaire.

—Oh! pour cela, Mylord ne vous flattez pas. Et pour ne parler que de moi, je sais déjà qu'il y a une personne qui est convaincue que vous voulez travailler à la délivrance de notre cher prisonnier.

— Et pouvez-vous, Signora, me dire quelle est cette personne? il est peut-être bon que je la connaisse aussi.

— Comme vous ne la devinez pas, je suis

bien obligée de vous la nommer : c'est Ubaldino, mon beau-frère. Il ne m'a rien dit positivement ; mais j'ai une si grande habitude de lire dans sa pensée...

— Celui-là ne me trahira pas.

— Par intérêt ou méchanceté, il en est certainement incapable, car, au fond, le comte San-Felice est une bonne créature... Reste maintenant l'étourderie, le désir de plaire, l'ambition d'être tôt ou tard quelque chose dans le gouvernement... Tenez, Mylord, ce que je vais faire est peut-être bien mal, mais en fait de trahison, il est sage de s'attendre à tout à Venise... Enfin, on a vu des misérables, qui s'étaient compromis avec un certain courage, faiblir tout-à-coup, et s'avilir jusqu'à dénoncer ceux qui s'étaient dévoués pour les sauver, et cela dans l'unique et vague espoir d'obtenir une commutation de peine... C'est révoltant, n'est-ce pas ?

— On m'avait déjà cité ce fait, signora ; mais je m'étais refusé à y ajouter foi.

— Votre incrédulité ne m'étonne pas, Mylord : il y a des choses qu'un cœur comme le vôtre doit avoir de la peine à comprendre ; mais je suis, hélas ! obligée de vous affirmer que je vous ai dit la vérité sans exagération.

— Je vous plains de toute mon âme, signora.

— Ah ! oui, plaignez-moi, car j'aime mon pays avec passion ; car je payerais volontiers de tout mon sang l'ineffable bonheur de le voir se relever un jour de son long abaissement ! mais il n'y a pas d'espoir...

— Pas d'espoir, signora. Permettez-moi de vous faire observer que c'est juger bien vite et d'une manière bien absolue l'avenir de votre patrie.

— Oh ! nous aurons des changements ! a-t-elle continué avec le mépris le plus amer. On

nous donnera peut-être dans quelques années la liberté comme on l'a donnée à la France et à l'Espagne ! Deux chambres pour la satisfaction des bavards ; une garde civique pour l'amusement des oisifs ; la permission à tous les cerveaux creux ou malades de faire imprimer chaque matin leurs rêves de la nuit... Mais je n'appelle pas cela une régénération pour un peuple, Mylord ! Nous aurons changé la tyrannie du Conseil aulique contre le despotisme légal de quelques centaines de bourgeois qui croiront la patrie sauvée parce qu'on aura fait d'eux quelque chose : mon ambition ne saurait se contenter de si peu.

—Savez-vous, Signora, que s'il y avait vingt femmes comme vous à Venise...

—Elles n'y trouveraient pas vingt hommes de courage auxquels elles pussent promettre leur cœur et leur main à la condition de briser nos fers !

— Le prince votre frère cependant...

— Vous en citez un... et puis qui sait au juste ce qu'il a fait? on se compromet si facilement dans ce malheureux pays!

— Qui vous rend si injuste ce soir, Signora? car vous l'êtes, permettez-moi de vous le dire.

— Attendez quelques années, Mylord, et si vous vous souvenez de mes paroles, vous penserez que j'avais raison. Vous me parliez de l'avenir tout-à-l'heure, et vous vous étonniez que je n'y visse aucune espérance : savez-vous pourquoi? c'est parce que je suis convaincue qu'il nous réserve le seul malheur que nous n'ayons pas encore subi : celui de voir l'Italie opprimée par ses propres enfants, et par les moins dignes d'entr'eux!

Puis, voyant à l'expression étonnée de ma physionomie que je ne la comprenais pas, elle a repris aussitôt :

— L'Autriche, qui nous contient aujourd'hui

avec ses Allemands, nous permettra de nous administrer et de nous garder nous-mêmes. Nous aurons une armée nationale, des fonctionnaires nationaux; nous pourrons nous croire un peuple... mais on achètera cette armée avec des rubans; on corrompra ces fonctionnaires avec des honneurs; on attachera à ce nouvel ordre de choses la classe moyenne, c'est-à-dire ce qu'il y a de moins élevé, de moins généreux, de moins grand dans tous les pays, et, comme je vous le disais il n'y a qu'un instant, l'Italie sera opprimée par des Italiens, et comme on la croira heureuse et libre, elle aura perdu jusqu'à cette auréole que lui donnent maintenant ses infortunes.

J'étais de plus en plus étonné, confondu, émerveillé. Cette voix si douce prononçant des paroles si énergiques; ce corps si frêle et si charmant, renfermant des pensées d'une vigueur si mâle, me semblaient quelque chose de

vraiment miraculeux. J'aurais voulu me jeter aux pieds de cette sublime enfant, lui exprimer l'admiration que je sentais pour elle; lui dire que j'étais prêt à vouer ma fortune et ma vie au triomphe de ses principes; mais je me suis souvenu que je n'étais pas libre, et j'ai senti qu'un nuage de tristesse passait sur mon front, que l'enthousiasme venait d'illuminer.

—Vous me croyez un peu folle, n'est-ce pas? m'a-t-elle dit avec un sourire mélancolique. Mon Dieu, cela est vrai, peut-être, et doit arriver lorsque, comme moi, on ne peut jamais confier ses pensées à personne.

—Quoi! Signora, je serais le premier à qui vous auriez ouvert votre âme si noble et si courageuse!

—Oui, Mylord, et vous ne devriez pas vous en étonner puisque vous êtes le premier homme dans le cœur duquel j'aie jamais trouvé des sentiments vraiment généreux et désintéressés.

J'aurais peut-être dû protester contre cet éloge que je ne mérite pas, mais je ne m'en suis pas senti la force, et maintenant je me reproche mon silence en cette occasion, comme une déloyauté, car si Antonia me connaissait bien, elle rabattrait certainement de la bonne opinion qu'elle a conçue de moi.

Nous sommes restés sur la terrasse jusqu'au soleil couchant, et comme la nuit approchait j'ai pensé qu'il était de toutes façons convenable que je quittasse le palais San-Felice. J'aurais pu cependant y demeurer encore, car Antonia a cherché à me retenir avec la plus adorable simplicité. La fière et intrépide patricienne était devenue une naïve enfant, ne songeant plus qu'à prolonger des instants auxquels elle trouvait, sans doute, du charme. Pour la déterminer à me laisser partir il a fallu que je lui fisse comprendre la nécessité où j'étais de me préparer d'avance à l'évènement qui devait

avoir lieu dans quelques heures. Son beau visage s'est alors altéré subitement et après un moment de silence, qu'elle a employé à dominer l'émotion que mes paroles avaient fait naître, elle m'a dit d'une voix ferme :

— Mylord, je ne vous remercie pas de votre dévoûment, mais mon cœur en gardera éternellement le souvenir. Que Dieu bénisse votre entreprise et vous couvre de sa protection...

Puis elle m'a tendu la main que j'ai portée respectueusement à mes lèvres, et elle s'est éloignée rapidement. J'ai regagné alors ma gondole qui m'attendait.

Cette jeune fille est à coup sûr l'être le plus extraordinaire que j'aie jamais rencontré. Nul embarras, aucune coquetterie, une droiture imperturbable, une énergie surnaturelle, le sentiment du juste, l'amour du vrai : quelle est la femme dont on en puisse dire autant? Aussi quand je songe que si j'abandonne mes

projets, je perdrai peut-être son estime et l'affection si pure et si franche qu'elle me témoigne, je me raffermis dans la résolution d'agir sans retard, et je me dis que puisque je me compromets, j'ai bien le droit de faire courir quelques risques au malheureux pour lequel je m'expose, et au complice qui m'a vendu sa coopération à mon entreprise. Si je suis les conseils de Nigro, il faut que je renonce pour toujours à me présenter devant Antonia... si je les méprise, le sort de son frère sera peut-être plus rigoureux, je compromettrai l'existence d'un pauvre diable, mais une belle et noble créature pensera toute sa vie que je me suis dévoué pour elle avec désintéressement, et il existera du moins un cœur dans le souvenir duquel je vivrai toujours.

J'ai parlé de mon désintéressement : suis-je bien réellement désintéressé ?

Si Antonia, au lieu d'être une ravissante per-

sonne, n'était qu'une pauvre fille disgraciée par la nature, ferais-je tout ce que je vais faire pour elle? En vérité je n'ose pas répondre affirmativement.

Cette hésitation seule me condamne.

Je m'étais cru généreux; je découvre maintenant que je ne suis qu'égoïste.

Ce n'est pas le dévouement à un de mes semblables qui me guide, ce n'est pas l'amour de la justice ou la haine de l'oppression qui me soutient dans une entreprise périlleuse et folle; c'est le désir de m'attacher à tout jamais un cœur dont l'affection sera peut-être un embarras et un souci pour moi.

Quand j'ai proposé à Antonia de chercher à sauver son frère, j'ai moins songé à la servir qu'à la toucher.

Ce sentiment est bien misérable, et cependant je continue à lui obéir, puisque la crainte d'être ridicule ne me détermine pas à rétracter

une promesse dont les conséquences peuvent être fatales.

. . . .

Je viens d'examiner le ciel : il semble favorable à mes projets ; c'est peut-être un avertissement qu'ils doivent réussir.

L'obscurité est profonde, le vent mugit, la pluie tombe à torrents ; je n'hésite plus.

Onze heures sonnent à toutes les horloges de la ville, je crois qu'il est temps de m'affubler de mon costume de gondolier.

Yorick est prêt ; il est même déjà venu deux fois me dire que nous n'avions pas de temps à perdre.

Qui sait si je pourrai continuer ce journal ? je ne redoute aucun danger, mais il m'est permis de les prévoir tous.

Quand je me rappelle ce que je suis venu faire en Italie, et que j'examine ce que j'y fais

depuis quelques jours, je me prends en horreur et en pitié.

3 heures du matin

Je suis d'une inquiétude mortelle, car le prince devrait être rendu près de moi, depuis longtemps déjà.

Au moment de quitter mon palais, je me suis décidé à prendre tout ce qu'il fallait pour écrire, dans l'espoir que cela me servirait à prévenir, par un mot, la comtesse et sa sœur, que j'avais réussi.

Au lieu de cette satisfaction sur laquelle je comptais fermement, je cherche à me distraire de mes anxiétés en les racontant.

Yorick surveille ce qui se passe, assis à la proue de ma gondole. Moi je me suis réfugié dans l'intérieur, et j'écris à la lueur tremblante d'une petite lampe, que les raffales du vent ont déjà éteinte deux fois.

Il était minuit moins un quart quand nous

avons passé près *des Plombs*, et nous avons mis vingt-cinq minutes pour venir jusqu'ici.

Certainement le prince serait auprès de moi si rien ne s'était opposé à sa délivrance.

J'ai voulu le sauver et je l'aurai perdu !

Et quand je songe à quel misérable sentiment je l'ai sacrifié, je me demande s'il existe sur la terre un être aussi haïssable que moi.

Ma seule espérance maintenant, c'est que l'homme qui s'est vendu à moi aura reculé au moment de l'exécution.

. . . .

J'aperçois une ligne blanchâtre à l'horizon. Le jour ne tardera pas à paraître.

J'attendrai encore une demi-heure, puis je prendrai le parti de retourner chez moi, et je ferai prévenir le capitaine Dick-Lovel d'aviser à sa sûreté comme il l'entendra.

Ma lampe lutte contre les premières lueurs du crépuscule, et Yorick m'apprend que

les barques des pêcheurs et les gondoles des habitants de la campagne qui viennent apporter leurs fruits et leurs légumes aux marchés de la ville, commencent à sillonner les lagunes : tout espoir est perdu.

Cependant je me détermine à rester encore ici jusqu'au lever du soleil : ce n'est plus que moi que je compromets maintenant.

Il pourrait se faire que le prince se fût échappé de sa prison, mais qu'il eût été obligé de se cacher dans la ville. Le malheureux n'en sera pas moins perdu, car celui qui lui donnera asile s'empressera de le livrer.

Il est grand jour, je pars.

6 heures du matin.

Je suis chez moi depuis une heure à peu près ; aucun message de quelque nature qu'il soit, n'y est arrivé pendant mon absence, ainsi mon anxiété est toujours la même.

Il s'y joint maintenant la pensée douloureuse, que, seul peut-être, je ne serai pas compromis.

J'ai voulu passer auprès du palais San-Felice : tout y était, en apparence du moins, d'une tranquillité parfaite.

Mais qu'est-ce que cela prouve dans un pays où certaines douleurs sont condamnées à être muettes?

Je n'ose pas envoyer chez la comtesse : j'irai moi-même dans la matinée.

. . . .

Neuf heures. — Yorick, que j'avais envoyé auprès du capitaine Dick-Lovel, pour le prévenir que je l'engageais à prendre le large, vient de rentrer.

Il a trouvé l'*Atwood* sous voiles, courant des bordées afin de moins exciter l'attention de la police de la ville. Le capitaine lui a dit qu'il avait passé la nuit sur le pont, et qu'aucune

barque n'était venue rôder autour de son bâtiment. Cela prouve, ce me semble, que si on a eu des soupçons, ils ne se sont pas étendus jusque-là. Je crois aussi pouvoir conclure de ce fait, que le gardien de la prison ne m'a pas vendu, car s'il avait parlé il aurait tout dit, et alors on aurait certainement surveillé l'*Atwood.*

Que s'est-il donc passé ?

J'ai beau passer en revue toutes les suppositions possibles, admettre tous les hasards, mon esprit ne peut s'arrêter à rien : cette incertitude est plus affreuse pour moi qu'un malheur connu et certain, fût-il sans remède.

Je n'ose aller aux informations, de peur de donner l'éveil ; d'un autre côté je ne saurais me résoudre à me présenter devant Antonia et sa sœur, dans l'ignorance où je suis du sort de leur malheureux frère.

Je ne devrais jamais entreprendre la moin-

dre chose pour les autres, ni former pour moi le plus faible désir. Je suis fatal à tout ce que je touche, et impuissant pour tout ce que je veux.

Une pensée désespérante, horrible, vient de traverser mon cerveau ! Le comte San-Felice a pu dénoncer son beau-frère !

Antonia m'a cependant dit qu'il était incapable d'un crime de ce genre... incapable par méchanceté du moins ; mais elle ne m'a pas dissimulé, que par étourderie ou par ambition il pourrait s'oublier.

Enfin, pour quelque motif que ce soit qu'il ait commis cette insigne lâcheté, s'il l'a commise réellement, sa femme en mourra de douleur, et Antonia ne devra pas rester un seul jour de plus sous le toit de ce misérable.

Un souvenir récent me revient aussi à l'esprit : Le chevalier Libri m'a fait entendre que

je ne devais pas compter sur le concours énergique du prince.

Il pourrait se faire alors que ce fût lui qui, au dernier moment, eût refusé de s'évader.

Telles sont cependant mes suppositions les plus consolantes : La trahison d'un beau-frère, où la pusillanimité honteuse d'un homme pour lequel d'autres hommes ont couru le risque de se perdre sans retour.

Comme le prince Severino va me haïr, si je l'ai mis dans la nécessité de montrer qu'il n'est qu'un lâche.

On éloigne quelquefois celui à qui on a refusé un service, on s'aliéne presque toujours celui à qui on l'a rendu.

Pour ce qui me regarde, je n'ai jamais eu pour ennemis que les gens que j'ai obligés.

Il est vrai que, de leur côté, ceux qui obligent ne pardonnent guère qu'on se soit adressé à eux.

J'admire comme ces réflexions m'arrivent toujours quand elles me sont inutiles, c'est-à-dire quand elles ne peuvent plus servir qu'à me désespérer.

En toutes choses, je ne vois jamais la vérité que le lendemain du jour où j'aurais pu en profiter pour moi ou pour les autres.

J'ai découvert l'innocence de madame de Candor après avoir brisé son cœur sans retour peut-être.

Je me suis mis en route pour aller la rejoindre, quand elle-même était partie pour me fuir.

Si jamais je la retrouve, je suis sûr que ce sera trop tard, d'une façon ou d'une autre.

. . . .

On m'apporte une invitation à dîner de la part du général gouverneur. Elle est datée de ce matin, et ce dîner est pour aujourd'hui.

Cet Allemand sait vivre, puisqu'il s'excuse de cette invitation faite pour le jour même :

Il ajoute qu'il a pris cette liberté parce qu'il présume que mon séjour à Venise ne sera peut-être pas de longue durée.

Que signifie cette dernière phrase? On dirait qu'elle veut me donner à entendre qu'on me priera très incessamment, avec toute la politesse imaginable, de quitter la ville dans le plus bref délai.

Je vais envoyer ma carte chez cette Excellence autrichienne, et je lui ferai savoir que j'accepte son dîner. Je ne m'attendais pas à ce que la lumière me viendrait de ce côté.

Après tout je puis me tromper encore.

VIII

Il y a bien longtemps que je n'ai eu le courage d'inscrire un seul fait, une seule pensée même sur ces souvenirs.

Je suis toujours à Venise ; j'y passerai quelques mois encore ; la vie que je mène n'a pas changé ; mais je ne puis me résoudre à revenir sur les évènements qui ont marqué les premières semaines de mon séjour dans cette ville.

Je viens de relire tout ce que j'ai écrit à

cette occasion ; peut-être est-ce pour cela que j'ai tant de peine à continuer : ce qui me reste à conter est si triste à dire !

Je ne sais toujours rien de madame de Candor, mais je compte reprendre mes recherches avec plus d'ardeur et de persévérance que jamais.

Nigro, dans cette circonstance, me servira, j'en suis sûr, avec un zèle et une intelligence dont j'aurai fort à me louer : on n'a pas plus de bonté et d'esprit que cette digne créature, pour laquelle j'ai été si injuste, comme on peut se le rappeler.

J'ai déjà bien étudié ce pays : je n'y ai trouvé qu'une âme élevée et qu'un caractère honnête : ils appartiennent tous deux à un espion.

Il va sans dire que j'excepte Antonia, qui n'est pas une femme, mais un ange revêtu d'une forme humaine.

Pauvre Antonia ! Elle a bien souffert depuis le jour où j'ai tracé son nom pour la dernière fois.

Je la crois frappée moralement et physiquement de la manière la plus grave, cependant en apparence elle est toujours la même : on dirait que toute l'antique énergie de la vieille reine de l'Adriatique s'est réfugiée dans le cœur de cette charmante jeune fille.

Sa sœur est aussi un excellent être ; mais quelle différence !

Car si la comtesse San-Felice a les mêmes vertus qu'Antonia, ces vertus sont en quelque sorte paralysées par l'amour qu'elle porte à son mari, le plus triste homme que j'aie jamais rencontré, depuis que je me suis mis à étudier mes semblables.

Puisque j'ai recommencé à recueillir mes souvenirs, il est indispensable que je reprenne mon récit où je l'ai laissé, quelle que soit la répugnance que j'éprouve à revenir sur ce passé si honteux pour l'humanité.

J'en étais resté, ce me semble, au matin du

jour qui a suivi la nuit pendant laquelle le prince Severino devait s'évader de la prison *des Plombs*.

Je suis sorti de chez moi vers les deux heures, pour aller au palais San-Felice ; je n'avais toujours rien appris ; mon cœur était horriblement serré ; mon esprit ne pouvait se défendre des plus sinistres pressentiments.

Il a été un peu soulagé quand j'ai su que la porte n'était pas fermée. Ces dames recevaient comme à l'ordinaire. Le valet de pied qui m'a dit cela m'a conduit dans un petit salon où elles dessinent et peignent habituellement.

Quand je suis entré, Antonia qui était pâle est devenue très rouge.

Cependant elle s'est remise assez promptement et les deux sœurs m'ont fait l'accueil le plus amical.

Il s'est passé quelques instants sans que j'osasse les questionner ; elles, de leur côté, par-

laient avec une grande vivacité d'une multitude de choses, comme si elles eussent voulu m'empêcher d'amener la conversation sur le sujet qui me tenait justement au cœur.

Elles paraissaient au surplus fort calmes, et sauf l'émotion rapide qui s'était peinte sur la physionomie d'Antonia au moment de mon arrivée, il eut été impossible de soupçonner en elles aucune pénible préoccupation d'esprit.

Avec un homme de mon caractère une semblable situation, au point où en étaient les choses, ne pouvait se prolonger bien longtemps, et je me décidai d'autant plus vite à la faire cesser, que je ne tardai pas à découvrir qu'Antonia s'en irritait presque autant que moi.

Je n'eus pas plus tôt acquis cette certitude que je me déterminai brusquement à interpeller la comtesse de la façon la plus directe en lui disant :

— J'espérais vous apporter des nouvelles,

et c'est moi qui viens au contraire vous en demander : votre gaîté, au surplus, me fait espérer qu'elles sont bonnes.

— Nous ne sommes pas gaies, mylord, a interrompu vivement Antonia ; nous nous bornons pour le moment à être tranquilles.

— C'est ce que je n'étais pas en venant ici, signora ; et vous auriez bien dû commencer par me rassurer, ai-je dit d'un ton de reproche un peu brusque bien qu'affectueux.

— Oh ! vous avez bien raison ! s'est écriée la comtesse. Sachez cependant, mylord, que, lorsque vous êtes arrivé, nous allions vous écrire pour vous apprendre que nous n'avions plus aucune inquiétude. Une seule chose nous faisait hésiter encore, et nous a empêchées de vous dire ce que nous savons, c'est que nous regrettons de ne pas devoir à votre amitié et à votre devoûment la délivrance de mon frère.

— Il est donc libre ?

— Depuis hier soir à onze heures et demie.

—Juste au moment où je partais pour le recevoir des mains de celui qui devait le faire évader, et le conduire moi-même au bord de l'*Atwood.*

— Oui, mylord, juste à ce moment là, a repris Antonia avec une intention marquée : moins d'une minute après vous n'auriez pas eu besoin de sortir de chez vous.

— Comment cela, signora ?

— Parce que j'y serais arrivée moi-même pour vous dire que mon frère était libre, et vous empêcher par cet avis de vous compromettre inutilement.

— Comment vous seriez venue chez moi, signora !

— J'y venais, mylord, a-t-elle repliqué fièrement ; nos deux gondoles se sont croisées auprès du quai des Esclavons, et je vous ai très bien reconnu malgré votre déguisement. Alors,

voyant que j'arrivais trop tard pour vous prévenir et ne pouvant vous rejoindre, je me suis décidée à rentrer au palais San-Felice.

— Mais, enfin, que s'est-il passé ? tout ce que vous me dites-là, signora, me semble incompréhensible.

— Hier soir à onze heures, un homme de la police a apporté au palais San-Felice un billet à l'adresse de ma sœur, sur l'enveloppe duquel on avait ajouté, qu'en cas d'absence de la comtesse j'étais autorisée à l'ouvrir. Je me suis hâtée de profiter de cette autorisation, et, tenez, voici ce que j'ai lu, avec un grand trouble de cœur, comme vous pouvez vous l'imaginer, mylord.

Et Antonia m'a présenté un petit billet ainsi conçu :

« Le général major H*** a l'honneur de déposer ses hommages aux pieds de la comtesse San-Felice et de la signora Antonia, et il s'es-

time heureux d'avoir à leur apprendre qu'il vient de faire mettre en liberté le prince Severino.

« Le prince, sur l'avis officieux du général-major H***, est parti immédiatement pour Milan, afin d'aller remercier sans retard Son Altesse Impériale l'Archiduc Vice-Roi. Il a chargé le général d'informer sa famille de ces circonstances, en ajoutant qu'il était heureux et en bonne santé.

— Dieu soit loué ! ai-je dit alors du fond de mon âme, en rendant le billet à Antonia. Je ne regrette plus maintenant mes horribles anxiétés de cette nuit.

— Ce n'est pas ma faute si vous les avez éprouvées, a repris aussitôt Antonia. Après avoir lu et relu le billet dont vous venez de prendre connaissance, m'être informée auprès de l'homme qui l'avait apporté de l'exactitude de la nouvelle inespérée qu'il renfermait, ma

première pensée a été pour vous, Mylord. Ne pouvant me confier à personne, j'ai fait avancer une gondole de louage, et, accompagnée d'une de mes femmes, je me suis dirigée vers votre palais pour vous dire moi-même de ne pas vous exposer inutilement. Je suis arrivée trop tard pour vous empêcher de partir, puisque je vous ai rencontré en chemin. Ma gondole a suivi pendant quelques instants la vôtre, mais vous ramiez vous-même, et moi j'avais affaire à des mercenaires fatigués qui avaient gagné leur journée : je n'ai pu vous rejoindre... voilà pourquoi, Mylord, vous avez passé la nuit dans l'inquiétude.

Rien ne saurait donner l'idée de la noble simplicité avec laquelle cette fière et pure jeune fille a fait le récit de son expédition nocturne. J'aurais voulu pouvoir me jeter à ses pieds pour lui exprimer mon admiration, et lui dire en présence de sa sœur que ma vie lui apparte-

nait. J'ai résisté à ce désir quelqu'impérieux qu'il fut : je ne suis pas le maître de ma destinée, et ce souvenir m'est revenu à temps.

Obligé de me contenir, j'ai dû être très froid. Antonia n'en a pas paru choquée le moins du monde : comme elle ne croit pas avoir fait une chose extraordinaire en venant chez moi, ma reconnaissance lui aurait sans doute semblé plus blessante que ma réserve.

— Depuis vous n'avez rien appris de nouveau? leur ai-je demandé.

— Non, a répondu la comtesse. Je suis arrivée à une heure du matin, après avoir passé la plus ennuyeuse journée du monde à cette fête de San-Marco, et j'ai trouvé Antonia qui m'attendait, la lettre du général H*** à la main. Mon mari est sorti ce matin pour tâcher de savoir quelque chose, mais il n'est pas encore de retour : une seule chose, la plus essentielle du

moins, est certaine pour nous, c'est que mon frère est parfaitement libre.

— Et quelles sont, Madame, vos conjectures sur les causes plus ou moins probables de cet évènement si inespéré? quelque intervention puissante a-t-elle eu lieu? aurait-on découvert que le prince votre frère était moins coupable qu'on ne l'avait supposé d'abord? pensez-vous....

Je me suis arrêté, car, ayant par hasard tourné les yeux du côté d'Antonia pendant que je parlais à la comtesse, j'ai été frappé de l'altération subite de son visage : on eût dit qu'elle allait s'évanouir.

— Nous ne conjecturons rien, Mylord; c'est tout au plus si nous avons eu le temps de bien nous convaincre que le calme dont nous jouissons depuis quelques heures est réel.

Bien que cette réponse de la comtesse m'eut été faite sans la plus petite hésitation, il m'a

semblé cependant que le son de sa voix trahissait une sorte de contrainte secrète, et j'ai pris intérieurement la résolution de m'abstenir, pour le moment du moins, de toute question.

J'ai donc changé, au moyen d'un détour ingénieux, le cours de la conversation, et j'ai eu aussitôt la satisfaction de remarquer que le visage d'Antonia reprenait petit à petit la sérénité qu'il avait si rapidement perdue.

Nous nous sommes alors entretenus à bâtons rompus de cent mille choses indifférentes et frivoles, comme font toujours les gens qui ne peuvent ou ne veulent pas aborder le véritable sujet qui les préoccupe.

— Comme vous avez eu raison, Mylord, m'a dit la comtesse, de vous dispenser de cette sotte partie de campagne d'hier! je ne me suis jamais tant ennuyée de ma vie. D'abord nous avons passé huit heures à parcourir cette foire de San-Marco, les pieds dans une poussière in-

fecte et noire, le front brûlé par le soleil, les oreilles assourdies par les bruits les plus discordants; puis nous avons mal dîné dans un cabaret rempli d'hommes ivres, et pour nous achever, le soir, quand nous sommes arrivés à l'endroit où nous avions donné rendez-vous à nos gondoles, nous ne les avons pas trouvées, de sorte que nous avons été obligés d'attendre vingt-cinq minutes, exposés à une pluie épouvantable. Aussi je me suis bien promis qu'on ne m'y reprendrait plus.

— Il est probable, ai-je répondu, que la princesse Vantini elle-même ne sera pas tentée de recommencer de sitôt.

— La princesse Vantini, Mylord ? mais elle a déjà recommencé ! ce matin ils sont partis au nombre de quinze ou vingt, pour retourner à San-Marco revoir d'affreux saltimbanques dont ils ont été enchantés hier. Cette bonne princesse ne pouvait pas comprendre comment je me re-

fusais le plaisir de cette seconde représentation, bien que je lui eusse dit que la première m'avait soulevé le cœur de dégoût.

— J'ai besoin de la croire folle pour l'excuser, ai-je repris.

—Pauvre femme ! elle est bien un peu extravagante; mais elle a tant de bonté de cœur, elle est si polie, si naturelle, si vraie quand elle est absurde....

— Si vraie quand elle est absurde, a répété Antonia avec un sourire : ma sœur, je vous y prends, et si jamais vous me reprochez mon penchant à l'épigramme, j'aurai soin de vous rappeler celle-là.

— C'est sans le vouloir que je l'ai faite. Antonia, vous êtes une atroce enfant. Mylord, si vous n'avez pas de projets pour votre soirée, voulez-vous venir avec nous au théâtre? C'est une première représentation du dernier opéra de Donizetti.

— Je vous demanderai la permission d'aller vous joindre, madame la comtesse.

— J'aimerais mieux vous garder à dîner.

— Je le préférerais beaucoup aussi, Madame; mais c'est impossible; je suis prié chez le général H***

— Comment, vous iriez chez le général H***? a demandé Antonia avec une vivacité singulière.

— Votre étonnement, Signora, ne me surprend pas après celui que j'ai éprouvé ce matin en recevant son invitation.

— Pourquoi avez-vous accepté ?

— D'abord parce que je n'avais aucune raison pour répondre à une politesse par un refus; ensuite parce que, dans l'ignorance où j'étais alors du sort de monsieur votre frère, j'espérais apprendre là ce qu'il était devenu.

Les deux sœurs ont échangé un regard anxieux et désolé, et j'ai cru comprendre que

je venais de commettre une nouvelle maladresse.

Ce qui me fut expliqué plus tard, ce que je dirai plus loin, me paraissait alors incompréhensible.

— Enfin, me dit la comtesse d'une voix triste, nous vous garderons une place dans notre loge, et si vous venez l'occuper nous en serons charmées.

A partir de ce moment nos efforts mutuels pour soutenir la conversation n'ont plus guère servi qu'à nous démontrer notre peu d'habitude de la dissimulation. J'ai donc pris congé des deux sœurs et je suis allé chez le chevalier Libri.

Comme je traversais le vestibule du palais San-Felice, pour regagner ma gondole, le comte rentrait : nous avons échangé quelques paroles dans lesquelles il n'a pas été question de son beau-frère.

Il m'a demandé si je comptais rester encore longtemps à Venise, à quoi j'ai répondu que je n'avais aucune raison pour abréger le séjour que j'avais résolu d'y faire.

Le chevalier Libri m'a reçu avec de grands témoignages d'amitié. Il était même très ému en m'abordant.

— Eh bien ! vous savez ? lui ai-je dit.

— Quoi, mon ami ?

— Que le prince Severino est sorti de sa prison et qu'il est parti pour aller à Milan faire ses remercìments à l'archiduc vice-roi.

— Oui, j'ai appris cela ce matin, et j'ai été bien aise de ce dénouement..... Mais je le prévoyais.

— Vous saviez donc le prince innocent ?

— Oh ! l'innocence ne signifie rien dans ces sortes d'affaires ; quelquefois même elle est plus nuisible aux accusés qu'une culpabilité réelle.

— Et pourquoi? mon Dieu!

— Parce qu'un innocent s'indigne de l'injustice, au lieu qu'un coupable... Mais, tenez, mon cher Lord, si vous voulez me faire plaisir, ne parlons pas de cet évènement. Vous vous êtes conduit avec énergie et délicatesse, il ne vous en est pas arrivé malheur, soyons tous satisfaits.

Le voile s'épaississait de plus en plus, et il m'était bien démontré que personne ne m'aiderait à le soulever.

Cette découverte m'a causé un vif mécontentement; aussi j'ai abrégé ma visite autant que je l'ai pu sans manquer aux convenances, et je suis rentré chez moi pour y attendre l'heure de ce dîner chez le général H***.

Il serait singulier que la vérité m'arrivât par cette voie.

Pourquoi pas? elle m'est bien venue déjà une fois par la bouche d'un espion.

Il n'y a peut-être de gens sincères en ce pays, que ceux qui sont payés pour ne pas l'être.

Pourquoi la comtesse et sa sœur étaient-elles si peu expansives dans leur bonheur? Pourquoi un nuage de tristesse semblait-il planer sur leur joie ?

Pourquoi le chevalier Libri, si confiant avec moi il y a deux jours, s'est-il montré si réservé ce matin ?

Pourquoi le comte San-Felice, qui sait tous les arrangements que j'ai pris pour passer une année entière à Venise, m'a-t-il demandé si j'avais l'intention d'en partir bientôt ?

Telles étaient les questions que je m'adressais, sans pouvoir trouver de réponse satisfaisante à aucune d'elles.

Ce même jour, vers les cinq heures, Nigro est arrivé : avant de partir pour ma visite au palais San-Felice, j'avais ordonné à Yorick de le

chercher par la ville et de me l'amener si c'était possible.

— Votre Excellence s'est donc décidée à recommencer ses recherches? m'a-t-il dit en entrant.

— Oui, Nigro; et je vous prie même d'y mettre la plus grande activité.

— Eh bien! sur mon honneur, Mylord, je suis heureux de vous voir dans ces dispositions. D'abord elles me prouvent que vous avez repris confiance en moi... et puis les affaires d'amour, c'est encore ce qu'il y a de mieux à Venise.

Cette réflexion m'a arraché un sourire, car j'y ai vu un conseil détourné, donné avec la plus délicate adresse.

— Nigro, ai-je répliqué, je désire que vous veniez chaque matin me rendre compte de ce que vous aurez fait la veille.

— J'obéirai à Votre Excellence autant que les devoirs de ma place me le permettront;

mais il y aura certainement des jours où cela me sera tout-à-fait impossible.

— Je le comprends et je vous excuse d'avance.

— Je me mettrai en campagne dès demain, Mylord.

— C'est à merveille, Nigro... Pour aujourd'hui que dit-on de nouveau dans la ville?

Il m'a regardé avec une rare expression de finesse, puis il a répondu :

— Il n'y a jamais rien de nouveau à Venise, Excellence : on y naît, on y vit, on y meurt, ça ne vaut pas la peine d'en parler un jour plutôt qu'un autre.

— Vous me trompez, Nigro : Il s'est passé un fait récent d'un intérêt réel pour moi : d'où vient que vous ne m'en parlez pas?

— Parce que vous le connaissez, Excellence.

— Je le connais à la vérité, mais je n'ai eu aucun détail, et je serais charmé que...

— Mylord, sur l'honneur de ma mère, a-t-il interrompu avec une vivacité sérieuse, je n'ai rien appris que l'évènement lui-même : à savoir que le prince avait été mis en liberté hier soir assez tard, et qu'il était parti immédiatement pour Milan.

— Et vous n'avez pas cherché à savoir...

— Chercher à savoir sans y être obligé! Excellence, quand la curiosité est un métier, on ne songe guère à la pratiquer par désœuvrement. Si vous saviez comme je suis heureux quand il ne se passe que des choses qui ne me regardent pas! On m'a dit : le prince Severino est libre; j'ai répondu : Dieu en soit loué! Tout a été fini là.

Je n'ai rien trouvé à répliquer à cette philosophie de l'espionnage. Ce Nigro a une manière de résumer les choses qui me confond et me do-

mine malgré moi. Quand je quitterai Venise je le regretterai.

Il a donc été convenu qu'il reprendrait le lendemain ses démarches pour retrouver madame de Candor.

Jamais, ce me semble, je n'ai autant désiré qu'elles fussent couronnées de succès promptement.

Je voudrais *la* revoir, me jeter à ses pieds pour lui avouer mes torts, obtenir mon pardon, et partir avec *elle* pour quelque lointaine solitude où les bruits du monde ne puissent pas arriver.

IX

Quand on lira ce que j'ai encore à raconter de la malheureuse histoire du prince Severino, on s'expliquera peut-être comment j'ai laissé s'écouler des jours et des semaines sans me sentir le courage de redonner une sorte de vie à ces douloureux souvenirs, en les consignant dans ces pages avec la fidélité scrupuleuse que

je mets toujours à l'exécution de ces sortes de choses.

La plume s'échappe de mes doigts, la rougeur de la honte me monte au visage, à la pensée de cette hideuse plaie de l'humanité que je vais dévoiler à quelques regards qui ne peuvent encore en soupçonner l'existence.

Et si ceux qui me connaissent assez pour savoir que j'ai passé ma vie à étudier les misères du cœur de l'homme soit sur mes semblables, soit sur moi-même, s'étonnaient de ma surprise à cette dernière découverte, de mes hésitations à la faire connaître, et de la souffrance que je ressens à l'idée du récit que je vais entreprendre après l'avoir si longtemps différé, je leur dirais qu'on n'a jamais tellement creusé cet abîme, qu'il ne reste encore quelques reptiles jusqu'alors inconnus dans ses incommensurables profondeurs.

C'est justement quand on croit tout savoir,

qu'on est confondu, anéanti lorsqu'on est obligé de reconnaître qu'il reste encore quelque chose à apprendre.

Seule, l'ignorance n'est jamais surprise de ce qu'elle voit.

Il n'y a que les gens qui n'ont rien observé qui s'imaginent avoir tout prévu.

Je prends mon grand courage et je commence.

On se souvient que j'en suis resté au jour et presqu'au moment où je devais aller dîner chez le général major H***, gouverneur de Venise.

La nuit précédente j'avais, comme je l'ai raconté plus haut, cherché à mes risques et périls à faire évader de la prison des *Plombs* le prince Severino, et pendant la matinée je n'avais jamais pu découvrir comment il s'était fait qu'il eût recouvré la liberté sans ma participation.

C'est dans cette ignorance que je suis arrivé chez le général H***.

J'ai trouvé un homme jeune encore, joignant la dignité à la grâce, qui m'a reçu avec le plus cordial empressement.

Je l'avais déjà vu deux fois, ce qu'il m'a rappelé dans les termes les plus aimables.

— Mylord, m'a-t-il dit, vous m'excuserez, j'espère, si je vous fais dîner tout simplement en famille, c'est-à-dire avec mes aides-de-camp ; c'est un calcul de ma part : je désirais jouir de votre conversation sans être distrait par la nécessité de faire les honneurs de ma table à des ennuyeux.

Ces paroles, prononcées avec ce mélange de bonhomie et de finesse qui caractérise les Allemands distingués, m'ont prévenu favorablement ; je me suis aussitôt senti à mon aise avec cet homme, chez lequel je ne venais cependant qu'avec une sorte de répugnance et uniquement poussé par un instinct de curiosité.

Le général m'a présenté ses aides-de-camp

qui m'ont paru des jeunes gens spirituels, instruits et bien élevés ; peu après le maître d'hôtel est venu annoncer que le dîner était servi.

Chose bizarre, quand je me rappelle les dispositions dans lesquelles j'étais quand je suis arrivé, j'ai été presqu'à l'instant même parfaitement à mon aise avec tout ce monde.

Pendant le dîner la conversation a été à la fois agréable et sérieuse ; le général, avec un tact infini, a eu soin de la maintenir sur des sujets qui pouvaient m'intéresser.

Ses aperçus sur l'état de l'Europe m'ont vivement frappé par leur justesse et leur nouveauté, et son appréciation de celui de l'Italie en particulier a singulièrement modifié les idées que je m'étais faites ou qu'on m'avait données.

Ce n'était en quelque sorte qu'un prélude, car plus tard l'autorité des faits devait venir

fortifier la justesse des idées et des vues qu'on semblait me soumettre.

En sortant de table nous sommes allés prendre le café et les liqueurs dans le cabinet du général, sorte de belvédère aërien d'où l'on aperçoit comme un vaste panorama toute la ville de Venise et la terre ferme à une grande distance.

On a apporté de magnifiques pipes turques, des cigares de toutes les formes, des tabacs de toutes les espèces, et des cassolettes remplies de fragments de bois d'Aloës et de pastilles en pâte de benjoin.

— Mylord, m'a dit le général, en me présentant le bout d'un superbe narguilé, que son chasseur venait de mettre en état de fonctionner, la politesse veut que je vous dise de ne pas vous gêner pour me quitter dès à présent, si vous avez quelque chose de mieux à faire que de rester avec moi ; mais, ce devoir une fois rempli,

j'ajouterai que je serai heureux et touché si vous voulez bien me consacrer une partie de votre soirée.

J'aurais en toutes circonstances fait droit à une requête présentée d'aussi bonne grâce, et je l'ai d'autant mieux accueillie qu'elle allait au-devant d'un de mes désirs.

Les aides-de-camp ont allumé chacun un cigare, puis ils se sont éclipsés les uns après les autres comme des hommes qui vont à leurs plaisirs ou à leurs affaires, c'est-à-dire sans la moindre affectation, et sans qu'un signe échangé entr'eux ait pu me faire croire qu'il avait été convenu d'avance qu'on me laisserait en tête-à-tête avec le général.

Toutefois celui-ci a pris immédiatement la parole, dès que le dernier aide-de-camp fut sorti, comme s'il n'attendait que le moment où nous serions seuls pour causer plus confidentiellement avec moi.

— Mylord, m'a-t-il dit avec un sérieux qui n'excluait pas la grâce qu'il avait déployée depuis que nous étions réunis, si je pensais qu'il fût possible d'étonner un homme tel que vous, je prendrais quelques précautions oratoires avant d'aborder le sujet délicat dont je désire vous entretenir; mais la haute estime que j'ai conçue pour votre caractère, et le cas tout particulier que je fais de votre esprit me déterminent à aller droit au fait.

— Général, rien n'est plus habile avec moi que cette façon d'agir, ai-je répondu, et je vois que vous me connaissez bien.

— Je ne cherche pas à être habile, a-t-il répliqué avec plus de vivacité qu'il n'en avait montré jusqu'alors; je laisse cette ressource à ceux qui ne sont pas honnêtes.

Involontairement, cette phrase, avec plus d'élégance et de concision, bien entendu, m'a

rappelé Nigro, et ce rapprochement m'a fait sourire.

Je n'avais point de réponse à faire aux dernières paroles du général, mais j'ai pris aussitôt une attitude grave et recueillie qui dût lui faire comprendre que, sans deviner précisément où il voulait en venir, j'étais prêt à l'écouter avec toute l'attention qu'il semblait désireux d'exciter en moi : il a repris aussitôt avec un accent persuasif et confidentiel :

— Mylord, je sais tout ce que vous avez voulu faire pour le prince Severino, et j'espère que vous me pardonnez de vous avoir prévenu, en lui rendant la liberté avant l'heure où il l'aurait due à votre généreux dévouement.

Je me suis incliné sans répondre, et, à parler franchement, j'eusse été assez embarrassé pour le faire de façon à mettre d'accord ma dignité avec la réserve que je croyais prudent d'observer encore.

— Vous auriez, d'ailleurs, difficilement réussi, a-t-il ajouté après quelques secondes de silence; et, sous ce rapport, vous devez vous féliciter que les choses aient tourné de cette manière... J'ai engagé le prince à se rendre immédiatement à Milan auprès de l'archiduc vice-roi.

— Je le sais, général.

— Il en sera quitte pour un exil dont je tâcherai de faire abréger la durée; tandis que s'il était parvenu à s'évader, toute ma bonne volonté de le servir eût été probablement stérile.

Il y avait tant de bienveillance dans le ton du général, toute sa personne exhalait si bien la sincérité et la droiture, que je me décidai brusquement à sortir de la réserve que je m'étais imposée d'abord, dans la crainte de compromettre les subalternes dont j'avais acheté le concours.

— Général, lui dis-je avec vivacité, il ne me manque pour me féliciter avec vous de la tournure qu'a prise cette fâcheuse affaire, que la certitude que la participation dont je revendique toute la responsabilité n'a été nuisible à personne. Je pense que vous êtes en mesure de me satisfaire à cet égard?

— Parfaitement, Mylord; et c'est surtout pour vous rassurer que j'ai désiré avoir une entrevue avec vous : je me suis dit que vous deviez être inquiet du sort des hommes que vous aviez associés à vos projets.

—Il est certain, général, que je ne me consolerais jamais du malheur d'avoir compromis l'existence d'un de mes semblables, et je vous sais un gré infini...

— Oh! l'existence de personne ne pouvait être en jeu dans une affaire de cette nature, a-t-il interrompu en souriant. Je vois, Mylord, que vous avez encore quelques préventions

contre nous : nous en causerons tout-à-l'heure, si vous voulez bien le permettre.

Je me suis incliné de nouveau sans prononcer une parole, puis, après quelques secondes d'attente, j'ai repris comme un homme qui poursuit son idée :

— Quand j'ai parlé d'existence compromise, général, ce n'est pas seulement à la vie que j'ai fait allusion... ce n'est pas même à elle du tout, ai-je dit en me reprenant : mais vous comprenez : la perte de la liberté, celle d'un emploi... sur ce dernier point surtout, il m'importe d'autant plus d'être renseigné d'une manière exacte, que je suis décidé à réparer le tort que j'aurais pu causer à ceux que j'ai engagés à m'aider dans l'entreprise dont nous nous entretenons. Vous voyez avec quelle confiance je m'ouvre à vous, général... je vous avoue que j'avais des complices, ce que vous ne saviez peut-être pas.

— Mylord, a-t-il répliqué avec la prompti-

tude de la sincérité, si vous voulez être assez bon pour prendre avec moi l'engagement de ne pas me savoir mauvais gré de me taire si vous me demandiez plus de choses que je ne peux vous en dire, je vous en dirais beaucoup.

— Je prends même celui de ne vous adresser aucune question, général.

— Ce serait aller trop loin : bornez-vous à me laisser la liberté du silence si je ne crois pas devoir parler.

— Soit, général.

— Il est bien entendu que cet avantage est réciproque ; c'est-à-dire, Mylord, que si je vous adressais une question indiscrète, vous seriez, de votre côté, parfaitement libre de n'y pas répondre.

— C'est bien ainsi que je l'ai compris.

— C'est à merveille ! s'est-il écrié du ton d'un homme satisfait : nous ne serons pas obligés de chercher à nous tromper.

Il a agité une petite sonnette d'argent posée à côté de lui sur un guéridon. Son chasseur est entré aussitôt.

— Bourrez nos pipes, Knoreck, lui dit-il; puis vous irez donner au planton l'ordre de répondre, si on vient me demander, que je n'y suis pour personne, à l'exception de mon chef d'état-major.

Le chasseur est sorti à reculons, et nous nous sommes trouvé de nouveau en tête-à-tête.

— Mylord, vous venez, ce me semble, de me dire que j'ignorais peut-être que vous eussiez des complices dans l'affaire dont j'ai prévenu l'exécution.

— Ce n'était qu'une supposition, général.

— Qui vous était bien permise, je le reconnais; mais comme il ne saurait me convenir de vous laisser dans le doute à cet égard, et que je tiens à vous rassurer sur le compte des gens que

vous avez employés, je vais vous dévoiler toute la vérité sur ce qui s'est passé.

— Je serai charmé de la savoir, général, car je la cherche et la demande en vain depuis ce matin.

— Je commence par vous dire que les hommes auxquels vous vous êtes adressé, bien qu'ils aient obtenu leur grâce pleine et entière, ne l'ont pas achetée au prix de leur trahison.

Un frémissement involontaire a parcouru tout mon être : il ne faut pas réfléchir bien longtemps pour en comprendre la cause.

— Un de ces hommes d'ailleurs était innocent de toute complicité avec vous, a continué le général ; c'est celui qui vous a livré le plan de la prison *des Plombs*. Vous lui avez demandé ou plutôt acheté ce plan, et il avait un ordre de moi de vous le remettre si vous désiriez l'avoir.

— Mais, général, comment saviez-vous?..

— Ceci rentre dans l'ordre des questions auxquelles je me suis réservé le droit de ne pas répondre. Le plan qu'on vous a remis, ce que du reste l'employé Boglioni ne savait pas, n'aurait pu vous être d'aucune utilité : depuis qu'il est fait, la distribution intérieure de la maison a été complètement changée... J'étais donc parfaitement tranquille sur ce point, et voilà un homme que je n'ai pas même été dans le cas de punir.

— Ce n'était pas celui qui m'inquiétait le plus.

— Quant au gardien qui devait sortir avec le prince, tous deux déguisés en soldats, il n'a pas dit un mot, et à l'heure qu'il est, Mylord, il ignore encore le danger qu'il a couru, car il aurait été pris, soyez-en sûr, en flagrant délit, et rien n'aurait pu le sauver d'une destitution. Ce pauvre diable est assez puni par la perte de la magnifique récompense que vous lui aviez

promise. Nous nous doutions depuis longtemps qu'il n'était pas incorruptible ; mais il a rendu de grands services ; il sait se faire aimer des prisonniers ; son exactitude dans les devoirs de sa pénible profession ne s'est jamais démentie ; il est chargé d'une nombreuse famille ; nous l'avions donc maintenu à son poste en le surveillant beaucoup, et nous continuerons à l'y maintenir, à la charge par nous de le surveiller davantage. Il a couru de grands risques pour vous, Mylord ; il vous a été fidèle, et cependant il conservera son emploi. Vous le verrez peut-être, vous le récompenserez sans doute, faites seulement qu'il ne sache pas que je suis instruit de tout, et, dans son propre intérêt, recommandez-lui de ne plus s'exposer à l'avenir. Une longue fidélité peut faire pardonner un moment d'erreur ; mais rien ne saurait excuser l'habitude de la trahison : vous devez, sur ce point, être de mon avis, Mylord.

Les réflexions qui se pressaient en foule dans mon esprit, les rapprochements douloureux que je ne pouvais m'empêcher de faire, m'avaient jeté dans un trouble inexprimable, et ce ne fut que par un geste machinal qu'il me devint possible de témoigner mon approbation aux dernières paroles du général.

— Si je vous avais connu plus tôt, Mylord, reprit-il d'un ton tout-à-fait affectueux ; si je ne m'étais pas dit surtout qu'on avait dû vous donner de fâcheuses préventions contre moi, je me serais permis de vous prémunir à l'avance contre toutes les déceptions auxquelles doivent s'attendre les hommes de cœur qui...

— Permettez, Général, mais je n'en suis pas encore arrivé à regretter ce que j'ai voulu faire, et si c'était à recommencer...

Il m'a regardé avec une bonté empreinte de tant de tristesse, que j'ai senti ma voix s'arrêter dans mon gosier, et que ma main droite s'est

tendue involontairement vers lui, comme pour lui dire que j'étais touché de la sympathie qu'il me témoignait avec tant de délicatesse.

—Écoutez, Général, ai-je repris avec chaleur et cordialité, je manquerais de droiture si je n'avouais pas que j'avais de grandes préventions contre vous; mais, sur mon honneur, elles n'existent plus, car vous venez de me parler le langage d'un loyal gentilhomme. Vous me dites que vos subordonnés ne m'ont pas trahi : je vous crois sans arrière pensée... mais qui donc m'a trahi alors? car si prodigieuse que soit votre pénétration...

Il m'a arrêté en posant la main sur mon bras, puis il m'a dit :

— Je pourrais me dispenser de vous répondre en vous rappelant l'engagement réciproque qui nous lie ; je devrais peut-être même le faire ; mais, d'une part, vous me semblez désirer de connaître la vérité, si pénible qu'elle

soit, et, de l'autre, j'ai la volonté de conquérir votre estime en vous dévoilant certains faits que vous me paraissez ignorer complètement, parce que toutes les apparences sont contre moi et ceux dont je suis le représentant dans cette contrée.

Il s'est arrêté un moment comme pour se recueillir, ou comme pour chercher à lire sur l'expression de mon visage les dispositions de mon esprit.

— Vous voyez cette ville, a-t-il repris en promenant son bras dans toutes les directions. On m'accuse d'être l'exécuteur des tyrannies de celui que les traités en ont rendu le maître depuis vingt ans. Eh bien! Mylord, c'est une indigne calomnie dont le temps fera justice! Nous passons pour des oppresseurs, parce que nous avons le malheur de connaître mieux que personne les hommes qu'on nous reproche d'opprimer. Interrogez la noblesse de ce pays qui

regrette ce qu'elle appelle ses anciennes libertés; questionnez une certaine portion de la bourgeoisie qui réclame des droits nouveaux; elles vous diront l'une et l'autre que mon empereur est un bourreau, et moi... moi !!! mais poussez vos investigations plus loin; adressez-vous aux pêcheurs de ces lagunes et aux cultivateurs de ces champs qui servent de limites aux flots, et vous entendrez un autre langage. Oui, c'est vrai, nous pesons sur le petit nombre, mais c'est pour l'empêcher d'écraser le plus grand : c'est là le secret de cette politique dont je suis un des instruments. Cette noblesse qui s'agite en disant qu'elle veut s'élancer vers l'avenir, ne désire en réalité que rétrograder vers le passé; cette bourgeoisie, qui semble vouloir se dévouer aux intérêts des classes placées au-dessous d'elles dans la hiérarchie sociale, n'a pas d'autre but que d'exploiter à son profit les changements auxquels elle travaille

sourdement. Que l'une ou l'autre triomphe, et ces provinces subiront un joug mille fois plus odieux que celui qui les contient aujourd'hui. Et si vous saviez quels hommes le leur imposeront ! avides, fourbes et lâches, ils ne souhaitent le pouvoir que pour satisfaire leurs mesquines ambitions. Ce que je vous dis est si vrai, Mylord, que le petit nombre d'hommes dont le libéralisme est sincère, redoute plus que nous le triomphe de ces faux amis de la liberté. Vous connaissez le chevalier Mateo Libri, n'est-ce pas? eh bien! tâchez d'obtenir de lui, qu'il s'ouvre entièrement à vous, et vous verrez s'il n'a pas plus peur de ceux que sa bienveillance ou sa prudence appelle ses amis, que de nous qu'il considère comme ses adversaires. Si l'Italie avait beaucoup de citoyens comme lui, les souverains qui la gouvernent n'hésiteraient pas à leur confier une large part de leur autorité. Voyez ce qui se passe en France, Mylord.

Là aussi il y avait une classe nombreuse qui s'agitait au nom du peuple. Qu'a-t-elle fait pour lui? Qu'a-t-il gagné à son triomphe? est-il plus riche, plus libre, plus heureux, pris individuellement; plus imposant comme nation? non, certes! Tel sera pourtant l'avenir de ce pays, le jour où les rois, fatigués et toujours plus méconnus, consentiront au partage de leur autorité.

Frappé de la justesse de ces aperçus, j'ai prononcé quelques paroles qui leur donnaient une demi-approbation:

—Maintenant, a-t-il repris, je voudrais ajouter l'autorité de quelques exemples à l'opinion que je viens d'exprimer devant vous, Mylord; et ici ma tâche devient plus délicate et par conséquent plus difficile. J'ai dit que ces hommes étaient ambitieux : l'avenir se chargera de le démontrer victorieusement; mais j'ai ajouté qu'ils sont lâches, et c'est ce que je veux vous

prouver sur l'heure. Un homme, un grand seigneur de ce pays, a formé un complot contre le gouvernement autrichien, il y a quelques mois. J'aurais pu le prendre en flagrant délit et le faire condamner à une détention perpétuelle. Au lieu de cela je lui ai laissé le temps et les moyens de s'enfuir à l'étranger. Il est revenu trop tôt, son signalement avait été donné à la police, on l'a arrêté. Le jour même où on le conduisait en prison, son beau-frère, qui pense comme lui, qui avait trempé dans son complot, mais avec moins d'étourderie, a donné une fête pour protester d'une manière éclatante contre toute solidarité avec le coupable. Je suis allé à cette fête, Mylord... je vous y ai vu!... Le dégoût soulève votre noble cœur, l'indignation étincelle dans votre regard, et cependant vous ne savez rien encore... Un généreux étranger, un loyal gentilhomme s'est dévoué pour arracher cette victime *de la tyrannie*

à ses prétendus persécuteurs. Dangers, sacrifices d'argent, démarches pénibles, rien ne lui a coûté pour mener à bonne fin sa chevaleresque entreprise. Eh bien! Mylord, savez-vous pourquoi elle a échoué? parce que le prisonnier a cru qu'il aurait plus d'avantages à dénoncer son libérateur qu'à recouvrer sa liberté... Il n'a pas voulu la reprendre : il l'a vendue au prix de sa grâce. Je voulais vous donner un exemple, vous souhaitiez l'explication d'un mystère : il me semble que ce double but est atteint... Vous connaissez maintenant, Mylord, les hommes qui prétendent briser les fers de l'Italie et la régénérer.

A cette terrible révélation je n'ai pu que couvrir mon visage de mes deux mains.

— Que ceci reste un secret entre nous, Mylord, car je me suis imposé la loi de cacher toujours le mépris que m'inspirent ces enfants dégénérés de l'oligarchie vénitienne. Mais je

n'ai pu me résigner à perdre par le fait de leurs calomnies, l'estime d'un homme tel que vous. J'ai pensé aussi qu'une nature généreuse comme la vôtre devait être mise en garde contre toutes les couardises par lesquelles on ne manquerait pas de répondre à tous ses nobles entraînements. Pardonnez-moi, Mylord, a-t-il ajouté en me tendant la main.

— Général, je voudrais pouvoir vous remercier, mais je ne m'en sens pas la force... je ne croyais pas que la bassesse humaine pût descendre à ce niveau, bien que j'aie passé ma vie à l'étudier.

— C'est une science qu'on n'acquiert jamais complètement, Mylord : j'en ai la preuve tous les jours. Maintenant j'ajouterai, en revenant sur les pénibles détails dans lesquels je suis entré, qu'il y a à Venise même d'honorables exceptions à faire : quelques hommes vraiment libéraux ont droit à la sympathie de toutes les

nobles âmes; les femmes en général.......

Un changement s'est sans doute opéré dans ma physionomie à ces derniers mots du gouverneur, car j'ai surpris sur ses lèvres un sourire très significatif dans sa bienveillante raillerie.

Après s'être interrompu un moment il a ajouté :

— Oui les femmes ont de l'élévation, de l'énergie et du patriotisme, ce qui fait que leur part de souffrance morale est plus grande dans ce pays que partout ailleurs : elles y sont perpétuellement blessées dans leurs sentiments... Cette pauvre comtesse de San-Felice par exemple ! si vous saviez comme elle est à plaindre !

— Je puis donc l'estimer, elle ? ai je demandé avec hésitation, car je dois avouer que je n'exprimais là que la moitié de ma pensée.

Le général, comme s'il l'eût comprise tout entière, me répondit vivement.

— Oui certes, vous le pouvez, vous le devez, Mylord ! Elle et sa sœur, la signora Antonia, sont les deux plus nobles femmes que j'aie jamais rencontrées ! les avez-vous vues aujourd'hui ?

— Oui, général.

— Et comment les avez-vous trouvées ? Je les avais prévenues dès hier soir de la mise en liberté de leur frère.

— Elles m'ont paru heureuse de cet évènement, mais il ne m'a pas semblé qu'il y eût de l'expansion dans leur bonheur.

— Elles ont l'instinct de ce qui est arrivé, soyez-en sûr. Toutefois, Mylord, je vous conjure à mains jointes de ne leur rien dire qui puisse les éclairer tout-à-fait. Elles seraient au désespoir si elles pouvaient se douter que vous êtes instruit de quelque chose.

— J'éviterai de les voir.

— Ce serait alors absolument comme si vous

parliez : votre absence équivaudrait à une indiscrétion : pardonnez-moi cette franchise toute militaire, Mylord.

— Vous avez acquis le droit de tout me dire, général ; mais que faire ?

— Persuadez-vous, si cela vous est possible, que leur secret est aussi le vôtre, et cela est un peu vrai, puisque vous leur avez prouvé que vous étiez leur meilleur ami.

— Je sais bien mal dissimuler, général.

— Je m'en suis aperçu, mais je crois que cela peut s'apprendre même à nos âges : essayez toujours, Mylord.

— Comptez-vous les voir bientôt ? lui ai-je demandé sans trop savoir ce que je disais, et uniquement préoccupé de l'obligation de les voir bientôt moi même.

— Le plus tôt que je pourrai, Mylord, pour en finir tout de suite avec l'émotion et l'embar-

ras que leur causera sans doute ma présence, lors de notre première entrevue. — Maintenant, voulez-vous me permettre de penser que l'intimité de la conversation que nous venons d'avoir m'autorise à vous demander si vous avez l'intention de prolonger encore votre séjour à Venise.

— Toutes mes dispositions sont prises pour y passer une année, mais je suis assez fantasque de ma nature, et il est possible que d'ici à quelques mois...

Il m'a regardé en souriant avec douceur et finesse, et je me suis arrêté, convaincu qu'il allait me conseiller amicalement de quitter la ville : c'était, du reste, mon idée fixe, depuis le billet qu'il m'avait écrit le matin pour m'engager à dîner chez lui.

— Je recevrai, selon toute apparence, l'ordre de vous engager à partir, m'a-t-il dit effectivement; mais je le ferai révoquer, Mylord,

en répondant de vous si vous voulez bien m'y autoriser.

— Je ne vous comprends pas bien, général, et je ne saurais m'engager...

— A ne pas recommencer à vous dévouer à des hommes si peu dignes de votre dévouement, dans le cas où les mêmes circonstances se présenteraient? Mylord, je crois que ce n'est pas vous imposer une condition bien pénible.

— Je vous l'accorde, général : toutefois, comme il s'agit de mettre un frein à l'indépendance naturelle de mon caractère, je me permettrai de vous demander le temps de réfléchir avant de vous dire, même vaguement, que j'y consentirai. Je suis esclave de mes promesses, dès-lors vous devez comprendre...

— Que vous n'en fassiez pas légèrement? je trouve cela aussi sensé qu'honorable. Au surplus, nous n'en sommes pas encore là, et, le cas échéant, j'aurais toujours soin de vous pré-

venir à l'avance des ordres qui pourraient m'ê-
tre donnés à ce sujet.

— Eh bien! je vous reverrai demain, général.

Nous nous sommes serré la main comme de vieux amis, et je suis allé rejoindre la comtesse et sa sœur au théâtre.

X

J'ai encore interrompu ces mémoires ou ces souvenirs, qu'on les appelle comme on voudra, après mon entrevue avec le général H***.

Le temps qui s'est écoulé depuis, et diverses circonstances dont j'ai été témoin, m'ont démontré la justesse des aperçus du général sur le caractère vénitien.

Il n'y a plus d'hommes dans ce pays; il n'y reste que des ambitions inquiètes et quelques esprits remuants qui rachètent par un long servilisme leurs témérités d'un jour.

Ces esprits agiteront le peuple, ils parviendront peut-être même à le pousser à la révolte, à lui mettre les armes à la main, et quand ils l'auront compromis, ils feront leur paix séparée avec le gouvernement aux dépens des malheureux qu'ils auront entraînés dans leur querelle.

Il pourra se faire aussi qu'ils soient victorieux pendant quelques jours, mais qu'ils ne sachent pas profiter de leur victoire, ou qu'ils s'en servent pour écraser et opprimer leurs complices subalternes, mille fois plus à plaindre alors qu'ils ne le sont aujourd'hui.

Lamartine, dans une de ses magnifiques inspirations, a laissé tomber ces deux vers qui sont comme l'histoire moderne de l'Italie.

Je viens chercher ici, pardonne, ombre romaine,
Des hommes et non pas de la poussière humaine.

Le poète n'a voulu, comme moi, j'en suis sûr, désigner que les classes élevées ; quant au

peuple, la civilisation ne le touche jamais d'assez près pour l'user complètement.

Je quitte Venise dans quelques jours, après l'avoir habité dix mois.

Toutes mes démarches pour y retrouver madame de Candor ont été infructueuses ; je suis même à peu près sûr qu'elle n'y est pas venue.

Nigro m'a servi avec un zèle que je n'ai jamais pu prendre en défaut, tout défiant que je suis : cet homme est la fidélité incarnée. J'ai fait ce que j'ai pu pour l'attacher à ma personne; il est resté incorruptible, bien qu'il ait une grande affection pour moi et qu'il me voie partir avec beaucoup de regrets.

On s'étonne généralement de mon départ, et à la manière dont on m'exprime cet étonnement, je juge qu'on s'était imaginé que je me fixerais pour toujours dans ce pays, en épousant Antonia Severino.

Pauvre Antonia ! elle a cru que je l'aimais et

je n'ai jamais eu le courage de la détromper.

Nous avons passé des mois à nous voir tous les jours, et à chacun de ces jours nous avons remis au lendemain une explication devenue indispensable depuis longtemps.

Je voudrais me persuader que je n'ai rien à me reprocher à son égard, mais je n'y parviens pas.

Si je ne lui ai pas fait la cour, dans l'acception vulgaire qu'on donne à ce mot, je ne puis me dissimuler que j'ai cherché à l'intéresser plus que je n'aurais dû honnêtement le faire dans ma position.

D'abord en me dévouant au salut de son frère, évidemment plus pour elle que pour lui que je ne connaissais pas.

Puis en ne lui reprochant jamais, même indirectement, la conduite que ce frère a tenue avec moi.

Les hommes ne savent pas assez à quel point

ils sont coupables quand ils se montrent trop généreux envers des femmes dont l'âme est élevée.

Ils emploient alors la seule séduction qui soit dangereuse pour elles.

Pauvre Antonia ! je lui ai annoncé mon départ hier et je dois lui faire mes adieux demain.

Je pars pour Rome : j'ai un pressentiment vague que j'y rencontrerai madame de Candor.

Toujours des pressentiments ! c'est-à-dire une foi aveugle pour ce qui est incertain ; puis, quand l'espérance que j'ai conçue prend une forme distincte, le doute m'arrive et j'abandonne la réalité pour m'attacher à une nouvelle erreur.

L'intérêt que le général H*** m'avait témoigné ne s'est pas refroidi un seul jour. Comme il le prévoyait, il a reçu l'ordre de me faire quitter Venise, peu de temps après l'aventure du prince Severino, et, comme il me l'avait promis, il s'est refusé à l'exécuter, sur l'assu-

rance que je lui ai donnée que je ne me mêlerais jamais des conspirations bâtardes de la noblesse vénitienne.

Ai-je besoin d'ajouter que je lui ai tenu fidèlement parole ?

Le prince Severino n'a pas reparu à Venise. Ses sœurs ne prononcent jamais son nom devant moi ; mais j'ai su par le chevalier Mateo Libri qu'il a pris du service dans l'armée autrichienne.

. . . .

. . . .

J'arrive du palais San-Felice où je ne retournerai plus avant mon départ.

C'est la comtesse qui m'a reçu. Quand je suis arrivé, j'ai cru remarquer que ses traits portaient l'empreinte d'une altération inaccoutumée. Elle était pâle et on eût dit qu'elle avait récemment pleuré.

Elle m'a cependant accueilli avec sa bonté ordinaire.

Après une visite d'une heure j'ai voulu prendre congé d'elle, mais elle m'a dit que sa sœur, qui était sortie, l'avait chargée de me retenir à dîner, parce qu'elle ne voulait pas que je quittasse Venise sans lui dire adieu.

Je suis donc resté.

A six heures moins un quart Antonia est rentrée. Elle est venue à moi, calme et souriante, et m'a remercié dans les termes les plus affectueux de l'avoir attendue.

Pendant le dîner, sa tranquillité ne s'est pas démentie une seule fois. La comtesse, au contraire, semblait à chaque instant plus douloureusement affectée. Sa voix était tremblante, elle répondait brièvement aux questions que nous lui adressions, quelquefois même elle ne semblait pas les entendre, et de temps en temps une larme se détachant de ses longs cils descendait lentement sur ses joues.

Le comte San-Felice ne dînait pas avec nous.

J'ai pensé que la tristesse de sa femme était causée par quelqu'altercation qu'elle avait eue avec lui.

En sortant de table, nous sommes allés nous asseoir sur le grand balcon dont j'ai parlé plusieurs fois. Il n'y avait pas une demi-heure que nous y étions, assez silencieux tous les trois, que la comtesse, se levant et venant à moi, me dit :

— Excusez-moi si je vous quitte, Mylord... mais je suis horriblement souffrante. Si je ne vous revois plus, a-t-elle ajouté en me tendant la main, pensez quelquefois à nous. Vous laissez à Venise des cœurs qui vous sont sincèrement attachés.

J'ai porté à mes lèvres la main de la comtesse, et je lui ai dit que j'espérais la revoir encore.

— Je voudrais l'espérer aussi, m'a-t-elle répondu en essayant de sourire, mais nous par-

tons demain de grand matin pour Vérone. C'est un adieu, Mylord... j'aurais bien voulu que ce jour n'arrivât jamais.

Antonia, qui avait passé un de ses bras autour de la taille de sa sœur, l'a attirée vivement à elle, comme si elle voulait l'empêcher d'en dire davantage.

J'ai cru comprendre la portée de cette muette recommandation, mais j'ai pensé aussitôt qu'il n'était pas délicat de paraitre l'avoir comprise.

J'ai balbutié quelques expressions de regret sincère et de souvenir fidèle; de ces choses, enfin, qu'on dit toujours au moment d'un départ, et qu'on pense même assez habituellement, parce que l'on réfléchit que ce n'est guère la peine de mentir quand on ne doit plus se revoir. Il n'y a que les gens qui ne se quittent jamais qui soient condamnés à se tromper quelquefois.

La comtesse est partie, et je suis resté seul avec Antonia.

— Mylord, m'a-t-elle dit aussitôt que sa sœur eut fermé sur nous la fenêtre qui donnait accès sur le balcon, — au moment de nous séparer pour toujours...

J'ai essayé de l'interrompre par une exclamation qui protestait contre la pensée d'une séparation éternelle, mais elle n'a tenu aucun compte de mon interruption, et elle a repris comme si je n'avais pas ouvert la bouche :

— J'éprouve le besoin de vous dire que le silence que j'ai gardé jusqu'à ce jour sur la conduite de mon malheureux frère, ne doit pas vous donner le droit de penser que je l'aie approuvée un seul instant. Ce n'est pas encore tout... je veux aussi vous remercier de la délicatesse si noble que vous nous avez montrée, en ne faisant jamais allusion à ce douloureux évènement.

— Ne me remerciez pas, signora : je n'ai rien fait que tout autre n'eût fait à ma place.

— Laissez-moi croire le contraire, Mylord... cette pensée m'est douce, et il y aurait de la cruauté à vous de me l'enlever dans un moment comme celui-ci.

J'ai voulu prendre sa main; elle l'a retirée sans paraître toutefois choquée de mon intention.

— Ma sœur voulait vous dire cela elle-même, a-t-elle ajouté avec un grand calme, mais elle n'en a pas eu la force aujourd'hui; c'est donc en son nom comme au mien que je vous parle.

— Pourquoi ne veut-elle pas me revoir ?

— Elle vous l'a dit : nous partons demain pour Vérone.

— Ce départ ne pouvait-il donc se remettre?...

— Il n'a été déjà que trop différé, Mylord.

— Est-il donc commandé par des circonstances fâcheuses ?

— En aucune façon, a-t-elle répondu après avoir hésité un moment.

— Me permettrez-vous de vous donner quelquefois de mes nouvelles, Signora ? je serais vraiment malheureux de quitter Venise sans emporter l'espérance qu'il me reste un moyen de me rappeler à votre souvenir.

— A quoi bon ? nous ne vous oublierons jamais : cependant je ferai part de votre désir à Isidora, et mon beau-frère, qui doit aller vous dire adieu ce soir, vous portera sa réponse.

— Intercéderez-vous pour moi ?

— Je pense que ce sera inutile et vous devez le penser aussi.

En prononçant ces mots, elle a fait un mouvement qui annonçait qu'elle allait s'éloigner, et en effet elle a repris :

— Vous ne m'en voudrez pas si je vous quitte déjà, Mylord ; mais ma pauvre sœur n'a personne auprès d'elle ; vous avez pu voir dans quel état de souffrance elle est aujourd'hui... je vais la rejoindre.

— C'est donc aussi un adieu.

— Il le faut bien, puisque nous partons tous.

— Si je pensais que votre séjour à Vérone ne dût pas se prolonger bien longtemps, j'attendrais votre retour à Venise.

— Ce serait toujours pour nous quitter quelques jours après... ainsi... au surplus, vous déciderez ce que vous devez faire quand vous aurez vu Ubaldino, ce soir.

Sa main, qu'elle m'avait refusée quelques minutes auparavant, s'est alors tendue vers moi d'elle-même. Je l'ai saisie et je l'ai serrée respectueusement dans les deux miennes : il m'a semblé qu'elle était tremblante.

— Adieu, Signora? lui ai-je dit. Ne m'oubliez jamais entièrement.

— On n'oublie jamais ceux pour qui on prie toujours, m'a-t-elle répondu avec un inexprimable mélange d'affection et de pureté.

J'ai essayé de soulever sa main, que je tenais encore, pour la porter à mes lèvres, mais j'ai éprouvé une résistance qui, bien que faible, m'a démontré que j'allais faire une chose peu convenable, et j'ai rendu la liberté à Antonia. L'instant d'après mon regard ému et troublé la cherchait sur le balcon, elle avait disparu...

Telle a été ma dernière entrevue avec ces deux nobles femmes. L'idée que je ne les reverrai plus me cause une profonde tristesse.

Je suis convaincu que je perds là deux amies véritables, et cependant je m'éloigne d'elles...

Que pouvait avoir la comtesse aujourd'hui ? Evidemment un malheur la menace ou l'a déjà atteinte.

Mais si cela était, sa sœur, qui l'aime avec tant de passion, sa sœur, qui, je n'en doute pas, est dans sa confidence, sa sœur est parfaitement calme.

Il y a là un mystère que je voudrais percer.

J'ai été interrompu par la visite d'adieu du comte Ubaldino. Il vient de me quitter à l'instant même.

Je sais maintenant ce qui a déterminé le voyage de Vérone, et je connais la cause du désespoir de la comtesse San-Felice.

Le comte s'est montré d'abord loyal et généreux avec moi, et j'ai pu croire pendant quelques instants que je l'avais mal jugé jusqu'à ce jour : on connaît mon opinion sur lui.

Lorsqu'il est entré, nous avons commencé par échanger quelques propos frivoles, comme il arrive toujours entre les gens qui, n'ayant aucun rapport d'idées entre eux, veulent ce-

pendant rester dans de bienveillants rapports.

Après quelques minutes de conversation insignifiante, j'ai cru remarquer dans l'esprit du comte San-Felice une certaine préoccupation qui ne lui était pas habituelle : je lui ai immédiatement demandé des nouvelles de la comtesse, convaincu que ce devait être là la cause de son trouble intérieur.

J'avais frappé juste, car les quelques mots que j'ai prononcés en cette circonstance ont déchiré le voile sous lequel se cachait le mystère que je cherchais à découvrir quelques minutes auparavant.

— Ma pauvre femme! répondit Ubaldino avec une apparence de sensibilité dont je ne l'aurais pas cru susceptible, elle est bien malheureuse!

— Elle n'est donc pas seulement souffrante?

— Elle est malheureuse, Mylord ; je répète

le mot dont je me suis déjà servi, parce qu'il peint vraiment l'état dans lequel elle est.

J'ai gardé le silence pendant quelques secondes, ne sachant pas si j'avais le droit de questionner le comte sur les causes du chagrin de sa femme.

Mais, réfléchissant qu'il n'avait pas l'air d'en faire un mystère, je me suis déterminé à lui montrer franchement toute ma sollicitude à cet égard : je lui ai donc dit :

— Puis-je sans indiscrétion vous demander, mon cher comte...

— Vous pouvez tout ! a-t-il interrompu avec une vivacité et une inflexion de voix qui me parurent singulièrement significatives.

— Comment, je puis tout ? balbutiai-je.

— Oui, mon cher lord, a-t-il repris avec un vivacité croissante : vous pouvez connaître les motifs de la douleur de ma pauvre femme, et

cette douleur, il dépend peut-être de vous de la faire cesser.

J'ai commencé alors à entrevoir la triste vérité, et je me suis résigné à en acquérir la certitude.

— Mon cher comte, ai-je répondu, s'il est vrai que je puisse faire quelque chose pour adoucir le chagrin de votre compagne, dites-moi bien vite de quoi il s'agit : mon cœur lui est tout dévoué, et il faudrait des obstacles invincibles...

Il m'a pris la main et il m'a dit avec une dignité simple et un accent de vérité tout-à-fait persuasif.

— Mon cher lord, croyez avant toutes choses que je ne suis en aucune façon chargé de vous apprendre ce que je vais vous révéler ici; j'ajouterai même qu'en quittant, il y a quelques instants, ma femme et ma belle-sœur, elles

m'ont vivement recommandé de vous parler aussi peu d'elles que possible.

— Elles ne vous ont donc pas prié de me transmettre une réponse à une demande que je leur ai faite ?

— Pour leur donner de vos nouvelles, n'est-ce pas ? elles pensent qu'il vaut mieux ne pas engager une correspondance qu'il faudrait toujours interrompre tôt ou tard.

— C'est bien de la prévoyance, ai-je dit avec une involontaire amertume. Enfin, je me soumettrai... Maintenant, mon cher comte, dites-moi comment je puis apporter quelqu'adoucissement au chagrin de la comtesse.

— Sa sœur veut entrer dans un couvent.

— Eh bien ! me suis-je écrié avec anxiété.

— Eh bien ! Antonia n'a pris cette résolution que parce qu'elle vous aime.

— Hélas ! je m'en doutais depuis quelques semaines ! me suis-je écrié de nouveau, et cette

fois avec un désespoir qu'aucune incertitude ne tempérait plus.

Puis je me suis couvert le visage de mes deux mains.

— Antonia, a poursuivi le comte, n'a rien confié à sa sœur, qui, du reste, avait depuis longtemps deviné ce qui se passait dans l'âme de la pauvre enfant. Il y a quelques semaines, elle est venue trouver ma femme un matin, pour lui proposer de faire prochainement un petit voyage à Vérone, où une de leurs tantes est supérieure d'un couvent de Carmélites. Comme Antonia était un peu émue en parlant, ma femme l'a pressée de questions, et elle a fini par avouer qu'elle se sentait des dispositions pour la vie contemplative et qu'elle était déterminée à prendre le voile. Isidora a cherché à combattre cette résolution; Antonia l'a défendue avec une douceur inflexible qui devait laisser peu d'espérance. Tout ce que ma

femme a pu obtenir, c'est que le voyage de Vérone serait différé jusqu'à une certaine époque : le temps fixé expire ce soir.

Que pouvais-je dire dans ma position ? rien ! aussi me suis-je borné à courber la tête.

— Je sais, mon cher lord, et ma femme le sait aussi, que vous n'avez aucun reproche à vous faire. L'amour qui remplit le cœur d'Antonia y est né sans que vous ayez cherché à le faire naître... Maintenant, devons-nous perdre tout espoir ! n'êtes-vous pas libre, en un mot ?

— Je vais vous en faire juge...

— Avant de vous écouter, mon cher lord, laissez-moi vous répéter encore que c'est uniquement par ma propre impulsion que je viens à vous dans ce moment, et que ma femme et Antonia ne me pardonneraient jamais cette démarche, si elles pouvaient la soupçonner. J'ajouterai même, que la première m'a dit, il y a

quelques jours, qu'elle était convaincue que sa sœur vous refuserait sa main si vous la demandiez, aujourd'hui que sa résolution de quitter le monde est prise ; mais moi je pense autrement, mon cher lord, et je crois que si vous alliez...

Il a vu sans doute dans mon regard que je ne ferais pas ce qu'il me demandait, car il s'est arrêté sur-le-champ.

Le voyant averti à moitié, j'ai pris mon grand courage, et je l'ai mis sans plus de retard au fait de ma situation. Sans lui livrer aucun nom, je lui ai confié mon attachement pour une pure et noble femme envers laquelle j'avais des torts graves : j'ai ajouté que j'étais venu en Italie pour chercher cette femme que j'avais outragée par d'injustes soupçons ; que si je la retrouvais et qu'elle ne voulût pas me voir, je me croirais libre, mais que jusque-là je n'étais pas le maître de disposer de mon sort.

Que j'avais pour la signora Antonia un attachement plus grand peut-être que l'amour le plus passionné; que je me regarderais comme le plus heureux des hommes de pouvoir unir ma destinée à la sienne, mais que ma délicatesse me défendait de croire à la possibilité de ce bonheur.

Ubaldino m'a écouté avec une attention anxieuse qui témoignait de son désir de trouver mes raisons mauvaises, puis, fidèle à son caractère italien, il m'a dit vivement :

— Mais, mon cher lord, toute la question est de savoir laquelle vous plaît le mieux des deux femmes que vous aimez.

— Pardon, Comte ; mais il me semble que la question n'est pas là du tout.

— Je ne vous comprends pas bien.

— J'ai voulu dire que ma préférence ne pouvait être déterminée que par mon devoir, alors

même que je serais dans le doute sur mes sentiments.

Il m'a regardé avec étonnement.

— Ne m'avez-vous pas avoué, a-t-il repris, que vous trouviez Antonia une ravissante personne ?

— Je suis prêt à vous le répéter encore.

— Est-ce que vous ne l'épouseriez pas si votre cœur était libre ?

— Il me semble que je me suis exprimé de manière à ne vous laisser aucun doute à cet égard : je l'épouserais.

— Eh bien ! alors ?

— Je vous l'ai dit, mon cher comte, je ne suis pas libre. Maintenant permettez-moi d'ajouter que cette conversation m'est excessivement pénible.

Comme je prononçais ces mots, qui témoignaient de la fermeté de ma résolution, mon regard a rencontré celui du comte, et j'ai été

frappé du changement de son expression. Au lieu d'être affectueux et presque caressant, il était sombre, haineux : toutes les mauvaises passions du cœur humain semblaient s'y refléter comme dans un miroir fidèle.

Cependant la bouche d'Ubaldino souriait toujours. Le désaccord de ce regard et de ce sourire m'a donné beaucoup à penser.

Il s'en est sans doute aperçu, car il s'est remis presqu'aussitôt, et il a de nouveau engagé la conversation, en me priant d'excuser la démarche indiscrète qu'il avait faite, démarche dont, au surplus, ajouta-t-il, il n'attendait aucun succès.

Peu après il m'a quitté en m'assurant de la sincérité de son affection et de la fidélité du souvenir qu'il me garderait malgré le temps et l'absence.

Quand il a été parti, j'ai beaucoup réfléchi à ce qui s'était passé entre nous, et maintenant

je me demande quel est le mobile qui l'a fait agir.

Est-ce bien de lui-même qu'il est venu ?

S'il n'a consulté personne, n'a-t-il aucun intérêt à ce que j'épouse sa belle-sœur?

L'étonnement qu'il m'a montré quand je lui ai dit que ma préférence ne pouvait être déterminée que par mon devoir, ne prouve pas en faveur de la délicatesse de ses sentiments; puis ce regard faux et méchant que j'ai surpris au moment où il a dû perdre tout espoir de me persuader... tout cela cache un mystère plus honteux peut-être que je ne l'imagine. Antonia ne serait-elle pas la pure et noble fille que j'ai rêvée?

Cette pensée me poursuit sans cesse et me cause une tristesse que je ne saurais vaincre.

On m'accuse toujours d'être trop défiant, et il ne se passe pas un jour que je ne me prenne en flagrant délit de crédulité.

Je viens d'envoyer au palais San-Felice : il sont tous partis ce matin de bonne heure pour Vérone.

Je suis presque tenté d'attendre leur retour, pour savoir si Antonia reviendra avec eux.

Cependant que m'importe qu'ils aient voulu me tromper, puisqu'ils n'ont pas réussi dans leur projet?

Je quitterai donc Venise demain, ainsi que je l'ai décidé, et je tâcherai de les oublier : dans la situation d'esprit où je suis dans ce moment, cela vaudra mieux pour eux et pour moi.

Le général H*** vient de m'écrire pour me demander ma dernière soirée ; je lui ai répondu que j'irais dîner avec lui : j'espère que nous serons seuls et que nous pourrons causer librement.

Nigro, que je ne croyais plus revoir, est venu encore pour me renouveler ses souhaits

d'heureux voyage. Je suis vraiment touché de l'affection que cet homme me témoigne. Ainsi j'aurai trouvé un cœur honnête et reconnaissant à Venise.

Pauvre Antonia! si cette réflexion était un outrage pour elle!... je ne me le pardonnerais de ma vie.

Nigro m'a donné quelques détails curieux et attristants sur les mœurs de cette ville. Il m'en a plus appris en une demi-heure que je n'en avais vu pendant un séjour de près d'une année.

J'ai essayé de le déterminer à me citer un nom; il n'a jamais voulu y consentir.

J'ai conjecturé de cette réserve, que quelques-uns des faits qu'il me contait se sont passés dans des familles avec lesquelles il me savait en relation.

L'indulgence de cet homme égale sa prodigieuse pénétration. Il s'afflige de la démo-

ralisation de son pays, mais il ne s'en indigne jamais.

— Vous leur en voulez d'être hypocrites, Mylord me disait-il en me parlant des grands seigneurs vénitiens : c'est encore ce qu'ils ont de meilleur. Quand ils auront cessé de l'être, ce sera une preuve que personne ne vaudra mieux qu'eux.

C'était en d'autres termes la maxime bien connue, que l'*hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.*

Moi qui crois, au contraire, que c'est un piége qu'elle lui tend, j'ai été d'un sentiment opposé.

Nigro a combattu mon opinion avec douceur et fermeté ; il ne m'a pas convaincu, mais sa philosophie pleine de mansuétude m'a touché.

J'ai encore fait une tentative pour le décider à me suivre, elle a été inutile.

— Si je n'écoutais que mon goût, Excellence, m'a-t-il répondu, j'accepterais l'offre que vous avez la bonté de me faire, non à cause des grands avantages que j'y trouverais pour ma fortune, mais parce que je me suis sincèrement attaché à vous. Ce qui me retient, c'est qu'en quelque lieu que j'aille, soit que je vous suive dans vos voyages, soit que vous m'établissiez dans une de vos terres, il arrivera infailliblement que quelqu'un un jour me reconnaîtra et s'en ira dire à tout le monde : *Vous ne savez pas? lord Algernon B*** a pris à son service un ancien espion.*

— Comment voulez-vous, Nigro, que ce fait se produise si vous habitez, par exemple, dans une des terres que je possède dans le fond de l'Écosse?

— Que sais-je, Excellence? un colporteur, un fumiste, un chanteur ambulant : les Italiens

fournissent la moitié des vagabonds qui sont répandus sur la surface du globe.

— Si vous n'avez pas d'autre raison que celle-là...

— Je n'en ai pas d'autre, Excellence, je vous en donne ma parole d'honneur.

— Eh bien! je vous accorde qu'on pourra savoir un jour que vous avez été espion : ne sait-on pas à Venise que vous l'êtes?

— C'est vrai, Excellence ; mais ceux qui le savent, savent aussi que j'ai fait mon métier en honnête homme, et ils n'ont pas cessé de m'estimer. A l'étranger on ne connaîtrait que le fait lui-même, et non-seulement on me mépriserait, mais encore on se demanderait pourquoi un noble seigneur comme vous a attaché à sa personne un misérable comme moi.

Je n'ai plus insisté, mais je suis parvenu à faire accepter à Nigro une assez bonne somme

d'argent pour doter une de ses filles : en l'acceptant il m'a dit :

— Je me suis défendu un jour de recevoir une récompense de vous, Excellence, parce que je ne l'avais pas méritée. Aujourd'hui, vous me faites un don qui me prouve votre estime, j'en suis fier et je l'accepte avec bonheur.

Il a voulu porter ma main à ses lèvres, je ne l'ai pas souffert et j'ai pressé la sienne avec une cordiale affection.

Je pense avec un véritable chagrin que je ne le verrai plus. Il faudra que je le recommande ce soir aux bontés du général H***.

Je ne suis plus à Venise. J'écris en ce moment, balancé par la gondole qui me conduit à Fusine où je trouverai mes voitures et mes gens.

Je voue, pour adieu, un éternel mépris aux habitants de cette cité corrompue, n'exceptant

de mon anathème, hélas! impuissant! que mon pauvre espion.

Je ne parle pas du général H*** : il est Allemand.

Le comte San-Felice est un misérable! si je fusse tombé dans le piège qu'il m'a tendu, je serais devenu la risée de toute cette société de fourbes et de libertins.

Isidora, la noble jeune femme, Antonia, la pure jeune fille... horreur! horreur!

Et l'on s'étonne de mes perpétuelles défiances! et il se trouve sans cesse des gens qui me reprochent mon inguérissable penchant au doute!

Je suis encore trop crédule.

Et la preuve, c'est qu'avant-hier il n'a tenu à rien que je ne fusse victime de ma confiance : si j'eusse été libre, j'étais perdu sans ressource.

Décidément, il faut admettre en principe

fixe, absolu, qu'il n'y a pas un bon sentiment apparent qui ne cache une turpitude secrète.

Je ne souillerai pas ma plume des détails de l'odieuse machination dont j'ai failli être la victime ; c'est déjà trop d'en avoir souillé ma mémoire.

Soyez généreux, noble, délicat, ce sont autant d'armes dont la pointe est toujours tournée contre vous.

Il faut bien croire qu'on est sauvé dans l'autre vie par ses vertus, puisqu'on n'est défendu dans celle-ci que par ses vices.

Je suis incertain en ce moment si je continuerai à chercher madame de Candor. Après la dernière preuve que je viens d'avoir de la perversité humaine, je devrais peut-être considérer comme un bonheur la rupture de cette relation.

Mais si je me trompais?

Dois-je punir Jeanne de la duplicité précoce

d'Antonia, de la lâche condescendance de la comtesse, et de la perversité infâme de ce misérable Ubaldino ?

En vérité, je n'en ai pas le droit ; je persévérerai donc dans mon entreprise, sauf à examiner les choses de plus près si elle réussit.

Demain matin je serai à Ferrare, où je compte passer un jour ; puis, si rien ne met obstacle à mes volontés, j'arriverai à Rome dimanche : nous sommes aujourd'hui à mercredi.

Venise est cachée dans une brume épaisse : on ne l'aperçoit pas de Fusine, où je viens de débarquer.

Au lieu de ne m'arrêter que quelques heures à Ferrare, j'y ai passé deux jours, et je ne m'en éloignerais pas encore si je n'étais pas aussi pressé d'arriver à Rome.

Je n'avais pas visité cette ville lors de mon premier voyage en Italie, et cependant il en est

peu qui soient plus intéressantes pour les esprits sérieux et les âmes élevées.

C'est ici qu'un des plus beaux génies des temps modernes a été persécuté, trahi, calomnié et méconnu jusque dans ses œuvres, proclamées aujourd'hui immortelles.

J'ai relu les pages sublimes de notre Byron, dans la prison où le Tasse a expié pendant tant d'années le tort d'être un homme de génie et le malheur d'avoir été aimé.

J'emporte avec moi un fragment de la pierre sur laquelle cette tête puissante se reposait de la douleur dans la folie.

Quel beau livre on ferait avec cette existence glorieuse et tourmentée ! Si jamais j'ai quelques années de calme, je l'entreprendrai, ne fût-ce que pour me retracer le néant des affections terrestres et le vide de toutes les grandeurs enviées.

Trois siècles se seront bientôt écoulés, et

cette grande mémoire est encore vivante dans les lieux où celui qui l'a laissée après lui a subi tant d'outrages !

Il a cru à l'amitié des hommes, à l'amour des femmes, à la popularité, à la gloire, et tous ses rêves, commencés dans des palais, se sont achevés dans l'hôpital et le cachot!

J'ai passé toute une journée avec un vieux savant qui connaît les détails de cette vie comme si elle s'était éteinte hier.

Au nombre des choses intéressantes qu'il m'a dites, il en est une qui m'a particulièrement frappé, et la voici : *Torquato Tasso était à la fois crédule et défiant : tous ses malheurs sont venus de là.*

Je retrouverai encore son souvenir à Rome, qui fut la dernière station de son douloureux pèlerinage, et j'irai méditer sur la tombe où la tardive justice des hommes vint déposer le laurier qu'elle avait refusé à son front.

XI

Il y a eu quinze jours hier que j'ai quitté Venise, et cependant je ne serai à Rome que demain dans la matinée : c'est plus d'une semaine de retard, chose qui semblera d'autant plus incompréhensible aux personnes qui connaissent mes habitudes, qu'elle ne m'est jamais arrivée depuis que je parcours les grands chemins de l'Europe.

J'ajouterai que, bien que ce ne soit pas volontairement que j'aie perdu mon temps, l'espèce de contrainte qu'il m'a fallu subir ne me laisse aucun regret.

Une aventure bizarre et romanesque au dernier point, une de ces aventures comme on en trouve tant dans les livres, et comme il en arrive si peu en réalité, m'a obligé à faire une halte, ou plutôt un véritable séjour aux deux tiers de mon voyage. Je me suis remis en route la nuit dernière, mais je m'arrête de nouveau, volontairement cette fois, pour écrire ce qui m'est arrivé, pendant que je suis encore sous l'impression vive que j'ai ressentie. C'est de Viterbe que ces pages seront datées.

Si l'histoire que je vais raconter était connue en Angleterre, où tout ce qui sort de l'ornière habituelle de la vie est si ardemment désiré par les oisifs et les sots, elle me susciterait bien des envieux, et de plus j'aurais à me reprocher un

jour d'avoir attiré sur la malheureuse Italie une invasion plus considérable que jamais de mes moroses compatriotes.

L'un d'eux, homme de beaucoup d'esprit, qui fut pendant dix ans l'ambassadeur de la Grande-Bretagne près de la cour des Deux-Siciles, me disait en 1852 : « *Mon cher, je n'aime pas Naples..... il y a trop de poussière et trop d'Anglais.* »

C'était peu aimable pour moi, mais c'était exprimer un sentiment que j'éprouvais moi-même.

Je reviens à ce qui m'est personnel.

J'étais parti de Sienne assez tard dans la matinée, avec l'intention d'aller coucher à Aquapedente, quand, par suite de mauvais vouloir du maître de poste de Ponte-Centino, je fus surpris par la nuit à moitié chemin environ du dernier relais que j'avais encore à parcourir avant d'atteindre la ville où je comptais m'ar-

rêter. Peu accessible de ma nature à la crainte, et n'ayant jamais ajouté foi aux nombreuses histoires de bandits que j'avais entendu raconter pendant mes différents séjours en Italie, je contemplais, avec une admiration que rien ne venait distraire, les dernières lueurs d'un magnifique soleil couchant qui s'éteignaient au sommet des collines situées à l'horizon lointain, lorsque je crus apercevoir vaguement quelques formes humaines qui s'agitaient dans l'ombre dont la plaine était déjà couverte. Au même instant, les chevaux attelés à ma voiture s'arrêtèrent brusquement, et le postillon s'étant laissé tomber de son porteur, se mit à plat ventre sur le grand chemin, en appelant à son aide tous les saints du paradis.

Tout cela fut l'affaire de quelques secondes.

Je crus d'abord à une terreur panique du drôle qui me conduisait, car cela m'était déjà arrivé quelquefois, et j'en avais toujours été

pour mes frais d'émotion ; mais je fus très promptement fixé sur la nature de l'évènement à la vue de huit ou dix grands gaillards qui entourèrent ma voiture.

Je criai aussitôt à Yorick, assis sur le siége de derrière, de ne faire aucune résistance : bien m'en prit, car l'intrépide et fidèle garçon avait déjà armé un fusil à six coups qui ne le quitte jamais.

En ce moment ma portière s'ouvrit, et l'un des huit ou dix grands gaillards m'aborda le chapeau à la main.

— Excellence, me dit-il avec une politesse respectueuse, vous êtes un peu en retard.

— Pardieu, je le sais bien, répondis-je.

— Voudriez-vous avoir la bonté de descendre ?

Je me hâtai de sauter sur la route, et j'ordonnai par un geste à Yorick d'en faire autant.

— Excellence, reprit mon interlocuteur toujours avec la même courtoisie, nous éviterons une grande perte de temps si vous avez la bonté de me dire tout de suite où vous avez mis votre argent, vos armes et vos bijoux.

— Voici mon argent, dis-je au bandit en lui présentant une escarcelle de peau de daim, dans laquelle il y avait environ quatre cents francs en écus romains.

Il prit la bourse, la secoua pour en apprécier le poids et reconnaître au tintement du métal si elle renfermait de l'or ou de l'argent, puis il me dit sèchement :

— Vous êtes Anglais, et vous ne possédez que cela.

— Il ne m'en fallait pas davantage pour gagner Rome, où je compte m'établir pour quelques mois.

Le bandit se retira à une certaine distance, suivi de deux ou trois de ses compagnons, et ils

se mirent à causer à voix basse avec une grande vivacité.

Leur conférence dura environ dix minutes, qui ne laissèrent pas que de me paraître assez longues; quand elle fut terminée, celui qui m'avait déjà adressé la parole revint auprès de moi et m'interpella en ces termes :

— Vous comprenez, Excellence, que nous ne pouvons pas vous avoir arrêté pour rien.

— Je conviendrai de tout ce que vous voudrez, Messieurs; mais je ne puis faire plus que de vous abandonner cette bourse, puisque je ne possède que cela pour le moment. Quant à mes armes et à mes bijoux, je vais vous les remettre sur-le-champ : les premières consistent en une sorte de tromblon, une paire de pistolets, deux fusils de chasse et un poignard malais dont la pointe est empoisonnée; les autres se composent de ma montre, de celle de mon

valet de chambre, et de quelques épingles qui n'ont pas une très grande valeur.

Pendant que je faisais cette espèce de déclaration, deux bandits avaient allumé des torches de résine qui jetaient une vive clarté, ce qui me fit croire qu'ils allaient procéder à une visite en règle de ma voiture, pour savoir si je leur disais la vérité.

Telle était, en effet, leur habitude et selon toute apparence leur intention ; mais ils se départirent de l'une et de l'autre, comme on va le voir.

— Vous paraissez sincère, me dit le chef après quelques minutes d'hésitation.

— Pourquoi ne le serais-je pas avec des gens qui peuvent à l'instant même s'assurer si mes paroles sont loyales ?

Il donna son approbation à cette réponse par un signe de tête bienveillant, puis il reprit :

— Vous devez donc trouver de l'argent à Rome?

— Oui, j'ai une lettre de crédit sur le banquier Torlonia. Le connaissez-vous?

— Très particulièrement : je l'ai déjà volé une douzaine de fois. C'est un très brave homme qui connaît les affaires... Mais qu'est-ce que vous appelez une lettre de crédit, Excellence?

J'expliquai en peu de mots de quoi il était question.

— J'y suis, répondit le bandit qui m'avait écouté avec la plus intelligente attention. Et quelle somme pouvez-vous toucher chez Torlonia? ajouta-t-il avec la familiarité qu'il eût mise à parler d'un confrère.

— Elle n'est pas fixée; ce que je voudrai.

— Ce que vous voudrez, Excellence! Vous êtes donc aussi riche que Torlonia lui-même? s'écria-t-il avec une sorte d'ébahissement comique.

— Je ne sais, mais je suis très riche.

Il se retira de nouveau à l'écart, et il recommença à délibérer avec ses compagnons.

Cette fois, la discussion fut longue et même violente. Quelques mots qui arrivèrent jusqu'à moi me firent supposer qu'on agitait la question de savoir si on pouvait se fier ou non à ma parole. Mon interlocuteur était pour l'affirmative, les autres soutenaient l'opinion contraire.

J'étais remonté dans ma voiture pour m'abriter contre l'humidité de la nuit, si pénétrante et si pernicieuse dans cette contrée. Le chef des bandits revint, et je l'invitai à prendre place près de moi, ce qu'il fit sans hésitation.

—Excellence, me dit-il, je voulais qu'on vous laissât continuer votre route, après vous avoir demandé votre parole de payer une somme convenable pour le prix de votre rançon ; mais mes camarades m'ont fait observer que nous

avions été récemment dupes de cette façon d'agir, et il a été décidé que votre domestique seul serait mis en liberté. Il ira à Rome; il touchera de l'argent pour vous chez l'ami Torlonia; cet argent nous sera adressé par une voie sûre que nous vous indiquerons, et, quand nous l'aurons reçu, vous serez le maître d'aller où bon vous semblera.

— Et en attendant?

— En attendant, vous viendrez avec nous et vous serez sous la garde de notre honneur. Que pensez-vous de cette proposition, Excellence?

— Qu'elle est fort raisonnable : puisque vous avez choisi ce métier-là, il est tout simple que vous en tiriez tout ce qu'il peut produire.

— Vous ne nous en voulez donc pas?

— Pas le moins du monde : jusqu'à présent je n'avais rencontré que des voleurs qui n'a-

vouaient pas leur profession, je suis ravi d'en connaître de véritables : je les préfère de beaucoup aux autres.

Il m'a regardé fixement à la lueur des torches, pour savoir si je ne me moquais pas de lui, et en reconnaissant que j'avais parlé sérieusement il eut l'air très satisfait.

Il ne restait plus qu'à régler les bases du traité qui m'était imposé. J'y apportai pour ma part une facilité qui simplifia beaucoup les choses.

Ma rançon fut fixée à cinq mille écus romains : onze cents livres sterlings environ.

On me proposa ce chiffre, que j'acceptai sans discussion, bien qu'on parût disposé à en rabattre quelque chose si je le trouvais exagéré.

Puis il fut convenu que Yorick continuerait sa route en voiture jusqu'à Aquapedente ; que là il laisserait mon coupé dans l'auberge où j'aurais dû coucher, et qu'il filerait sur Rome

à franc étrier. Ma lettre de crédit lui fut remise, et j'y joignis un mot adressé au banquier Torlonia, dans lequel je lui parlais de ma position de manière à la lui faire entrevoir sans la lui confier précisément. Les bandits, de leur côté, indiquèrent un moyen sûr de leur faire parvenir l'argent : tout cela fut l'affaire de quelques minutes.

— Et mes armes? et mes bijoux? dis-je au bandit, avec qui j'étais dans les meilleurs termes.

— Fi donc, Excellence! s'écria-t-il avec indignation. Votre rançon n'est pas seulement pour votre personne, elle est aussi pour tout ce qui vous appartient... nous prenez-vous donc pour des....

Il s'arrêta, et un immense éclat de rire remplaça le mot qu'il allait laisser échapper un peu étourdiment, ce me semble.

Nous calculâmes, d'un commun accord, qu'il

pourrait s'écouler cinq ou six jours environ jusqu'à ma délivrance; je dis donc à Yorick de remplir une valise de tous les objets qui me seraient nécessaires pour une absence d'une semaine.

— Aimez-vous la chasse, Excellence? me dit le bandit pendant que ces préparatifs se faisaient sous ses yeux.

— Beaucoup, et d'autant plus que j'en suis privé depuis très longtemps.

— Eh bien! Excellence, prenez un de vos fusils avec vous : nous tâcherons de vous procurer l'occasion d'en faire usage, puisque cela paraît vous être agréable.

J'avais quelques pièces d'or dans ma poche; une vingtaine de guinées, je crois; je ne fus donc pas dans l'obligation de partager ce qui était dans le sac avec Yorick, et, les bandits n'en réclamant pas leur part, je le lui abandonnai.

Tout était terminé; le postillon remonta sur son cheval, Yorick s'installa sur son siége, comme si j'étais encore dans la voiture, et le coupé s'éloigna à toute vitesse.

— Maintenant, Excellence, nous sommes à vos ordres, me dit l'homme qui m'avait toujours parlé jusqu'à ce moment.

Je ne répondis qu'en posant mon fusil sur mon épaule avec ce mouvement résolu d'un chasseur de profession qui se dispose à se mettre en marche.

Nous quittâmes aussitôt la grande route, ce à quoi je m'attendais d'avance, et il me sembla, à la direction que nous prenions, que nous nous dirigions vers les Apennins que j'avais traversés le matin même.

Après que nous eûmes cheminé pendant une heure environ, échangeant de temps en temps des paroles insignifiantes, le bandit et moi, il

me dit brusquement après un assez long silence :

— Votre Excellence n'est guère curieuse.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle ne me demande pas où on la mène, ni combien elle a de chemin à faire.

— C'est que l'un m'est aussi indifférent que l'autre ; mais, en revanche, j'ai une autre curiosité.

— Laquelle ?

— C'est de savoir votre nom.

— Oh ! je puis vous le dire, Excellence ! je ne le cache à personne, Dieu merci, et vous devez avoir entendu parler de moi : je suis le fameux Barberino.

Il m'eût dit : je suis César, ou je suis Napoléon, qu'il lui aurait été impossible de mettre plus d'orgueil satisfait dans le son de sa voix.

— Eh bien ! mon cher Barberino, je suis enchanté de vous connaître, et je me souviens

parfaitement d'avoir entendu parler de vous. Je ne croyais pas à votre existence, et maintenant je pourrai dire que je vous ai vu.

Depuis que nous étions en marche, les torches de résine avaient été éteintes; mais pendant notre station sur la grande route, la clarté qu'elles répandaient m'avait permis d'examiner les bandits, et en particulier celui qui traitait avec moi.

Ils étaient tous dans la force de l'âge, lestes, vigoureux et bien découplés; mais, pour la vigueur, l'agilité et l'aisance naturelle des manières, aucun d'eux ne pouvait entrer en comparaison avec Barberino.

Ce dernier paraissait avoir de vingt-huit à trente ans environ. Il était grand, mince, admirablement bien fait, et le costume très juste qu'il portait faisait valoir avec beaucoup d'intelligence la beauté de ses formes. Son front élevé était ombragé à sa partie supérieure par

une forêt de cheveux bruns, bouclés naturellement; son œil noir, à l'ovale largement fendu, était vif dans l'action et mélancolique dans le repos. Barberino avait le teint pâle, la barbe épaisse et sombre, et quand il souriait, les dents qu'on apercevait sous ses longues moustaches étaient d'une blancheur éblouissante. Son costume, qui me parut assez recherché dans les détails, offrait cet ensemble qu'Horace Vernet a reproduit avec tant de fidélité dans tous les tableaux où il a mis des bandits en scène. Sa démarche était ferme et gracieuse, ses mouvements élégants et faciles; en lui tout annonçait, enfin, une nature d'élite, enrichie, développée par l'habitude d'une vie aventureuse et indépendante : il faut convenir que moi qui n'avais jamais vu d'hommes de cette profession, je tombais bien pour mes débuts.

Comme je n'avais adressé aucune question

à Barberino, ainsi qu'on a pu le voir, j'ignorais complètement où il me conduisait, et si je formais quelques rapides conjectures à cet égard, c'était pour me dire que nous finirions vraisemblablement par arriver à quelque caverne dans les bois, ou dans un de ces châteaux en ruine, jetés comme des nids d'aigles sur la pointe des rochers, qu'on rencontre à chaque pas dans les Apennins; mais à ma grande surprise nous atteignîmes un assez gros village, et quand nous l'eûmes traversé sans avoir observé aucune de ces précautions que des bandits doivent prendre à l'approche des lieux habités, je remarquai que notre troupe n'était plus composée que de quatre personnes.

— Est-ce que vous n'attendez pas vos compagnons? demandai-je à Barberino, qui marchait toujours d'un pas aussi leste et sans se soucier de ce qui se passait derrière lui.

— Pourquoi les attendrais-je, Excellence? ils sont chez eux, et nous n'aurons probablement rien à faire avant la semaine prochaine. Je soupçonne que vous vous êtes mépris sur notre compte : voyons, pour qui nous prenez-vous?

— Mais pour des gens qui *prennent,* répondis-je.

— D'accord, Excellence; seulement vous vous tromperiez si vous pensiez que nous volons tous les jours et tout le monde.

— J'ai donc été l'objet d'une préférence de votre part?

— Elle vous était bien due en votre qualité d'homme riche, car nous ne sommes pas de ces misérables coquins qui dépouillent indistinctement tous les voyageurs. Quand vous passerez à Aquapedente ou à Viterbe, Excellence, parlez au premier bourgeois que vous rencontrerez dans la rue de la bande de Bar-

berino ; il vous répondra qu'elle est composée de bons cultivateurs qui ne s'adressent dans l'occasion qu'à ceux qui peuvent leur payer un impôt sans se gêner.

— Je souhaite que cet esprit d'équité soit toujours apprécié par la police du Saint-Père comme elle l'est par moi.

— Il en sera ce qu'il plaira à Dieu, Excellence, me répondit-il avec une superbe insouciance ; mais tous ceux qui naissent avec des dispositions à être pendus un jour ne le sont pas : c'est ce qui m'a décidé à voler de temps en temps.

Cette prudence et cette philosophie de bandit me parurent fort originales, et je me promis bien d'en faire une étude profonde pendant mon séjour chez Barberino.

— Excellence, reprit-il au bout de quelques minutes et en étendant la main devant lui,

voyez-vous cette petite lumière qui brille comme une luciole * au fond de ce ravin ?

— Je la vois parfaitement.

— Elle éclaire ma maison, où nous serons avant qu'il se soit écoulé un quart-d'heure.

— J'en suis fort aise, car je commence à être un peu fatigué.

— Eh bien ! Excellence, faites-moi un plaisir : le voudrez-vous ? mais là répondez franchement.

— Je suis très disposé à vous être agréable si cela dépend de moi : de quoi s'agit-il ?

— Je voudrais n'être pas obligé de vous surveiller tant que vous serez sous mon toit ; d'abord cela m'humilierait, puis je perdrais beaucoup de temps, et je n'en ai pas à perdre, car nos labourages du printemps sont très en retard cette année.

* Mouche brillante très commune en Italie ; c'est un ver luisant ailé.

— Si je vous donne ma parole de gentilhomme de ne pas chercher à m'enfuir, serez-vous suffisamment rassuré ?

— Je ne prétendais pas vous demander autre chose, Excellence, et je vous remercie d'aller au-devant de mon désir.

— Prenez donc ma main, Barberino : c'est celle d'un homme qui n'a jamais trompé personne : je la mets dans la vôtre en signe de l'engagement que je prends de ne pas vous quitter que vous ne m'ayez rendu ma liberté.

— Voilà de ces choses que je ne ferais jamais avec un Italien, murmura-t-il entre ses dents ; mais avec un Anglais, c'est le plus sage. Merci, Excellence, reprit-il en élevant la voix avec un accent jovial : je suis plus tranquille maintenant que si vous étiez sous tous les verroux des prisons de Rome, et que si vous aviez aux pieds les chaînes de tous les galériens d'Ostie.

Comme il prononçait ces mots, les aboiements d'un gros chien arrivèrent à mon oreille, et j'aperçus, à la douce et incertaine clarté de la lune, une petite maison blanche, à moitié cachée dans un massif d'arbres gigantesques que je reconnus pour des yeuses. Au milieu d'eux s'élevaient quelques pins parasols, dont les sombres têtes se détachaient sur l'azur brillant du ciel, de la manière la plus pittoresque.

A quelque distance sur la droite, on entendait le murmure mélancolique et monotone d'une chute d'eau tombant d'une hauteur peu considérable.

En ce moment nous descendions un sentier à pic, véritable escalier sans rampe, sur un plan d'une effrayante inclinaison. Barberino, qui marchait devant moi, exigea que je misse ma main sur son épaule pendant toute la durée de ce périlleux passage. J'ai oublié de dire

qu'un de ses hommes portait ma valise.

Parvenu au bas, il poussa du pied une large barrière à claire-voie, et nous nous trouvâmes dans une espèce de cour toute remplie d'objets appartenant à un matériel aratoire assez considérable.

La caverne du bandit était une ferme : ce n'était pas aussi pittoresque que ce que j'avais rêvé, mais cela sortait du moins des traditions connues.

Le chien dont les aboiements s'étaient peu à peu transformés en petits cris de joie et d'affection, vint lécher la main de son maître ; en même temps la porte de la maison blanche s'ouvrit, et une femme, tenant devant son visage une lampe en cuivre de forme antique, parut sur le seuil. Ses traits éclairés chaudement par la lumière à laquelle une de ses mains faisait réflecteur, me semblèrent d'une remarquable beauté.

— Est-ce toi, Barberino, demanda-t-elle d'une voix dont le timbre un peu viril ne laissait pas que d'être harmonieux et sympathique.

—Oui, Stella; et j'amène avec moi un étranger, un Anglais. Le souper sera-t-il bientôt prêt ?

— Il vous attend. Soyez tous les bienvenus.

La compagne d'un patriarche n'eût pas mieux dit : nous entràmes.

XII

L'accueil si hospitalier qui m'était fait ne fut pas amoindri par l'aspect des lieux où je le recevais : il me sembla même qu'il y avait entre eux une sorte d'harmonie dont mon esprit conçut aussitôt une opinion des plus favorables.

La pièce dans laquelle j'avais pénétré le premier, en ma qualité d'étranger, était vaste, propre et gaie. Les murs blanchis à la chaux,

et sur lesquels on avait collé de distance en distance des images de saints, servaient d'appui à quelques meubles d'une simplicité rustique, mais remarquables par le soin avec lequel ils étaient entretenus. Une longue, large et lourde table, entourée de bancs solides, et garnie de tous les ustensiles indispensables à des convives peu difficiles, occupait le centre de cette pièce, laissant, malgré sa dimension peu commune, un vaste espace autour d'elle. Une lampe de fer à trois branches descendait d'un plafond à solives au milieu de la table, et répandait partout une vive clarté, passagèrement augmentée par un grand feu de broussailles sèches qui pétillait dans une haute cheminée. Le manteau de cette cheminée supportait un râtelier d'armes, seul indice qui eût pu me laisser soupçonner la profession de mon hôte si j'avais eu quelque chose à apprendre à cet égard. L'arsenal était complet. Il réunissait

toutes les armes à feu, depuis le pistolet de poche du citadin qui rentre habituellement tard chez lui, jusqu'à l'espingole du voleur de grands chemins, sans domicile fixe; et toutes les armes blanches, à commencer par le sabre courbe du dragon romain, et à finir par le couteau droit du paysan calabrais, couteau dont Fra Diavolo disait : *Il est né ouvert, il doit s'user sans avoir été fermé :* parmi les premières je reconnus tout de suite deux fusils de chasse de fabrique anglaise d'une grande beauté. Il est plus que probable que Barberino ne les avait pas payés bien cher.

A l'exception des objets dont je viens de donner succintement le détail, tous les autres meubles ou ustensiles qui garnissaient la chambre dans laquelle je me trouvais auraient pu tout aussi bien appartenir à un cultivateur aisé qu'à un chef de bandits : il est vrai que mon hôte avait eu la précaution de m'apprendre

qu'il cumulait ces deux professions, afin que la seconde vînt quelquefois en aide à la première.

J'ai dit que j'étais entré le premier dans la maison. Stella m'avait fait une gracieuse révérence, puis elle s'était élancée au cou de Barberino avec une vivacité dont le chaste abandon m'avait semblé plus fraternel que conjugal, parce que chez les femmes l'innocence est toujours plus expansive que la passion devant un témoin.

Je ne me trompais pas, car Barberino, se dégageant doucement de la naïve étreinte de la jeune femme, se retourna vers moi et me dit :

— Excellence, c'est ma sœur : excusez-la si elle n'est pas plus belle : je vous assure qu'il n'y a rien de sa faute.

Stella baissa la tête vivement pour me cacher l'embarras que lui causait l'aimable plaisanterie de son frère ; mais, si rapide que fut ce mouvement, j'avais déjà eu le temps de remarquer

que j'étais en présence de la plus ravissante créature que j'eusse jamais vue.

Elle était mince, élancée, souple comme une liane, et cependant tout en elle trahissait la force, cachée sous la grâce. Son attitude, ses moindres gestes avaient une simplicité et une noblesse dont aucune description ne pourrait donner une juste idée. Ses traits, avec plus de délicatesse et de charme, rappelaient ceux de son frère. C'était la même splendide chevelure noire, le même œil étincelant et mélancolique tour à tour, le même sourire rayonnant et spirituel. Moins pâle que Barberino, parce qu'elle était beaucoup plus jeune et que son existence avait été sans doute plus paisible, sa peau brune avait une animation et une vie que les couleurs les plus éclatantes n'auraient pu lui donner. Telle était la gracieuse apparition qui m'avait accueilli sur le seuil de la maison d'un chef de bandits.

J'avais posé mon fusil contre la muraille en arrivant, et je m'étais approché du feu pour sécher mes vêtements humectés par la froide rosée de la nuit.

Pendant que je me chauffais, Barberino et sa sœur s'étaient retirés à l'écart pour causer à voix basse. Je n'entendis rien de ce qu'ils disaient, mais je jugeai à leurs gestes et à leurs regards souvent dirigés de mon côté, que c'était de moi qu'ils s'occupaient.

— Excellence, me dit Barberino quand cet *à parte* fut terminé, à dater de ce moment vous êtes mon hôte et non mon prisonnier : regardez donc cette maison comme la vôtre, et ne mettez d'entraves à la liberté dont vous pouvez y jouir que celle qui vous seront imposées par votre conscience. Personne ici ne vous surveillera. Demain je reprendrai mes travaux de laboureur, de sorte que nous ne nous verrons qu'aux heures des repas et le soir. Vons m'avez dit, je

crois, que vous aimiez la chasse : les bois et les champs, la montagne et la plaine vous sont ouverts. Partez de bonne heure, rentrez tard, nul ne vous demandera jamais compte de votre temps; et si par hasard un jour vous ne reveniez pas, je vous croirais mort et je ferais dire des messes pour le repos de votre âme : voilà comme je me fie à ceux dont j'ai une fois accepté la parole.

Bien que j'eusse toujours marché de surprise en surprise depuis quelques heures, celle que j'éprouvai en entendant ce langage si noble sortir de la bouche d'un voleur surpassa toutes les autres. Je ne pouvais en croire mes oreilles et je me demandais si je n'étais pas le jouet d'une de ces hallucinations qui sont le commencement de la folie chez certains hommes.

Néanmoins, je balbutiai quelques paroles de remercîment dans lesquelles je dissimulai de mon mieux ma profonde stupéfaction.

Barberino reprit :

— Excellence, vous ne serez pas ici comme dans un de vos châteaux; mais un homme aussi résolu que vous, car vous êtes résolu, je m'y connais, ne s'inquiète pas de ce qu'il mange et de ce qu'il boit, pourvu qu'on le lui offre de bon cœur. Au surplus, si vous êtes mal, vous vous en prendrez à Stella; c'est elle qui est chargée du ménage, et franchement je n'ai pas trop à me plaindre de la manière dont elle s'acquitte de ses fonctions. —Voyons, sœur, continua-t-il en élevant la voix, montre-nous un échantillon de ton savoir-faire en nous donnant à souper.

Le souper fut promptement servi; il était bon et j'y fis honneur avec l'appétit d'un homme qui a marché longtemps en respirant l'air vif ds montagnes.

Nous passâmes à table deux heures, pendant lesquelles Barberino me mit au fait de sa

situation, comme il l'eût pu faire si j'avais été son plus intime ami. Il me conta qu'il était resté orphelin à dix-huit ans, avec sa sœur qui en avait neuf. Leur père, longtemps malade, ne leur avait laissé que des dettes, une masure en ruine et des champs en friche. Barberino commença par essayer de vivre en travaillant; mais il débuta par deux années de mauvaises récoltes, et les créanciers de son père le poursuivant toujours plus vigoureusement à mesure qu'il devenait plus pauvre, il ne sut bientôt plus où donner de la tête : lui et sa sœur se voyaient à la veille de mourir de faim. Comme il était en présence de cette cruelle perspective, il fit un jour, à la chasse, la connaissance d'un ancien lieutenant de la bande du fameux Gasparone, qui venait de faire sa soumission en livrant une partie de ses complices.

Le vieux bandit lia conversation avec le jeune cultivateur. Après avoir reçu ses confi-

dences, il lui dit qu'il était bien simple de s'abandonner au désespoir et de se résigner à la misère, quand il lui serait si facile, en volant, de refaire sa position et de vivre dans l'abondance. Barberino repoussa d'abord ces conseils avec indignation : le bien d'autrui lui semblait une chose sacrée ; l'idée de verser le sang d'un de ses semblables lui faisait horreur. « Prendre le superflu des riches n'est pas voler, riposta l'autre. D'ailleurs il est bien rare de tuer, ajouta-t-il, car en général les voyageurs aiment bien mieux donner leur argent que d'exposer leur vie en se défendant. Essaye et tu verras. » Barberino se laissa persuader, et le vieux bandit, sans lui donner le temps de réfléchir, le conduisit le soir même sur le grand chemin. Cette première expédition réussit, c'est-à-dire qu'une famille anglaise abandonna au débutant et à son compagnon une bourse pleine d'or, à la seule condition qu'on lui permettrait de conti-

nuer sa route. Barberino, qui était sorti pauvre de sa maison délabrée, y rentra riche au milieu de la nuit. Dès le lendemain il paya les dettes de son père et fit venir des ouvriers pour réparer sa masure. Le succès avait déterminé sa vacation et étouffé ce qui lui restait de scrupules. Il était brave, équitable dans sa manière de pratiquer le brigandage à main armée, de sorte qu'il eut bientôt une petite troupe à ses ordres. Ainsi qu'il me l'avait déjà fait entendre pendant notre course depuis l'endroit où il m'avait arrêté jusqu'à sa maison, il ne volait pas tous les jours ni tout le monde. Son système consistait à rester tranquillement chez lui, à s'occuper de ses travaux, jusqu'au jour où il recevait d'un de ses nombreux affidés l'avis qu'un riche voyageur devait parcourir tel jour et à tel moment la route qu'il exploitait. Alors il rassemblait son monde en nombre assez considrable, de manière à rendre toute résistance impossi-

ble, et il rançonnait le passant avec les façons courtoises dont il avait fait usage avec moi.

Il me conta tout cela avec une simplicité et une bonhomie inimaginables ; on eût dit qu'il s'agissait de la chose la plus naturelle du monde : un chasseur qui fait le récit de ses exploits y met à coup sûr plus de passion et moins de sincérité.

— Vous devez être riche à présent, lui dis-je.

— Pas autant que vous pourriez le croire, Excellence ; car il y a beaucoup de malheureux dans le pays ; mais enfin nous avons de quoi vivre, et je puis de temps en temps donner une chaîne d'or ou une paire de pendants d'oreilles à ma chère petite Stella.

— Et les dragons du pape, et la justice ?

— Ah ! les dragons, vous avez raison, Excellence ; c'est une grosse dépense pour moi ; sans eux j'aurais pu déjà me retirer des affaires ; mais

il faut bien leur donner de quoi aller boire d'un côté pendant que nous allons nous promener d'un autre. Quant à la justice, comme je n'ai encore, Dieu merci, tué personne, elle m'a laissé jusqu'à présent assez tranquille. Si jamais elle se fâche tout de bon, je verrai alors ce que j'aurai à faire.

— A votre place, mon cher Barberino, je n'attendrais pas ce moment là.

— Je conviens avec vous que ce serait plus sage, Excellence; mais ce qui me retient, c'est que si je quitte *mon commerce*, mes camarades le continueront, et comme je ne serais plus là pour les diriger ils le feront malhonnêtement, et cela me nuira dans le pays. Je tiens à ma réputation, Excellence.

J'eus d'abord envie de rire de ce singulier scrupule; mais en y réfléchissant je lui trouvai un côté sensé qui me rendit sérieux.

Pendant cette conversation, Stella s'était re-

tirée après m'avoir gracieusement souhaité une bonne nuit : peu après les deux compagnons de Barberino, qui cumulaient les fonctions de bandits avec celle de valets de ferme, en avaient fait autant, et il ne restait plus dans la grande sale que mon hôte et une vieille femme nommée Léone, que je jugeai, au mouvement qu'elle se donnait, devoir être la servante de la maison.

Une grande amphore en terre rouge, remplie de vin de Marsalla, était sur la table, Barberino s'en versait de fréquentes rasades, m'invitant chaque fois à suivre son exemple, ce que je faisais de temps en temps.

Il en résulta que mon hôte devint de plus en plus communicatif.

Je lui demandai pourquoi il ne se mariait pas.

— C'est une question que je m'adresse aussi quelquefois, Excellence, me répondit-il :

mais je me dis aussitôt que quand on est heureux il ne faut pas faire la folie de toucher à son bonheur. Si j'épousais une honnête fille, elle trouverait que je vole trop; si j'en épousais une qui ne fût pas honnête, elle trouverait que je ne vole pas assez : dans un cas comme dans l'autre il faudrait se quereller du matin au soir, et moi, voyez-vous, j'aime la paix. Avec ma petite Stella je suis sûr de toujours l'avoir.

— Et votre sœur pense-t-elle comme vous sur le chapitre du mariage?

Sa physionomie, qui avait pris une expression de jovialité assez remarquable depuis que nous étions à souper, s'assombrit subitement : je craignis un instant d'avoir été indiscret.

— Ma sœur, ma sœur, murmura-t-il, j'aime à croire qu'elle aussi se trouve heureuse de sa position... mais j'aurais dû peut-être la questionner à cet égard.

— Elle me paraît bien gaie, me suis-je hâté d'ajouter, pour atténuer l'impression fâcheuse que je venais de produire.

— Elle est si bonne, si dévouée, si pure! reprit-il vivement. Mais malheur à elle, malheur à moi, si la passion entre jamais dans son cœur!

— Eh bien! vous la marierez à celui qu'elle aimera, et tout sera pour le mieux.

— Mais, Excellence, dans notre position nous ne voyons que des gens qui ne sont pas dignes d'elle; et alors vous comprenez... ma pauvre sœur! reprit-il d'un ton pénétré après avoir gardé le silence pendant quelques secondes; ma pauvre sœur! la vie que je mène lui fait peut-être bien du tort!

En prononçant ces dernières paroles, il se versa un grand verre de vin qu'il avala tout d'un trait : il paraissait vivement ému.

Nous passâmes un bon quart-d'heure sans

rien nous dire ; ma dernière question ayant eu le fâcheux résultat de l'affliger, je craignais de lui en adresser de nouvelles.

Ce fut lui qui engagea de nouveau la conversation en m'exprimant le regret de m'avoir *dérangé*, ce fut ainsi qu'il s'exprima sur l'évènement qui m'avait amené dans ses montagnes.

Je lui fis observer doucement qu'il n'aurait tenu qu'à lui de m'éviter ce *dérangement*, qu'au surplus je n'avais pas eu l'occasion de regretter encore.

— C'est ce qui vous trompe, Excellence ; il n'a pas tenu qu'à moi, et vous allez voir comment. Nous avons un des nôtres à Sienne et un autre à Aquapedente. Quand un riche voyageur arrive dans une de ces deux villes pour coucher, notre homme accourt bien vite nous prévenir qu'une bonne capture passera le lendemain. Mes compagnons sont instruits du

fait comme moi : si je ne voulais pas profiter de l'occasion, ils diraient que je les trahis et ils feraient l'affaire sans que je fusse là pour veiller à ce que les choses se passent convenablement. Avant quinze jours ils tueraient quelqu'un, et ce serait moi qu'on punirait : je vole pour n'être pas pendu.

Pour le coup je ne pus retenir un éclat de rire. Barberino, loin de se choquer de mon hilarité, la partagea : sa bonne humeur était tout-à-fait revenue.

— Le maître de poste de Ponte-Centino est un des vôtres, n'est-ce pas? lui demandai-je.

— Pourquoi m'adressez-vous cette question, Excellence?

— C'est parce qu'il m'a fait attendre des chevaux, sous prétexte qu'ils étaient au labourage très loin de chez lui, et après deux heures j'ai vu qu'on allait les chercher dans une prairie à une portée de fusil de sa maison : sans

ce retard je serais arrivé avant la nuit à Aquapedente.

— L'imbécile n'en fait pas d'autres ! s'écria Barberino. A la première occasion je lui laverai la tête, il nous compromet par ses gaucheries.

— Je ne me suis donc pas trompé dans mes conjectures ?

— Oui et non, Excellence. C'est un pauvre diable à qui j'ai prêté de l'argent, et au lieu de me le rendre il me paie en petits services qui ne lui coûtent rien. Je le ferai rembourser pour me débarrasser de lui.

Comme il prononçait ces mots, la porte de l'extérieur s'ouvrit, et un grand gaillard entra d'un air délibéré.

Je le reconnus à l'instant même pour un des hommes qui avaient aidé à dételer mes chevaux, la veille au soir, lorsque j'étais arrivé à Sienne.

— Comment te voilà encore? dit Barberino d'un ton de mauvaise humeur. On ne peut donc pas rester deux jours tranquille avec toi. Voyons, qu'as-tu à m'apprendre de nouveau? parle vite et pars de même.

— Deux voitures pour demain. C'est un cardinal et sa suite.

— Un cardinal, misérable drôle! mais tu veux donc nous faire pendre tous? s'écria Barberino en frappant du poing sur la table. Si jamais tu t'avises encore d'une pareille maladresse tu auras affaire à moi. Corpo di Bacco! voler un prince de la sainte Église! mais c'est toucher au bien des pauvres! sors d'ici, coquin!

Et le bandit se leva, les poings crispés, le visage livide de colère; dans cet état il était vraiment horrible à voir, et je crus qu'il allait brûler la cervelle au pauvre diable qui se tenait immobile et glacé de terreur devant lui.

Je pensai qu'il était de mon devoir d'intervenir, et je dis à mon hôte :

— Voyons, Barberino, calmez-vous. Ce garçon a cru bien faire, et vous devriez vous borner à...

— Excellence, vous ne connaissez pas cette engeance maudite! interrompit-il avec force. Parce qu'ils ont une prime pour chaque avis qu'ils donnent, ils feraient volontiers voler leur père. Allons, retire-toi, Luiggi, poursuivit-il avec plus de douceur dans la voix et un regard moins courroucé; et si tu veux que je te pardonne, ne souffle mot à personne de ce que tu m'as dit; tu m'entends? ajouta-t-il encore en reprenant passagèrement le ton de la menace.

Luiggi fit deux ou trois pas vers la porte, mais avec la lenteur d'un homme indécis.

— Je vois ce que c'est, reprit Barberino : tu

voudrais n'avoir pas tout-à-fait perdu ton temps. Tiens, prends ceci.

Et il jeta dédaigneusement deux pièces d'or qui allèrent rouler sous les pieds de Luiggi.

Celui-ci les ramassa avec une dextérité merveilleuse, puis il s'élança d'un bond hors de la maison.

A peine fut-il sorti, que Barberino se laissa tomber accablé sur le siége qu'il avait quitté quelques minutes auparavant : je compris qu'une sorte d'affaissement moral succédait tout d'un coup à la colère qu'il venait de laisser éclater, un peu malgré lui, je crois.

Pendant que je réfléchissais pour savoir si je devais lui adresser quelques paroles sympathiques ou l'abandonner à ses impressions, je l'entendis qui murmurait, comme s'il se parlait à lui-même :

— Cela ne finira donc jamais ! mais c'est un enfer que cette vie ! Excellence, continua-t-il

en élevant la voix, il est bien plus difficile de redevenir honnête homme que de cesser de l'être, et pourquoi Dieu permet-il que les liens qui nous attachent au mal soient plus forts que ceux qui nous retenaient au bien?

— C'est sans doute pour que nous ayons plus de mérite en respectant les uns et en brisant les autres, lui répondis-je avec l'accent d'une profonde conviction.

— C'est très bien ce que vous me dites-là, Excellence, reprit-il d'un ton qui annonçait une vive impression, et je tâcherai de m'en souvenir un jour... plus tard! plus tard! c'est toujours ce que nous disons quand il s'agit de bien faire, au lieu que...

Puis, sans achever sa phrase, il se leva de nouveau, alluma une petite lampe de cuivre à l'un des becs de la grande lampe de fer dont j'ai parlé, et, marchant devant moi, il m'invita

en termes respectueux et dignes à le suivre dans la chambre qu'il me destinait, à l'étage supérieur de la petite maison.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

Ouvrages entièrement terminés.

Le Château d'Auvergne, par *Élie Berthet*. . . 2 vol.
Un amour dans le grand monde. . . . . 2 vol.
Mikaël le Moldave, par *la comtesse Dash*. . . . 2 vol.
Le Paradis des femmes, par *Albert de Calvimont*. 2 vol.
Les Exilés, par Madame *Louise Collet*. . . . . . 2 vol.
L'Ouvrier gentilhomme, par *Max. Perrin*. . 2 vol.
Lieutenant et comédien, par *M. de St-Hilaire*. 2 vol.
Histoire d'une grande dame, par *Jules Lacroix*. 2 vol.
Le droit chemin, par *Bernard*. . . . . . . 2 vol.
Les sept baisers de Buckingham, par *Gonzalès* et *Moléri*. . . . . 2 vol.
L'Aigle et la Colombe, par *Remy*. . . . . . 2 vol.
Un mauvais ange, par *Jules Lacroix* . . . . . 3 vol.
Les mères d'actrices, par *Couailhac*. . . . . 3 vol.
La Grisette parvenue. par *Maximilien Perrin* . 2 vol.
Un gentilhomme d'aujourd'hui, par *A. de Lavergne*. . . . . 3 vol.
Piquillo Alliaga, par *Eugène Scribe*. . . . . . 11 vol.
La Jeunesse de Paris. par le *vicomte de Lorembert* 2 vol.
Le cadet de Colobrières, par *Madame Reybaud*. 2 vol.
Le protecteur mystérieux, par *H. B.* . . . 2 vol.
L'amour qui passe, par *Paul de Kock*. . . . . 2 vol.
L'abbé de Choisy, par *Roger de Beauvoir*. . . . 3 vol.
Les Francs-Juges, par *Emmanuel Gonzalès*. . . 2 vol.
Manoir et Châlet, par *Hippolyte Bonnellier*. . . 2 vol.
Les deux Marguerite, par *Madame Reybaud*. . 2 vol.
Une sombre histoire, par *Mortonval*. . . . . 2 vol.
La princesse des Ursins, par *Alex. de Lavergne*. 2 vol.
Mémoires d'une somnambule, par *J. Lacroix*. 5 vol.
Cric-Crac, par *Édouard Corbière*. . . . . . . 2 vol.
Les Flavy, par *Madame de Bawr* . . . . 2 vol.
Fauvella, par *Hippolyte Bonnellier* . . . . . . 2 vol.
Édouard Mongeron, par *Louis Reybaud*. . . . 5 vol.
Les vrais mystères de Paris, par *Vidocq*. . . 10 vol.

Ouvrages entièrement terminés.

La fille à Jean Remy, par *Maximilien Perrin.* .	2 vol.
Une femme compromise, par *Molé Gentilhomme*	2 vol.
Mademoiselle Zacharie, par *Desnoiresterres.* .	2 vol.
Les Bandits, par *Paul Féval.*	2 vol.
Le provincial à Paris, par *Balzac.*	2 vol.
Les parens pauvres, par *Balzac*	12 vol.
Saturnin Fichet, par *Frédéric Soulié*	9 vol.
Mademoiselle de la Seiglière, par *J. Sandeau.*	2 vol.
Le château de Saint-James, par *Molé Gentilhomme*	4 vol.
Une veuve inconsolable, par *Méry.*	2 vol.
Martin l'enfant trouvé, par *Eugène Sue.*	12 vol.
Le réveil-matin, par *Alphonse Brot.*	2 vol.
La guerre de Nizam, par *Méry.*	3 vol.
La robe de noce, par *Madame Élise Voïart.* . .	2 vol.
El Mentidero, par le *comte Duhamel.*	2 vol.
Mémoires d'un prêtre.	3 vol.
Une nuit dans les bois, par le bibliophile *Jacob.*	2 vol.
La Circassienne, par *Alexandre de Lavergne.* . .	3 vol.
Un sanglant héritage, par *Jules Lacroix.* . .	2 vol.
Les trois sœurs, par *Arsène Houssaye.*	2 vol.
Madame de Chaumergis, par *Charles Rabou.* .	2 vol.
Le meurtre racheté, par *Jules David.*	2 vol
Tel père tel fils, par *Jules David.*	2 vol.
Le passe-partout, par *Auguste Luchet.*	2 vol.
Frise-poulet, par *Lalandelle*	2 vol.
La Gorgonne, par *Lalandelle*	6 vol.
Deux femmes célèbres, par *Mme Louise Collet* .	2 vol.
Mémoires de la Comtesse Valois Lamothe	2 vol.
L'Allée des Veuves, par *Charles Rabou.*	3 vol.
Madame Jean, par *Brisset.*	2 vol.
Rinaldo Rinaldini (*chef de brigands*).	2 vol.
Cascarinette, par *A. Ricard.*	2 vol.
Mémoires de ma cuisinière, par *Berthoud.* .	2 vol.

Nouveautés en publication :

Le Vicomte de Bragelonne, par *Alex. Dumas.* 6 vol.

L'Orgueil, par *Eugène Sue*. . . . . 6 vol.

Lord Algernon, par le Marquis *de Foudras*. . . . 4 vol.

Le Véloce, par *Alexandre Dumas* . . . . 1 vol.

La Comtesse de Salisbury, par *Alex. Dumas*. . 6 vol.

La couronne navale, par *Lalandelle*. . . . . 6 vol.

Ouvrages sous presse :

Le Peuple, par *Alexandre Dumas.*

La Comtesse de Salisbury, par *A. Dumas* (tomes 5 et 6)

Jacques de Brancion, par le Marquis *de Foudras.*

Les Gentilshommes chasseurs, par le Marquis *de Foudras*

Le château de Blois, par *Alexandre Dumas.*

Les Amours d'un fou, par *Xavier de Montépin.*

Le Roman d'une femme, par *Alexandre Dumas fils.*

Un Drame en famille, par le Marquis *de Foudras.*

Les Belles de nuit, par *Paul Féval.*

Le docteur Servans, par *Alexandre Dumas fils.*

Les Viveurs d'autrefois, par le Marquis *de Foudras* et *Xavier de Montépin.*

Dame de cœur et Dame de pique, par le Marquis *de Foudras.*

La Chasse aux diamants, par *A. de Gondrecourt.*

Un Caprice de grande dame, par le Marquis *de Foudras.*

Le Bout de l'oreille, par *A. de Gondrecourt.*

Impr. de E. Dépée, à Sceaux (Seine.)

